

McGhee

271



Sultan Mehmed II, the Conqueror

Ex Libris  
George Crews Mc Ghee  
United States Ambassador  
to Turkey















JOURNAL DU SIÈGE  
D'ANDRINOPE





GUSTAVE CIRILLI

---

JOURNAL DU SIÈGE  
D'ANDRINOPE

*(Impressions d'un Assiégé)*

Avec 10 Planches hors texte



PARIS  
LIBRAIRIE CHAPELOT

MARC IMHAUS ET RENÉ CHAPELOT, ÉDITEURS

30, Rue Dauphine, VI<sup>e</sup> (Même Maison à NANCY)

1913



## PRÉFACE

---

*Les pages de ce journal ont été écrites au cours des événements qui se sont déroulés autour d'Andrinople, avant, pendant et après le siège. Elles ont déjà subi le recul du temps et on serait porté à croire qu'elles ont perdu tout intérêt d'actualité.*

*L'attention du monde entier est cependant de nouveau ramenée vers cette ville cruellement arrachée à la Turquie après des désastres immérités, mais où ses troupes viennent de faire leur réapparition au milieu de l'étonnement général et de l'enthousiasme indescriptible d'une population terrorisée par le joug bulgare. S'il y a une Justice immanente, c'est bien celle-là; ces pages serviront à le prouver.*

*Nous espérons que l'Europe, ramenée à un plus juste sentiment des réalités, ne voudra pas, sous prétexte d'assurer l'exécution d'un traité inexécuté et inexécutable, forcer la Turquie à renoncer définitivement à cette vieille capitale de l'Empire*

*si vaillamment défendue, terre d'élection et sanctuaire vénéré où dorment ses sultans, ses héros et ses martyrs.*

*Au cours d'un siège qui restera gravé dans les fastes militaires et qu'il nous a été donné de suivre du premier au dernier jour, nous croyons avoir jugé en toute impartialité des hommes et des choses. L'expérience n'a fait que confirmer nos assertions. Elle a mis les vainqueurs et les vaincus à leur vraie place en renversant l'ordre des facteurs. On sait ce que valent aujourd'hui les prétendus méfaits des Turcs à côté des épouvante-ments des atrocités bulgares.*

*Ces atrocités, en dépit des silences intéressés et des articles de commande, nous les avons signalées un des premiers. Nous ne savons s'il y a eu du mérite à le faire; mais, s'il y en eut, on voudra bien nous le reconnaître.*

*Nous convenons de notre côté qu'il y a quelque péril à dire la vérité et quelque calcul à la taire.*

G. C.

30 juillet 1913.

---



CHUKRI PACHA  
Le défenseur d'Andrinople.





# JOURNAL DU SIÈGE D'ANDRINOPLÉ

---

## PREMIÈRE PARTIE

### Avant le Siège

---

Andrinople, 1<sup>er</sup> octobre 1912.

Nous touchons à une heure grave de l'Histoire.

L'éternelle question d'Orient, après une période d'assoupissement, se réveille aujourd'hui dans des conditions telles qu'elle met en jeu l'existence même de l'Empire ottoman.

Il y a moins de 300 ans, la Turquie, c'était l'Asie mordant sur un quart au moins de l'Europe, couvrant la péninsule des Balkans et y gouvernant un amas de peuples, se projetant en tous sens au delà du Danube, englobant les pays roumains, Moldavie, Valachie, Bukovine, Bessarabie, et faisant pointe très loin dans le nord-

est, en de vagues contrées, disputant aux Polonais la Podolie, l'Ukraine, jusqu'à Vilna, et menaçant l'Empire moscovite encore naissant.

Depuis, en moins d'un demi-siècle, la Turquie perdait presque autant de territoires que nous lui en avons vu abandonner récemment; des portes de Vienne, elle avait reculé jusqu'aux défilés des Balkans; elle perdait successivement la Hongrie, la Transylvanie, la Serbie; en même temps, la Russie avait surgi de ses steppes, et son apparition avait suffi pour rendre aux races chrétiennes d'Orient la confiance dans l'avenir, pour leur montrer dans le Tsar orthodoxe à la fois le vengeur et l'héritier de Byzance.

Au commencement du siècle dernier, par le traité de Kutchuk-Kainardji, arraché à la Turquie vaincue et défaillante, la Russie s'arrogea le pouvoir exorbitant de s'immiscer dans les rapports du Sultan avec une partie de ses sujets chrétiens, au risque de gêner gravement l'exercice de sa souveraineté.

Il n'a pas fallu moins qu'une coalition européenne aboutissant à la guerre de Crimée (1854), pour dépouiller la Russie de cette arme redoutable.

Telle fut l'origine de la question d'Orient. Mais pour avoir alors reculé, la Russie ne renonçait pas moins à son protectorat sur les peuples de religion orthodoxe soumis à l'autorité de la Porte. En 1877, elle reprit l'œuvre inachevée et parvint, à l'issue de la guerre turco-russe, à émanciper presque tous les petits Etats qui vivaient sur les flancs de l'Empire ottoman.

A partir de cette époque, des directions nouvelles s'imposèrent. La situation en Europe, le groupement des Puissances, les entreprises en Extrême-Orient qui aboutirent à la désastreuse campagne de Mandchourie détournèrent le cabinet de Saint-Pétersbourg de sa politique traditionnelle dans le proche Orient. D'agressive, cette politique se fit pacifique. La Russie avait à panser ses blessures.

Mais les Etats balkaniques qui, dans l'intervalle, avaient senti pousser leurs ongles, ne l'entendaient pas ainsi. Leurs aspirations n'avaient reçu qu'une demi-satisfaction. L'œuvre commencée sur les champs de bataille ne pouvait se résoudre que par les armes. La guerre était pour eux un moyen de s'étendre et de s'arrondir. Indociles aux conseils de l'Europe,

sceptiques dans la foi des congrès, ils voulurent profiter du désarroi d'une Turquie en convulsion, désemparée par une Constitution incomprise, bouleversée par des troubles intérieurs et par la guerre extérieure avec l'Italie, pour nouer une coalition profitable à leurs intérêts et donner libre cours à leurs ambitions. Les prétextes de conflit ne leur manquaient pas : réformes en Macédoine, attentats à la dynamite, incidents de frontières sans cesse renaissants, tout était sujet de tension et matière à discorde. Dans de telles conditions, il suffisait d'une étincelle pour mettre le feu aux poudres. La rupture devenait donc inévitable; l'événement ne devait pas tarder à le prouver.

La guerre une fois commencée, le principal effort de la Bulgarie se portera incontestablement sur Andrinople, place forte des plus importantes, située à 40 kilomètres de la frontière et à 230 de Constantinople, dont elle forme le rempart extérieur appelé à la couvrir et à la protéger.

Andrinople est un de ces lieux que leur situation condamne à devenir le point de rencontre des peuples et l'enjeu éternel des batailles.

Ancienne capitale de la Thrace, connue au temps des Besses sous le nom d'*Uscudama*, elle

vit dans ses vastes plaines se dérouler bien des drames sanglants. Constantin y vainquit Licinius en 323; Valens y fut battu et brûlé par les Goths (378). En 1227, c'est Théodore, primat d'Epire, qui combat et défait les empereurs latins de Constantinople. En 1229, c'est ce même primat qui se heurte sur la Maritza aux armées victorieuses d'Azan, roi des Bulgares. Tombée au pouvoir des Turcs en 1360, Andrinople voit successivement passer dans ses murs les hordes de Tamerlan, de Bayazid, de Mahomet I<sup>er</sup>, de Mourat II et les innombrables légions qui, en 1682, coururent assiéger Vienne, en mettant la chrétienté à deux doigts de sa perte.

C'est à Andrinople que fut signé le traité de 1829, qui donnait à la Russie les bouches du Danube, la protection des principautés danubiennes et assurait la libre navigation des Dardanelles et du Bosphore.

En 1877, Andrinople tomba de nouveau au pouvoir des soldats du Tsar « libérateur ». Mais mal fortifiée, d'un accès facile, elle se contenta d'ouvrir ses portes au vainqueur, qui y entra sans coup férir.

La situation est aujourd'hui bien différente.

Par suite d'un lent travail, sous l'influence d'idées nouvelles, les nationalités chrétiennes que les Turcs avaient subjuguées sans les supprimer, ont repris conscience d'elles-mêmes; elles sont remontées à leurs origines, ont réappris leur histoire et, même sous le joug, ont recommencé à penser, c'est-à-dire à vivre.

Du Danube à la mer Egée, nous assistons à une levée de races que l'on croyait assoupies et à une étrange résurrection de peuples.

Aucun parmi ceux-ci ne montra plus d'ardeur, plus d'opiniâtreté à se réformer et à se reconquérir que le peuple bulgare.

La guerre turco-russe de 1877 lui avait assuré une existence nationale propre. Mais le traité de Berlin, détruisant l'œuvre du traité de San-Stefano, le maintenait dans les liens de vassalité de la Porte.

C'est à détruire ces liens que s'appliqua le prince qui, sous le titre de tsar, règne aujourd'hui sur le peuple bulgare. La politique du roi Ferdinand fut un compromis incessant entre sa conscience et son intérêt, une tentative pour satisfaire l'un sans imposer à l'autre de trop pénibles



froissements. A la longue, ce fut l'intérêt qui l'emporta.

Dès la proclamation de la Constitution ottomane, saisissant le moment de l'annexion par l'Autriche de la Bosnie et de l'Herzégovine, le prince Ferdinand de Cobourg rompt le faible lien qui le rattachait à la Porte, proclame son indépendance et, par un coup d'audace sans précédent, s'annexe la ligne des chemins de fer qui traverse la Roumélie orientale.

Le parti jeune-turc détenait alors le pouvoir. N'ayant jamais dirigé ce qu'on est convenu d'appeler « le char de l'Etat », ayant peu l'expérience des affaires, mais animé des meilleures intentions, pour avoir voulu faire trop vite d'une Turquie beaucoup trop vieille une Turquie beaucoup trop jeune, il en arriva à créer une tension qui lui aliéna ses meilleurs amis, aussi bien au dehors qu'au dedans. Les nombreuses révoltes qu'il eut à réprimer sur presque tous les points du territoire, le mécontentement qu'il souleva parmi les communautés chrétiennes, le dédain qu'il afficha envers les Grandes Puissances — hormis une seule — la hauteur, la mégalomanie, l'autoritarisme dont il fit preuve, tout accuse son inexpé-

rience et la faiblesse de ses procédés de gouvernement.

Mais s'il erra prodigieusement en matière de politique extérieure et intérieure, il eut du moins le mérite de relever l'armée et d'avoir compris que la Turquie ne pouvait désormais exister qu'à la condition d'être une puissance militaire avec laquelle il faudrait compter. Ardemment patriote — qui saurait l'en blâmer? — résolu à ne plus laisser porter atteinte aux restes de son patrimoine territorial déjà par trop démembré sous les régimes précédents, il eut la juste perception que l'organisme militaire est encore le meilleur outil d'une politique de préservation et la meilleure garantie d'existence nationale. Aussi donna-t-il tous ses soins à la réorganisation de l'armée.

Jusque-là, le soldat, hâve, chétif, minable, était mal nourri, mal vêtu, à peine chaussé et payé; l'officier était livré à lui-même et presque sans instruction; on lui payait un traitement sur quatre ou sur cinq. De plus, le matériel était usé, ancien, insuffisant, presque inutilisable. L'Union-et-Progrès fit venir d'Allemagne des officiers instructeurs qu'il chargea du soin de discipliner, instruire et reformer les troupes; le matériel fut

renouvelé, les soldes furent régulièrement versées, les officiers largement payés. Désormais, tout fut soumis à la méthode allemande. Le soldat, habillé de neuf, bien chaussé, guêtré et armé, emboîta le pas à la prussienne; l'officier, sanglé dans son uniforme vert-hakki, coiffé, non plus du fez, mais du kalpak d'astrakan noir ou gris, défila pimpant, monté sur un cheval de belle allure, suivi de son ordonnance. L'artillerie qui, sous le régime hamidien, n'avait jamais osé tirer un coup de canon, commença ses exercices de tir. La Turquie était soumise au régime du caporalisme et devenait un vaste camp, moulé sur ceux de l'empire germanique. Infanterie, cavalerie, artillerie, tout recevait l'impulsion d'officiers dépêchés d'au delà du Rhin.

Le génie ne devait pas être négligé dans cet esprit de réforme et de réorganisation.

Depuis la constitution du royaume bulgare, Andrinople devenait un point de mire pour ce voisin turbulent et irrassasié. Il s'agissait d'en faire une place forte capable de parer à toutes les éventualités. Appuyée sur les contreforts du Rhodope et du Despoto-Dagh, baignée par trois cours d'eau, l'Arda, la Toundja et la Maritza, entourée

d'une ceinture de collines qui lui font un rempart naturel, elle était toute désignée pour devenir une barrière infranchissable à toute armée envahissante.

Le capitaine Mouth, du génie allemand, se mit à l'œuvre. En quelques années, on modernisa les anciennes citadelles d'un système suranné, on couvrit les crêtes d'alentour d'ouvrages avancés, de fortifications en béton, de terre-pleins se croisant, se répondant en tous sens, on y plaça des pièces de gros calibre, on mit le tout en communication par un Decauville, et, après avoir jeté des millions dans ces travaux de défense, on fit de cette capitale déclassée une position stratégique de premier ordre, une sorte de Metz dressée en face des Balkans.

Il restait à relier tout ce dispositif par un réseau de routes atteignant les points les plus exposés de la frontière ou des centres de concentration déterminés pour les besoins de la défense, Moustafa-Pacha, Kirk-Kilissé, Havza, Baba-Esky, etc.

Ce travail fut confié à une entreprise française de routes. Elle s'empessa de justifier la confiance qu'on avait mise en elle; mais, grâce aux nombreuses difficultés qui lui furent suscitées, elle

put à peine terminer en deux ans quelques kilomètres de chaussées.

C'est dans ces conditions que s'ouvrit la crise balkanique. La Bulgarie craignait-elle de laisser à la Turquie le temps d'achever sa réorganisation militaire et mettre en œuvre le réseau de routes qui devaient permettre à ses canons de rouler jusqu'à ses portes? Craignait-elle de se laisser distancer?

Toujours est-il que, précipitant le mouvement, elle se lança dans la voie des récriminations, prit prétexte de l'inapplication de l'article 23 du traité de Berlin pour réclamer, au nom de ses coreligionnaires soi-disant persécutés, les réformes promises à la Macédoine, créa tout un mouvement révolutionnaire, incidents de frontières, bombes de comitadjis, et, finalement, malgré les conseils de l'Autriche et de la Russie, se donnant, en l'honneur de la paix, le baiser Lamourette, rompit en visière avec la Turquie, sous la pression de l'opinion publique, qui, chez elle, réclamait la guerre.

Pour ce dénouement, elle prit habilement ses dispositions. Elle laissa l'Europe négocier tout en paraissant incliner à ses conseils, en réalité, pour avoir le temps d'achever sa mobilisation et sa

concentration. Elle gardait ainsi une attitude équivoque qui ne pouvait que servir ses plans d'attaque. Elle mettait d'autres atouts dans son jeu.

La Grèce, le Monténégro, la Serbie avaient, de leur côté, bien des griefs contre le Turc, cet ennemi héréditaire. Un rapprochement s'était fait entre ces quatre Etats. Les Grecs avaient fini par s'entendre avec les Bulgares, chose à laquelle il était impossible de croire il y a quelques années. Un traité d'alliance offensive et défensive fut conclu entre ces voisins immédiats de la Turquie, et la crise que l'Europe cherchait à conjurer par la paix se dénoua par la guerre. Le roi Ferdinand devenait le généralissime des armées coalisées.

Je n'ai pas à m'occuper des événements qui vont se dérouler du côté du Monténégro, de la Grèce et de la Serbie. Je me borne à noter ici, au jour le jour, les péripéties auxquelles il m'a été donné d'assister de ce côté de la frontière, les choses vues et vécues, les inquiétudes de cette population, les premières hostilités, la marche offensive de l'armée bulgare, l'investissement et le siège d'Andrinople, investissement dont j'ai été témoin et que j'ai suivi du premier au dernier jour.

## DEUXIÈME PARTIE

### Pendant le Siègè

---

9 octobre 1912. — On parle toujours de paix, mais l'inquiétude persiste. On sait que la Bulgarie mobilise; la Turquie commence aussi à appeler des *ihyats* et des *rédijs* sous les drapeaux.

La population est calme; mais quelques familles aisées partent pour Constantinople.

10 octobre. — Escarmouches à la frontière entre irréguliers bulgares et soldats turcs. Ce n'est pas encore la guerre déclarée, mais cela sent furieusement la poudre.

Je fais la connaissance de Fuad bey, commandant d'état-major. Accueil aimable, empressé. Il se met à ma disposition pour tous les renseignements susceptibles d'être communiqués. Il m'a paru nourrir quelque confiance dans les démarches de M. Poincaré et la bonne volonté de l'Europe pour le maintien de la paix.

11 octobre. — On ne sait à quoi s'en tenir. Est-

ce la paix, est-ce la guerre? Les Bulgares ne disent ni oui ni non. Leur consul se trouve toujours à Andrinople et son drapeau flotte sur le mât de sa résidence. Les relations diplomatiques sont donc maintenues, mais pour combien de temps?

En attendant, les Turcs mobilisent; tous les jours nous voyons arriver de nouvelles troupes.

La population commence à s'alarmer; de nombreuses familles se dirigent sur Constantinople.

*12 octobre.* — Les escarmouches à la frontière se multiplient. De plus en plus, on marche à la guerre.

Dans les rues, c'est un mouvement extraordinaire; on ne voit plus que des soldats, des cavaliers, des automobiles emportant, en des courses vertigineuses, du matériel de campagne.

Le soir, conversation instructive avec un Grec, investi de quelque fonction officielle. Comme je lui demandais ce que la Grèce pourrait bien gagner, même en cas de campagne victorieuse, puisque l'Europe avait déclaré qu'en aucun cas elle n'admettrait d'agrandissement territorial :

— L'Europe? s'écria-t-il furieux, nous n'avons que faire de ses conseils!... Il est passé, le temps



où nous nous soumettions docilement à ses suggestions. La guerre pour nous est une nécessité, et nous la ferons!

Puis, hors de lui, les yeux lui sortant de la tête et avec des gestes inconvenants :

— Nous n'avons que faire de l'Europe et de ses hommes d'Etat..., nous nous f... de Poincaré!... Nous nous f... de Berchtold!... Nous nous f... de l'Europe!

Aveu suggestif et qui se passe de commentaires! L'auteur de ce langage est évidemment pour l'indépendance du cœur et des expressions parlementaires. Un peu plus tard, on retrouvera ce bon patriote dans les rangs de l'armée hellène, mais en qualité... d'interprète!

A Andrinople, on appelle sous les armes les *ihtyats* non musulmans. C'est la première fois que la Turquie mettra en ligne, dans une guerre extérieure, des soldats de cette catégorie, grecs, bulgares, arméniens, israélites. Quel secours peut-elle attendre de cette portion de ses sujets? Il est vrai que ceux-ci peuvent se racheter moyennant une taxe d'exonération de 40 livres turques; c'est un moyen d'alimenter les caisses de l'armée. Beaucoup de ces appelés en profitent et payent. Mais

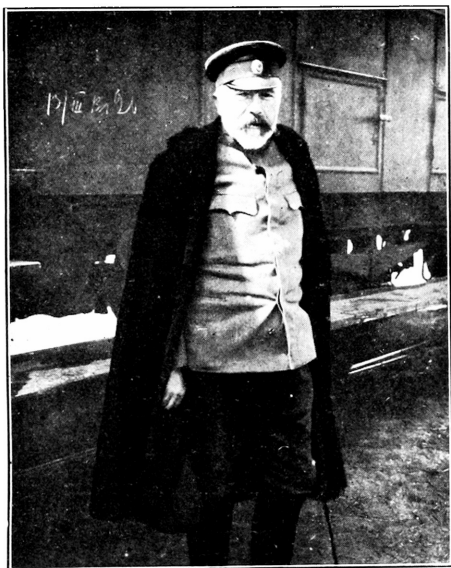
beaucoup aussi devancent leur appel et émigrent. Quant aux autres, à ceux qui sont incorporés, il est douteux qu'ils aillent au feu avec enthousiasme. Les Bulgares ottomans surtout seraient plutôt disposés à passer du côté de l'ennemi, qu'ils considèrent comme leur véritable libérateur. Il me paraît donc que c'est une erreur capitale d'avoir grossi l'armée turque de ces éléments réfractaires.

*Du 13 octobre.* — Temps brumeux; le froid commence à piquer.

Depuis le matin, nous voyons défiler des troupes, régiments sur régiments, bataillons sur bataillons. Les troupes de nizamiés sont remplies d'enthousiasme; dans leurs rangs, des cris : « A bas les Bulgares! »

Dans les rangs des *rédijs* et des *mustafiz*, je distingue pas mal de soldats à barbe et à cheveux blancs; ils marchent péniblement, silencieusement; ceux-là iront au feu avec le fatalisme des musulmans et ne marchanderont pas leur existence. Pauvres gens!

Dans la journée, nous voyons six batteries



Colonel KHARDJIEF,  
Commandant la brigade des 10<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> régiments qui ont pris  
Kivas-Baba et Adjiolou et décidé du sort d'Andrinople  
où ils entrèrent les premiers.



d'artillerie, arrivant de Constantinople, passer au grand trot sous nos fenêtres.

Rencontré le consul de Bulgarie; il se promène tout riant et content. Je lui demande des nouvelles de la guerre; il ne sait rien de précis, et comme je lui dis qu'il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, il me répond, avec un sourire entendu, que la leur est si bien verrouillée qu'il est impossible de l'ouvrir. Il n'a d'ailleurs aucune instruction pour son départ.

L'après-midi, je croise dans la rue centrale le second secrétaire du consulat de Bulgarie (en réalité l'attaché militaire), qui fouine et qui rôde, le regard en croix. C'est celui-là même qui sera arrêté, quelques jours plus tard, à la station de Yédi-Koulé, en se rendant à Constantinople après la rupture des relations avec son gouvernement. Il fut trouvé porteur de papiers compromettants, d'une somme de 100 napoléons et d'un permis de chasse aux environs d'Andrinople, ce qui lui aurait permis de relever les fortifications. Interrogé, il déclara être capitaine d'infanterie en retraite à Tirnova et secrétaire du consulat à Andrinople. Mais l'enquête aurait révélé qu'il appartenait à l'état-major. Réintégré dans sa cellule, il

aurait cherché à s'empoisonner avec des bouts d'allumettes dilués dans de l'eau.

En ville, on commence à craindre cet amoncellement de troupes. Ce n'est pas la panique, mais c'est assurément la frayeur. Et les trains pour Constantinople sont bondés de fuyards.

*Du 14 octobre.* — Nous apprenons que le Monténégro a commencé les hostilités.

Les Puissances font des efforts désespérés pour arrêter les autres Etats. Poincaré, Sazonof, Berchtold s'y emploient de leur mieux, mais la Bulgarie et la Serbie ont une attitude équivoque, sans doute pour leur permettre de terminer leurs préparatifs.

D'autre part, l'Italie menace la Porte de rouvrir les hostilités si elle tarde davantage à signer le traité de paix qu'elle lui impose. On se demande que fera la Turquie si, en plus des quatre Etats balkaniques, elle doit aussi lutter contre une grande puissance.

Ici, la police fait la chasse aux espions. On a arrêté douze professeurs du gymnase bulgare, accusés de connivence avec l'ennemi.

Chukri pacha, général de division, est arrivé

de Constantinople et a pris le commandement de la ville. Ismaïl pacha, général de brigade, a le commandement de la citadelle. Ils sont entourés d'un nombreux état-major.

*Du 15 octobre.* — J'apprends que la Turquie a pu mobiliser, depuis le 1<sup>er</sup> du mois, environ 180.000 hommes, disséminés entre Tchermen et Vaysal, Kirk-Kilissé, Bachmakli, Ouzun-Keupru et Demotika. On m'affirme que la mobilisation continue et que, dans quinze jours, elle aura mis sur pied plus de 200.000 hommes encore.

Andrinople est devenue une vaste caserne. On ne voit que des soldats; les rues, les bazars en sont remplis. Malgré les craintes inspirées par la venue de cette affluence de troupes, en dépit de ces figures rébarbatives et farouches, rien jusqu'ici n'est venu justifier les craintes qu'on avait conçues.

En apparence, rien ne paraît changé dans le courant de la vie quotidienne. On va, on vient, on cause comme à l'ordinaire; on paraît dominé plutôt par un certain sentiment de curiosité.

*Du 16 octobre.* — La mobilisation turque continue. De nouvelles troupes traversent la ville avec

un ordre parfait. Toutefois, un certain nombre de ces soldats sont revêtus des anciens uniformes d'aspect assez misérable et montrant la corde. On voit qu'on en vient à ses dernières ressources.

Dans la rue, j'aperçois un grand nombre de recrues non musulmanes, des boutiquiers, des marchands grecs, arméniens, israélites marchant entre deux rangs de gendarmes. Ceux-là vont à la conscription comme les moutons vont à l'abattoir. Quelle erreur d'enrôler de pareils soldats!

Dès aujourd'hui, nous sommes en état de siège. On ne peut plus circuler dans les rues à partir de 8 heures du soir; mesure sage, étant donné le grand nombre de soldats et de maraudeurs qui sont dans nos murs.

Un très grand nombre de familles grecques, israélites et européennes quittent Caragache et Andrinople, bien qu'on ne puisse plus partir qu'en vertu d'une autorisation spéciale de l'autorité militaire, tous les trains étant consacrés aux besoins de l'armée. Cependant quelques personnes libres de partir restent, surtout les chefs d'administration, car, étant à l'honneur, on doit être à la peine.



*Du 17 octobre.* — La ville et les faubourgs commencent à se vider. On calcule que plus de 10.000 personnes ont déjà fui Andrinople. C'est qu'on s'attend d'un moment à l'autre à l'ouverture des hostilités.

A l'état-major, on paraît enchanté de ce retard.

— Si la Bulgarie, me disait un officier, nous avait déclaré la guerre il y a huit jours, nous aurions été pris au dépourvu. Maintenant, nous sommes lestés; nous n'avons plus rien à craindre.

Les autorités militaires réquisitionnent toutes les montures, chevaux, mulets, tous les véhicules, depuis la simple talika jusqu'à l'araba traditionnel. Et c'est un curieux spectacle que de voir par les rues ces longues traînées de vieilles guimbardes, toute cette charpenterie mouvante et branlante de vieux moyens de transport, chargés de toutes sortes d'ustensiles de ménage, de caisses, de valises et de matériel de campagne.

Le conak est devenu une sorte de marché aux bestiaux; la cour en est bondée; on y voit les chevaux qui piaffent, les bœufs qui ruminent, les buffles qui vous regardent de leur œil vitreux, et une infinité de chariots jetés sur une étendue de paille qui sert de litière aux animaux.

Une inquiétude vous saisit; depuis cinq jours, l'Orient-Express ne circule plus que jusqu'à Sofia; les communications avec l'Europe sont donc à peu près coupées; nous en avons encore avec Constantinople, mais elles sont rares et irrégulières. Nous commençons à pressentir l'isolement.

Dans la soirée, on apprend que la paix avec l'Italie est signée ou bien près de l'être. On éprouve un sentiment de soulagement; voilà la Turquie libre de ses mouvements.

*Du 18 octobre.* — Enfin, la Bulgarie a déclaré la guerre. Les rares journaux qui nous sont arrivés ce matin de Constantinople nous apportent le manifeste du roi Ferdinand à son peuple.

On croit rêver en le lisant.

On y relève notamment ceci : « Notre œuvre est juste, grande et sacrée. Avec une foi dévote dans la protection et l'appui du Tout-Puissant, je porte à la connaissance de la nation bulgare que la guerre pour les droits humains des chrétiens en Turquie est déclarée. A nos côtés et avec nous combattent, dans le même but contre l'ennemi commun, les armées des Etats balkaniques alliés à la Bulgarie : la Serbie, la Grèce et le Mon-

ténégro. Et dans cette lutte de la « Croix » contre le « Croissant », de la liberté contre la tyrannie, nous aurons les sympathies de tous ceux qui aiment la justice et le progrès... ».

Une croisade au  $\text{xx}^{\text{e}}$  siècle!... et prêchée par qui? par le chef d'un peuple qui a voulu commencer son existence nationale par un schisme. C'est avec éclat, avec une violence inouïe que l'Exarchat bulgare s'est séparé du Saint-Synode de Constantinople en 1870, bien avant sa constitution en royaume indépendant.

Il faudrait des volumes pour relater toutes les avanies, les exactions, les profanations et les sacrilèges commis par les fidèles sujets du roi Ferdinand contre les Grecs de religion orthodoxe habitant la Bulgarie, d'où ils ont été, d'ailleurs, chassés. Il faudrait remonter au temps de l'Inquisition espagnole pour se faire une idée de la persécution dont ces Grecs, de religion pourtant chrétienne, ont été l'objet. Jamais les Turcs ne se sont livrés à de tels excès, je ne dirai pas contre des frères pratiquant la même religion, mais contre ces cultes dissidents dont ils sont séparés par un abîme de préjugés et de haines séculaires.

La religion n'est donc, pour les Bulgares, qu'un

masque destiné à couvrir leurs convoitises. *Magna comœdia!*

La foi n'est plus donnée aux peuples d'aujourd'hui; les combinaisons tortueuses de la politique ont tué chez eux le sentiment religieux et parler de croisade à l'époque où nous vivons, c'est commettre un anachronisme à l'usage des dupes.

On serait tenté, en lisant le manifeste bulgare, de crier à son auteur avec le fabuliste : Vos scrupules font voir trop de délicatesses!

Ce manifeste présente encore un autre danger; c'est de soulever le fanatisme musulman. En parlant d'une croisade de la croix contre le croissant, le roi Ferdinand doit bien admettre par réciprocité une levée du croissant contre la croix. Or il n'y a pas que des chrétiens de race bulgare dans l'Empire ottoman. De nombreuses colonies européennes, de vastes établissements scolaires ou hospitaliers couvrent la surface de ce territoire. Ceux-là ne se sont pas croisés avec les quatre Etats balkaniques. Si, un jour, les Turcs, se voyant réduits à la dernière extrémité, se jetaient sur cette masse de *giaours* indistinctement et confondaient dans le même égorgement tous ceux qui portent le sceau de la même foi, ne pourraient-ils pas invo-

quer comme excuse aux yeux de l'Europe, le manifeste qui les a poussés à une exaltation religieuse autrement puissante; j'ajouterai, autrement sincère chez eux que chez les peuples balkaniques?

Ecartons ces funestes présages et considérons combien plus digne, combien plus mesuré est le manifeste lancé par le général Nazim pacha, ministre de la guerre et généralissime, aux officiers et soldats de l'armée ottomane!

« .... Malgré la légitimité et la sainteté absolue de la cause que vous allez défendre au péril de votre vie, n'oubliez pas, leur dit-il, que vous devez encore donner un autre exemple que celui du courage. C'est le respect des lois de l'humanité... Il ne faut pas verser inutilement et féroce-ment le sang. Il faut ne pas montrer de la cruauté envers les faibles et les innocents, envers les femmes, les enfants et les prisonniers. Il faut épargner les biens et la vie des habitants sans armes et respecter les monuments religieux vénérés par tout peuple; il faut avoir pitié de ces malheureux que l'on a trompés, qui combattent contre vous pour obéir à leurs chefs, mais qui maudissent la

guerre dans leur cœur et qui seraient heureux de vous tendre une main amie.... »

On ne saurait refuser un juste hommage à un langage aussi mesuré. Et ce langage est celui du chef de ces armées de mécréants qu'on dit prêts à tous les massacres!

Passons!

*Du 19 octobre.* — Les hostilités ont commencé. Jusqu'ici tout se bornait à des escarmouches, à des incidents de frontière entre comitadjis ou bandes d'irréguliers et patrouilles turques. Aujourd'hui le territoire ottoman est foulé par l'armée régulière ennemie; elle livre des combats d'avant-postes autour de Moustafa-Pacha dont les Turcs ont fait sauter le pont à la dynamite, en se retirant.

Moustafa-Pacha est une ville ouverte située à 6 kilomètres de la frontière et 36 kilomètres d'Andrinople du côté Nord-Ouest. Elle comprenait environ 15.000 habitants, dont 8.000 Bulgares. Dès les premiers bruits de guerre, les autres fractions de la population, Grecs, Arméniens, israélites, musulmans, s'étaient empressés d'évacuer la ville. Il n'y restait donc que l'élément où se recrutent

les comitadjis, et il était évident qu'au premier coup de canon, ceux-là passeraient du côté de l'ennemi. N'étaient-ce pas des frères qui venaient les délivrer?

Aussi, de ce côté, l'armée bulgare ne rencontra aucune résistance sérieuse. Les Turcs, après quelques passes d'armes du côté de Courtkeuy, Bosnakeuy, etc., se contentèrent de se rabattre sur Andrinople.

Rencontré le cadi de Moustafa-Pacha, qui venait de se sauver. C'est lui qui nous apprend qu'on a commencé à se battre et qu'un capitaine de ses amis avait été tué.

Dans la rue, des groupes stationnent, se répétant et commentant les nouvelles.

*Du 20 octobre.* — Il pleut à torrents; les rues sont converties en ruisseaux. On entend le bouillonnement de l'eau sur les toits; les carreaux se couvrent d'une buée opaque parsemée de paillettes liquides.

C'est par un temps pareil qu'on entend grincer les roues des lourds chariots du pays; ils avancent lentement en longues files, chargés de hardes, de quelques matelas, sur lesquels sont étendus des

femmes, des enfants à peine vêtus, grelottants sous la pluie battante; l'homme, un vieillard à barbe blanche, conduit le triste équipage à pied, avec une résignation muette. Ce sont les premiers convois de *mohadjirs*, d'émigrés musulmans, qui fuient devant l'ennemi ou qui sont chassés de leur village, devenu la proie des flammes. Où vont-ils? Dieu le sait! Comme la route est longue et que la distance, chez eux, ne se mesure pas, ils vont au hasard, ne sachant ni où s'arrêter, ni où camper. *Kismet!* diront-ils (le destin).

Nous distribuons quelques vivres et quelques vêtements à ces malheureux. Les femmes mordent à belles dents sur le pain qu'on leur donne, les enfants se disputent les vêtements, et l'homme, impassible, regarde cette scène sans proférer une parole.

Les consuls de Bulgarie et de Grèce ont reçu l'ordre de leur gouvernement de suspendre leurs relations avec les autorités et d'amener leur pavillon. Ils s'embarquent ce soir par un des derniers trains qui se forment à Andrinople à destination de Constantinople. Les communications avec l'Europe sont, en effet, coupées et la voie ferrée qui nous reliait à la Bulgarie par Moustafa-



Pacha est hors d'usage; c'est à la gare de Caragache que se composent les derniers convois pour la capitale, et encore, sous l'empire de la nécessité, avec les plus grandes difficultés.

La gare de Caragache, autrefois si animée par le va-et-vient des voyageurs, est désertée par l'élément civil; on n'y voit que des militaires; elle est devenue la propriété des soldats, qui s'y entassent au point de ne pas laisser place à une épingle.

Aussi peu de monde vient-il accompagner les représentants de Grèce et de Bulgarie au moment de leur départ.

*Du 21 octobre.* — On prétend que les Bulgares sont entrés à Moustafa-Pacha. La nouvelle a été démentie par les autorités, mais elle ne tardera pas sans doute à être confirmée, car elle est dans l'ordre des choses. Moustafa-Pacha est un point de repère pour l'armée envahissante; elle la met en communication directe avec son quartier général, qui est à Philippopoli; elle lui permet de s'y établir solidement pour ses opérations contre Andrinople, et cela dans un pays où elle ne compte plus que des amis.

A l'état-major, on me confirme qu'on se bat autour de cette ville frontière; mais cela se bornerait à des engagements entre troupes d'infanterie; le canon ne s'est pas fait encore entendre. On paraît, d'ailleurs, plein de confiance dans l'issue de la lutte.

La municipalité a fait afficher un avis recommandant aux habitants de se ravitailler pour une période de deux mois. Nous commençons à faire nos provisions en vue d'un siège. Les marchands d'Andrinople, rapaces de leur nature, vont trouver ici une rare occasion d'augmenter leurs prix et leurs bénéfices aux dépens de la population. Ils vendront sans doute au poids de l'or les denrées susceptibles de manquer, et c'est la classe indigente qui aura le plus à pâtir.

*Du 22 octobre.* — Nous sommes complètement isolés; nous ne recevons plus ni lettres, ni journaux. La poste accepte encore des lettres, mais sans pouvoir vous assurer du jour où elles pourront partir. Le télégraphe continue cependant à expédier des dépêches. J'en profite pour envoyer quelques renseignements au *Matin*, dont je suis le correspondant.

Une inquiétude est dans l'air. On ne sait rien de précis, mais on s'attend à une action importante.

L'état de siège le plus rigoureux règne en ville; on ne doit plus circuler à partir de 7 heures du soir, si ce n'est muni d'une passe.

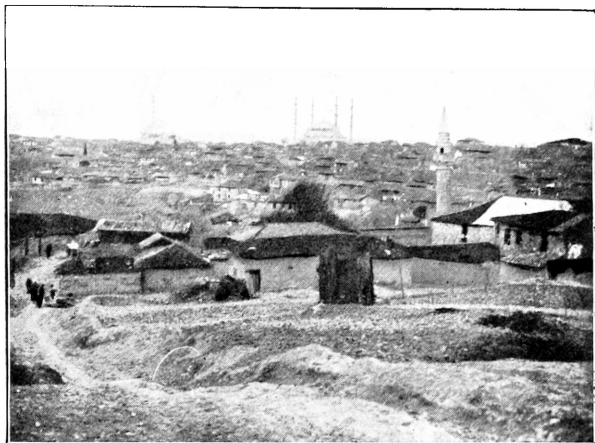
On doit convenir que les autorités locales se butent à une tâche écrasante. Andrinople comprend, avec les faubourgs environnants, une population d'environ 120.000 habitants, dont 55.000 Turcs, 20.000 Grecs, 10.000 Bulgares, 6.000 Arméniens, près de 20.000 israélites. En dehors de ces derniers, qui se plient facilement au régime qui les gouverne, les Turcs ne peuvent nullement compter sur le concours ni sur les sympathies des autres éléments de la population. La fraction bulgare, notamment, est d'une hostilité systématique; elle est ici pour épier et desservir. On se demande comment, dans ces conditions, le gouvernement local n'a pas procédé à une expulsion en masse de ceux qu'elle tient pour traîtres et espions avérés.

La Turquie a donc à lutter contre un double ennemi : celui du dehors et celui du dedans, celui-ci infiniment plus dangereux, car il est dans

la place et donne la main à l'envahisseur. La tâche de ce dernier en est ainsi considérablement facilitée, puisque, sans engager un trop grand nombre de troupes régulières, il trouve dans le pays envahi des corps de francs-tireurs tout prêts à lui servir de guides et d'auxiliaires. Partout où il passe, il distribue des armes aux paysans chrétiens et les lance en avant-gardes dans le rayon où il doit opérer.

Est-ce une illusion? Il m'a paru lire sur le visage, ordinairement si impassible des Turcs, un certain découragement. Les soldats défilent dans les rues en désordre, comme des gens indifférents à tout ce qui se passe. Les agents de police paraissent tout désorientés. C'est un laisser-aller général.

*Du 23 octobre.* — Depuis deux jours, les Bulgares ont fait du chemin. J'apprends en effet qu'hier on s'est battu un peu partout autour d'Andrinople, à Tchermen, Ureyche, Tchokia, etc. Le chef des coldjis-souvaris (surveillants montés) de la Régie des tabacs a pris part à l'action et me donne lui-même des détails hyperboliques sur le succès de ses coreligionnaires.



Andrinople vue de la route de Stamboul



A la porte du Konak où était installé l'état-major bulgare  
après la prise de la ville.



Emine Tchaouche est un homme court, trapu, râblé, qui frise la soixantaine, mais aussi solide sur son cheval que sur ses deux jarrets d'acier. C'est un Circassien de la plus belle eau, je veux dire d'un courage à toute épreuve. Son métier consiste à poursuivre les malandrins qui se livrent au commerce illicite des tabacs, et c'est un métier qu'il exerce consciencieusement depuis vingt cinq ans. Il connaît le pays jusque dans ses moindres recoins et pourrait, dans cette région, en remontrer au Bædeker. Dans ses nombreuses rencontres avec les contrebandiers, il s'est distingué au point d'avoir perdu un œil, et ne demande pas mieux que de risquer l'autre, pourvu que ce soit dans un haut fait d'armes. En attendant, il se sert supérieurement de celui qui lui reste : c'est un tireur de premier ordre; chacune de ses balles arrive infailliblement au but qu'il lui assigne.

La guerre commencée, Emine Tchaouche a mis son fusil et son œil au service de son pays, et, tout en continuant à servir la Régie, il s'en va, au lieu de faire la chasse aux contrebandiers, donner la chasse aux Bulgares. Il s'est donc battu hier, en amateur, du côté de Tchokia, et

m'affirme qu'un régiment entier a été exterminé, laissant entre les mains des Turcs 3 canons, 8 *mitriaze* (mitrailleuses) et un grand nombre de munitions. Evidemment, tout cela demande à être confirmé. Mais mon Emine Tchaouche le raconte avec un tel accent de sincérité, il y ajoute une mimique si expressive qu'on serait tenté de le croire sur parole.

Temps horrible; ciel bas, noir, pluvieux; des nuages d'encre passent à l'horizon et s'allongent sur la ville, qu'ils semblent recouvrir d'un voile funèbre. J'aperçois par les rues des soldats qui reviennent Dieu sait d'où, crottés, barbouillés, l'air fatigué; pas un officier.

De grands rassemblements dans la rue centrale; on regarde passer tous ces soldats et on se livre à une foule de commentaires, les uns optimistes, la plupart pessimistes. On croit généralement ici que le Bulgare est un soldat invincible; sa réputation est faite depuis longtemps par ses frères en religion qui habitent Andrinople et qui ont su lui faire une habile réclame.

Ce qui est vrai surtout, c'est que l'eau des fontaines publiques est coupée. Cela commence à inquiéter; l'eau, en Turquie, est considérée



comme la propriété du pauvre et laisser celui-ci en manquer est un crime aux yeux de la religion. On prétend que, si on est arrivé à cette extrémité, c'est que les Bulgares ottomans de la ville auraient cherché à empoisonner les conduites qui alimentent les fontaines. Jusqu'à quel point faut-il ajouter foi à ce bruit?

On raconte aussi de différents côtés que les Bulgares se livrent à des atrocités dans les villages musulmans de la frontière. J'imagine que de Sofia on doit démentir tous ces bruits et en mettre autant à la charge des Turcs dans les villages chrétiens restés en leur pouvoir. Il est difficile de savoir la vérité en temps de guerre, et dans une guerre comme celle-ci, où les esprits sont montés au paroxysme de la rage.

*Du 24 octobre. — Premier combat de Marasch.*  
— Jusqu'ici, nous n'avions aucune preuve sensible des hostilités qui se passaient autour de nous. Cela se bornait à des engagements ou des escarmouches entre détachements d'infanterie ou de cavalerie, à une distance assez éloignée pour ne pas nous permettre d'entendre le bruit de la fusillade. Cette nuit, c'est la grande voix du ca-

non qui nous annonce la présence de l'ennemi. Les Bulgares auraient dirigé une triple attaque aux avant-postes d'Andrinople, du côté de Kadi-Keuy, Marasch et Akbounar. Ils auraient même tenté de passer la Maritza au moyen de pontons qu'ils seraient parvenus à y jeter pendant la nuit. L'artillerie turque les aurait partout repoussés. Nous voyons, ce matin, de nombreuses colonnes de fumée s'élever du côté des villages situés dans la zone où l'on s'est battu. On m'assure que le village de Kadi-Keuy est complètement rasé; c'est un nom à effacer de la carte.

Dans la nuit, on a transporté beaucoup de blessés aux ambulances. Ces ambulances ont été aménagées en grande hâte et d'une manière assez sommaire. Il en existe un grand nombre autour de nous. On en compte jusqu'à présent une quinzaine; toutes les écoles turques, les hôpitaux militaires, civils, tous les établissements relevant du gouvernement ottoman sont disposés de manière à recevoir les malheureuses victimes de la guerre. Le consul de France, M. Cuinet, s'était empressé, dès le début, de mettre l'hôpital français tenu par les sœurs de l'Assomption et l'école Saint-Basile de Caragache, tenue par les Pères du même ordre,

à la disposition des autorités militaires. On pouvait, dans cette dernière école, disposer d'environ 180 lits. On s'empessa d'y faire transporter les blessés de ce premier combat, l'école étant située non loin du champ de cette première action.

La ville est calme. Beaucoup de personnes craignaient une explosion de fanatisme au sein d'une cité livrée aux excitations des hodjas et des softas, qu'on voyait rôder par les rues en bien plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Il faut bien reconnaître que l'événement n'a guère justifié ces prévisions alarmistes. C'est un fait digne de remarque qu'au milieu de cette masse énorme de soldats, déjà excités par l'odeur du sang, parmi ces 50.000 ou 60.000 musulmans, où le chrétien se trouve comme noyé, il ne se soit pas produit un seul incident de nature à troubler la tranquillité publique. Avec des forces de police et de gendarmerie absolument insuffisantes, les non-musulmans, les étrangers surtout, sont tout aussi en sécurité que dans les villes les plus policées de l'Europe.

La soirée est longue à passer. On se trouve cantonné dans ses appartements, sans personne avec qui causer, livré à toutes ces suggestions que ne

manque pas de vous inspirer « la folle du logis » quand elle est livrée à elle-même et qu'elle voit les choses à travers un verre fumé. Aussi la nuit est longue à passer.

Mais qu'est-ce donc ? Vers 3 heures du matin, deux cris déchirants percent l'air... tellement aigus, tellement stridents que l'on se sent saisi d'un frisson d'épouvante. En même temps, des batteries d'artillerie défilent avec un roulement de tonnerre, puis tout d'un coup s'arrêtent instantanément. Le silence de la nuit succédant à ce bruit infernal ne fait qu'ajouter à l'angoisse qui vous a saisi.

Quelques heures plus tard, nous apprenons que deux soldats du train avaient été renversés sous les lourds caissons de ces batteries courant au triple galop et que les roues de ces batteries leur avaient passé sur le corps. Au petit jour, ils venaient d'expirer.

*Du 25 octobre.* — Journée superbe; un vrai soleil de printemps.

Tout le long de la rue Stamboul-Yolou, au milieu de flaques de boue, on aperçoit les batteries de campagne qui tantôt roulaient avec fré-

nésie, complètement dételées, stationnant à la queue-leu-leu, comme pour se reposer du meurtre des deux artilleurs. Les camarades de ces derniers se réchauffent tranquillement au soleil et réparent le désordre de leur équipement trempé par deux jours de pluie. D'autres, assis sous un porche ou sur un coin de trottoir, grignotent un morceau de pain noir ou font sécher leurs effets au soleil, tout cela d'un air indifférent, comme s'ils allaient aux manœuvres ou qu'ils en revenaient. Sans doute, la fréquentation de la mort rend l'homme insensible aux pires catastrophes!

Le commandement militaire a fait afficher un avis pour apprendre aux habitants que l'armée de l'Ouest a battu quatre divisions serbes à Komonovo, pour leur confirmer la défaite des Bulgares autour d'Andrinople et pour les exhorter à avoir confiance dans la valeur des soldats qui se battent pour la patrie et qui sauront se montrer les dignes héritiers des héros de Plevna.

Cependant, à côté de ces nouvelles optimistes, des bruits alarmants circulent avec persistance en *sotto voce*. On affirme que, du côté de Kirk-Kilissé, les Turcs reculent en désordre; on va même jusqu'à dire que les Bulgares occupent

cette dernière ville. Or Kirk-Kilissé est dans le rayon occupé par l'armée d'Abdoullah pacha, qui doit, avec l'armée placée sous le commandement de Doghrout-Chevket pacha, venir au secours d'Andrinople.

Autre nouvelle aussi grave. Les comitadjis auraient fait sauter, au moyen d'une bombe, les rails du chemin de fer à la station de Seydler. Le soir, cette nouvelle se confirme. Nos communications avec Constantinople sont coupées... jusqu'à nouvel ordre.

Dans la journée, nous allons visiter les blessés qui se trouvent à l'école Idadié. Nous leur distribuons du tabac et des chekers (bonbons), dont ils se montrent très friands. Parmi les blessés, un soldat bulgare; il est atteint grièvement à l'épaule par une balle qu'on n'a pu encore lui extraire.

Vers le tard, les batteries d'artillerie qui stationnaient dans Stamboul-Yolou sont réattelées et défilent au galop du côté sud.

On a le sentiment qu'il se passe quelque chose de sérieux. Nous n'avons aucune nouvelle du dehors, il nous est donc impossible de contrôler les graves bruits qui circulent. Les autorités civiles ou militaires qu'on interroge au sujet de

l'entrée des Bulgares à Kirk-Kilissé, des combats qui auraient été livrés à Lulé-Burgas et à Baba Esky se bornent à répondre qu'elles n'en ont aucune nouvelle. Mais à leur silence on comprend que la situation est défavorable. Est-il vraiment possible qu'en si peu de jours l'armée bulgare ait envahi tout le rayon compris entre Moustafa-Pacha, Kirk-Kilissé, Baba-Esky, Lulé-Burgas, et que, cela fait, elle se soit abattue sur Andrinople, qu'elle cherche à cerner?

*Du 26 octobre. — Temps brumeux, mais doux.*

Je cours à l'état-major me renseigner sur tous les bruits qui circulent. J'ai le devoir de télégraphier au *Matin* et à l'Agence Reuter, à Paris et à Londres, toutes les nouvelles concernant Andrinople. Grâce à l'obligeance de Fuad bey, commandant d'état-major, la censure militaire, si rigoureuse en ce qui regarde les dépêches destinées aux journaux, se départ en ma faveur de sa sévérité, et je puis dire que je suis à peu près le seul correspondant enfermé dans cette place forte qui soit à même de renseigner le public français et anglais sur ce qui se passe dans nos murs.

Fuad bey dément catégoriquement la prise de

Kirk-Kilissé par les Bulgares et attribue le déraillement qui a eu lieu à Seydler, non à la malveillance ni à un fait de guerre, mais à un encombrement de bétail sur la voie ferrée au moment du passage du train. Cet accident aurait occasionné la mort du conducteur du train; un officier et deux soldats auraient été aussi légèrement blessés. Interrogé sur l'état de défense de la place, Fuad bey se montre pleinement rassuré : Andrinople est à même de résister de longs mois encore.

Il me revient cependant de source privée que, dans le dernier combat de Marasch, les troupes turques se seraient très mal battues, aussi mal que les soldats grecs ou israélites, qui lâchaient pied au premier coup de fusil. C'était à prévoir.

Un conscrit grec qui prit part à l'action se répand en éloges sur le courage du soldat bulgare; il vante la discipline qui règne dans leurs rangs et leur intrépidité au feu, tandis que chez les Turcs, c'est l'incohérence, l'affolement, l'absence de toute prévoyance. Il raconte qu'il resta sur le champ de bataille trois jours sans avoir de quoi manger et que le troisième jour, étant de garde, il dut se battre à coups de crosse



de fusil pour arracher à un soldat porteur d'un sac de biscuits, un morceau de pain.

Il est de fait qu'on n'aperçoit de ce côté aucun ordre, aucun fil conducteur. L'intendance paraît mal organisée, les vivres sont mal distribués, surtout chez les soldats qui se battent. On me cite des villes où ceux-ci ont pillé des boutiques pour se procurer quelque nourriture. Dans les ambulances, c'est bien pire encore : on manque de médicaments et surtout de chirurgiens.

Nous retournons à l'hôpital, que nous avons déjà visité, pour apporter encore aux malheureux blessés quelques friandises et surtout du tabac; le tabac, dans ce pays où tout le monde fume, depuis la femme jusqu'à l'enfant, est pour le soldat turc un vrai régal; c'est même mieux qu'un régal, c'est une nourriture encore plus substantielle que le pain, bien qu'elle s'en aille en fumée.

*Du 27 octobre.* — Nous nous levons sur une journée terne, affligée d'une bise glaciale.

On annonce des succès turcs du côté de Havza et de Kirk-Kilissé. D'autre part, les communications avec Constantinople sont rétablies. La poste accepte encore des plis pour cette dernière desti-

nation, mais ne distribue plus ni lettres, ni journaux.

A Caragache, grande panique. La direction des chemins de fer orientaux, prévoyant sans doute que la ligne sera bientôt coupée, a donné l'ordre à ses employés de se replier sur Kouléli-Bourgas ou sur Dédéagatch, emportant les papiers et archives de la compagnie. Aussi, tous ceux dont le devoir n'est pas de rester à Andrinople quittent ce soir la ville par le train qui se forme et qu'on dit être le dernier. L'entreprise française des routes a déjà fait partir ses employés, il y a quelques jours. Ce soir, c'est son directeur qui part, avec bien d'autres personnes connues. S'il est vrai, comme on le dit, que les Turcs ont reculé leur quartier général d'Ouzun-Keupru, où il a été établi, à Tcherkeskeuy, non loin de Constantinople, c'est que leurs affaires vont mal. On va jusqu'à prétendre que les Bulgares auraient incendié Baba-Esky et marcheraient sur Mandra pour couper la ligne du chemin de fer.

C'est à n'y rien comprendre!...

Au commandement militaire, on prétend, au contraire, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. On m'en donne pour preuve le

spectacle d'une dizaine de prisonniers bulgares, dont un officier, accroupis dans la cour et gril-lant tranquillement une cigarette. C'est encore le tabac qui les console d'être tombés dans les mains de leurs ennemis.

Comme je sors du commandement militaire et que je descends dans la grande rue, j'aperçois une série d'automobiles militaires emportant 500 à 600 blessés. On va les diriger sur les hôpitaux de Constantinople par le dernier train en voie de formation. Spectacle navrant! Beaucoup de ces blessés n'arriveront pas à destination; quelques-uns expireront en route; d'autres n'auront pas même la force de monter en wagon et rendront le dernier soupir en descendant de voiture.

Reçu la visite de Fuad bey, l'aimable commandant d'état-major, qui vient nous demander du tabac et encore du tabac. La vente de ce produit nicotinisé augmente dans de telles proportions que bientôt la Régie se verra au bout de ses approvisionnements, sans pouvoir se ravitailler à ses sources naturelles, les fabriques de Djoubali et de Salonique, puisque toutes nos communications sont interrompues ou qu'elles présentent de tels dangers qu'on n'oserait se risquer à faire

voyager des marchandises d'une certaine valeur.

*Du 28 octobre.* — Belle journée, mais froide. On éprouve le besoin de faire un peu de feu et nous commençons à mettre en activité notre poêle; c'est dire que nous entamons nos provisions de siège, car le combustible est rare, et il a fallu quelque adresse pour enlever aux avides marchands de houille et de coke la quantité nécessaire pour se préserver pendant un certain temps du froid, et cela à des conditions raisonnables.

Les rares amis qui nous restent rendent justice à notre esprit de prévoyance; ils viennent souvent s'asseoir et se chauffer à notre foyer. Il y a, du reste, un plaisir infini à les recevoir; leur conversation nous aide à égrener agréablement les heures de solitude; elle nous apprend, en outre, les nouvelles du jour par ce qu'on a vu et entendu. Au nombre des personnes qui veulent bien venir nous voir, je citerai le consul de France, M. Cuinet, M. Herzfeld, consul d'Autriche-Hongrie, un vieil ami à moi, le major Samson, consul de S. M. britannique; M. Netovich, secrétaire du consulat d'Autriche-Hongrie, etc.

On revient sur la question des atrocités bulgares. Ibrahim pacha, commandant la II<sup>e</sup> division, se battant autour d'Andrinople, aurait adressé un rapport officiel au commandant de la place pour lui dénoncer les cruautés commises par les troupes ennemies dans les villages musulmans où elles arrivent. Il affirme que les soldats embrochent les enfants avec leur baïonnette, éventrent les femmes enceintes, violent les jeunes filles, massacrent les vieillards et mettent tout à feu et à sang.

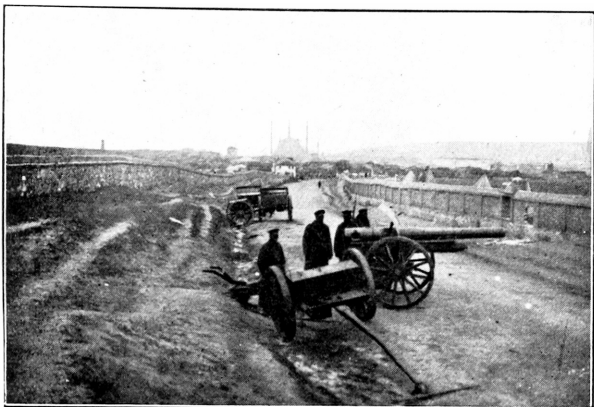
Hélas! quand la bête humaine est déchaînée, on doit s'attendre à tous les excès. Ce furent les mêmes récriminations à Tripoli, aussi bien du côté des Arabes que du côté des Italiens, tant il est vrai que la guerre est le renversement de tous les principes d'humanité.

Vu dans la journée 200 à 300 soldats déserteurs ramenés du champ de bataille, marchant deux à deux, les mains liées, entre deux rangs de gendarmes, baïonnette au canon. On se demande, si les premiers engagements ont eu un tel résultat, ce que ce sera par la suite, quand on en viendra à des batailles beaucoup plus sérieuses. Ceux qui avaient une haute opinion du courage du soldat

ture commencent à en rabattre. Il est vrai que cette armée n'est plus homogène; à vouloir y introduire des éléments étrangers, qui n'ont ni l'esprit ni les qualités militaires des Osmanlis, on lui a inoculé un germe de faiblesse, dont tôt ou tard elle se ressentira.

*Du 29 octobre.* — Le canon a grondé dès les 3 heures du matin. C'est une tactique des Bulgares d'attaquer de préférence de nuit et de profiter de l'obscurité pour essayer de surprendre les positions de l'ennemi. De ma fenêtre, on entend très distinctement les triples croches des mitrailleuses, les hautes-contre des shrapnels, dominée par la basse des canons.

On se bat non loin d'Andrinople. Une terreur règne chez les habitants dont l'imagination travaille. Ils voient déjà les bombes s'abattre sur leurs têtes, s'effondrer sur leurs toits et mettre le feu aux quatre coins de la ville. Il est vrai que le canon tonne si fort que toutes les maisons en sont secouées de fond en comble. Le pire est que les femmes s'en mêlent; les *hanoums* musulmanes, dérangées de la quiétude de leurs harems, surexcitées par tous ces événements, qui forcent



La dernière résistance turque. - Les pièces emmenées dans leur fuite par les Turcs et mises en batterie sur la route de Kirk-Kilissé.



La Mosquée de Sultan-Sélim.





leurs défenseurs naturels à aller verser leur sang au loin, commencent à regarder de travers les femmes chrétiennes; les mots de *giaours*, de *giaourler* montent à leurs lèvres; c'est un mauvais son de cloche.

Il a gelé toute la nuit; la matinée, bien que glaciale, est décorée d'un soleil radieux.

Impatient de me renseigner, je me précipite au commandement militaire. Je suis immédiatement reçu au bureau de l'état-major par Fuad bey, entouré d'un groupe d'officiers. C'est le sourire aux lèvres qu'on m'annonce qu'une division de l'armée de la place a attaqué, cette nuit, les forces bulgares massées sur les deux rives de la Maritza, qu'elle les a délogées de leurs retranchements et forcées à reculer.

— Vous entendez, me dit-on, combien la voix du canon s'éloigne; c'est que l'ennemi se retire.

Cependant, la canonnade continue jusqu'à une heure avancée de la nuit. Si j'en juge par le tintamarre qui frappe nos oreilles, la bataille doit être acharnée. N'importe! la joie est revenue partout. De même que le soleil, la victoire a des rayons qui éclairent tous les fronts.

Vers le tard, des témoins qui ont suivi l'action

de loin me confirment le succès des Turcs et la fuite des Bulgares. Nous nous couchons pour rêver palmes et lauriers.

Mais voici le revers de la médaille. Au milieu de la nuit, nous sommes réveillés par le roulement des voitures et des automobiles qui ramènent les blessés du champ de bataille. Et c'est un roulement interminable. Que d'éclopés et d'estropiés. Et les autres, ceux qui sont tombés là-bas pour ne plus se relever?... Allons, la Camarde doit être contente!

*Du 30 octobre.* — La victoire d'hier a été une victoire à la Pyrrhus.

Par les détails qu'on me donne ce matin, je comprends que les Bulgares ont attiré les Turcs dans une sorte de guet-apens. Ces derniers les ont attaqués de deux côtés à la fois sur leur position de Kadi-Keuy, côté sud de la Maritza, et sur leur position de Kiamal-Keuy, côté nord, entre ce dernier fleuve et la Toundja. A Kadi-Keuy, le premier retranchement bulgare fut assez facilement enlevé. Mais, arrivés au second retranchement, les Turcs se trouvèrent en présence d'une position si bien fortifiée que, malgré tout leur courage, ils

durent reculer et battre en retraite sur leur point d'attaque.

A l'état-major, on me dit que les Bulgares s'étaient battus avec une rare « opiniâtreté ». Les soldats lâchaient pied, mais les officiers, après avoir reformé leurs rangs, les ramenaient au combat à coups de plat de sabre ou à coups de fouet. On estime qu'ils étaient au nombre de 8.000. J'ai su cependant que les Turcs étaient en nombre bien supérieur; ils auraient engagé environ deux divisions (près de 15.000 hommes). Si, dans ces conditions, ils n'ont pas gagné plus de terrain, c'est qu'ils se sont heurtés à des obstacles insurmontables.

Au reste, les assiégeants ne restent pas inactifs; jour et nuit, ils travaillent à creuser des retranchements, à élever des redoutes, des positions avancées, avec tous les systèmes de perfectionnement modernes; ils auraient même créé, du côté de Kadi-Keuy, un parc de ballons captifs et d'aérostats dont les Turcs espéraient bien s'emparer dans le combat d'hier et dont nous avons vu aujourd'hui quelques échantillons.

Dans la matinée, on a aperçu, en effet, un ballon captif monter du côté de Marasch et un

aéroplane voler au-dessus des forts. La population redoute la présence de « ces oiseaux artificiels ». Si haut qu'ils s'élèvent dans les airs, leur apparition effraye les imaginations orientales. On craint qu'ils ne fassent tomber sur la ville une pluie de bombes.

Dans la rue centrale, on a pendu ce matin deux espions bulgares. La foule s'arrête pour lire la sentence de mort, affichée, suivant l'usage, sur le vaste drap blanc qui enveloppe le corps des suppliciés. Ceux-ci auraient, de leur propre aveu, déserté et trahi.

Nous sommes entourés de spectacles peu réconfortants. Ici, ce sont les hôpitaux qui s'ouvrent devant les blessés; là-bas, ce sont les cimetières qui se peuplent. Autour de nous, ce sont des villages entiers qui brûlent. On voit la fumée s'élever dans les airs en longues colonnes blanches pour se dissoudre et se perdre dans l'éther du ciel. Le grand soleil éclaire cependant tout ce paysage de sa même lumière indifférente et semble appeler la joie et la vie là où règne la désolation et la mort!

A 5 heures du soir, aperçu les troupes engagées la veille, qui rentrent dans leurs quartiers : 1 di-

vision d'infanterie de belle allure, 1 escadron de cavalerie, 3 batteries d'artillerie. Peu d'officiers.

D'après certains informateurs, les Bulgares occuperaient Baba-Esky, seraient sur la ligne d'Alpolou et marcheraient sur Demotika. Il semble que, hors des murs d'Andrinople, les affaires iraient encore plus mal. Mais comment le savoir au juste? Depuis le 18, nous sommes sans nouvelles du dehors et nous ne devons pas nous attendre à en recevoir des autorités, surtout si ces nouvelles sont défavorables.

Mais à chaque jour sa peine.

*Du 31 octobre.* — Il faut songer au Croissant rouge et à ses malheureux pensionnaires.

Nous nous rendons à l'ambulance installée à l'école Idadié, située non loin des bâtiments de la Régie. Nous revoyons les blessés que nous avions déjà visités, il y a quelques jours. La plupart sont en voie de guérison. Ceux qui ont pris part au premier combat de Marasch n'ont été atteints qu'au bras ou à la jambe assez légèrement; mais ceux qui, depuis, ont participé à l'attaque du 29 sur Kiamal et Kadi-Keuy, sont blessés beaucoup plus grièvement. On en a évacué un

certain nombre sur l'hôpital central doté d'une salle d'opérations adaptée à tous les progrès de la science chirurgicale moderne. Ici, on ne reçoit que les cas légers... ou très graves.

Dans une des salles que nous parcourons, sur un lit un peu à l'écart, nous apercevons un jeune homme presque imberbe, la figure contractée par la souffrance et d'une pâleur mortelle. C'est un jeune officier d'infanterie; il est blessé grièvement au bas-ventre. Il déparle. La pupille dilatée, les lèvres blêmes, il demande constamment :

— Moustafa-Pacha?... sommes-nous à Moustafa-Pacha?

Et c'est toujours la même question qui revient sur ses lèvres :

— Avons-nous repris Moustafa-Pacha?... sommes-nous à Moustafa-Pacha?....

Le docteur qui se trouve là, le rassure.

— Oui, nous les avons chassés de Moustafa-Pacha; tranquillisez-vous.

Une expression de joie fugitive éclaire un instant la physionomie du jeune homme.

En nous reconduisant, le docteur nous dit à l'oreille :

— Il ne passera pas la nuit....

Au dehors, des coups de canon, mais très espacés. On se bat, on se bat toujours du côté de Marasch qui paraît être le point faible de la défense et où l'ennemi veut s'établir à toute force.

Le temps est superbe; un soleil printanier, une température de convalescent, une buée légère enveloppant tout le paysage; les arbres sont baignés d'une lumière transparente qui leur donne l'apparence d'une toile de Corot animée de couleurs vivantes. On dirait que la nature refuse, au moins pour aujourd'hui, de s'associer aux scènes lugubres qui se passent autour de nous. C'est l'ironie des choses!

De source officielle, nous apprenons que nous n'avons plus aucune communication avec le dehors, ni par voie ferrée, ni par voie télégraphique. Les comitadjis auraient enlevé plus de 100 mètres de rails entre Andrinople et Demotika et coupé tous les fils qui nous reliaient à Constantinople et aux dépendances. Nous voilà donc isolés, et pour combien de temps?... Les Bulgares nous cernent de Tirnovadjik à Kirk-Kilissé, de Kirk-Kilissé à Demotika, de Demotika à Moustafa-Pacha. Ici cependant on continue à avoir confiance dans le succès final. Admirable optimisme qu'il ne faut

pas chercher à détromper! A quoi bon enlever aux enfants leurs illusions dorées?

Vers midi, nous apercevons un aéroplane passer au-dessus de la ville. De sa nacelle, on voit descendre une infinité de points blancs qui excitent la curiosité générale. Tous les passants ont le nez en l'air; les uns croient à un lâcher de pigeons, les autres, à un nombre incalculable d'explosifs. Quelques heures plus tard, nous avons l'explication de ce mystère.

« L'oiseau artificiel » nous a lancé du haut des airs un grand nombre d'avis sténographiés en langue turque à l'adresse de la population locale. Un de ces documents est tombé entre mes mains; en voici la traduction :

« Nous, Bulgares, nous faisons la guerre au gouvernement ottoman qui est inapte à gouverner convenablement. Nous ne sommes pas contre la population musulmane.

« Vous devez savoir que nous ne désirons pas verser le sang. Nous voulons vous sauver des hommes du gouvernement ottoman qui sont cruels, perfides et sans cœur. Nous voulons avoir une garantie sur cette presque île des Balkans.



« En quel état vous ont réduits vos gouvernants,  
« vous le savez. Vos voisins, les quatre États, ont  
« occupé votre territoire de tous côtés. Kırk-Ki-  
« lissé est depuis longtemps entre les mains des  
« Bulgares. Baba-Esky, Lulé-Burgas, Demotika,  
« Uskub, Pritchitina, Névrokop, Komanovo, Elas-  
« sona et bien d'autres villes, sont aussi depuis  
« longtemps entre nos mains.

« Andrinople est cerné de tous les côtés; la  
« route de Constantinople est aussi coupée. Vous  
« devez savoir que la ville d'Andrinople ne peut  
« plus recevoir du secours de nulle part. Dans ces  
« conditions, à quoi bon verser le sang? A quoi  
« cela servirait-il? serait-ce pour la justice ou  
« pour vos gouvernants qui sont des brigands  
« et des tyrans?

« 1.000 pièces de canon sont dirigées sur An-  
« drinople. Si elle ne se rend pas, elle sera dé-  
« truite et entièrement dévastée.

« N'est-ce pas regrettable pour la population?  
(Avis jeté par l'aéroplane bulgare le 18/31 oc-  
tobre 328 à 6 h. 20 du matin.)

.... Voilà les seules informations que nous rece-  
vons depuis le 18 octobre. Quelle confiance pou-

vons-nous avoir dans ce nouveau mode de renseigner le public?

Evidemment, les Bulgares jouent au Croquemitaine. Ils ont adopté le système d'intimidation destiné à frapper les imaginations simplistes. Mais en faisant la part de l'exagération, il faut bien reconnaître qu'ils nous ont enveloppé avec une rapidité foudroyante. Alors?

Que font les Turcs? Que devient la fameuse armée de l'Est? Nous avons ici une force de 50.000 à 60.000 hommes. On prétend qu'entre Lulé-Burgas, Bounar-Hissar et Vizé ils ont concentré plus de 100.000 hommes. Le généralissime Nazim pacha est à Tcherkeskeuy avec une armée de troupes solides qui continuent à être renforcées par les contingents asiatiques et qui ne comprendrait pas moins de 150.000 hommes.

Comment, avec de telles forces d'une supériorité numérique incontestable, ne livre-t-on pas la bataille destinée à repousser l'ennemi et à briser le cercle de fer qui nous enveloppe? Mystère au-dessus de notre faible conception!

En attendant, il faut songer aux vils problèmes de la vie matérielle. Les marchands de Cardiff et de coke profitent de la situation pour nous mettre

en coupe réglée. La municipalité a bien fait afficher, il y a quelques jours, un avis réglant les prix auxquels certaines matières de première nécessité devaient être cédées. Le pétrole a été fixé à 22 piastres le bidon, le sucre à 5 piastres l'ocque, le pain à 1 piastre le kilogramme, le charbon de terre et le coke à 75 paras l'ocque, soit à 3 métalliques, etc.; le bois de chauffage à 10 francs le tchéki (250 kilogr.). Or, les débitants réclament aujourd'hui 80 piastres pour le tchéki de bois et 4 métalliques l'ocque pour le charbon de terre.

Je me présente à la municipalité et après un court entretien avec son président, Fuad bey, je reçois pleine satisfaction. Les prix marqués sur l'affiche sont maintenus et défense absolue est faite aux marchands de les majorer.

Il faut rendre d'ailleurs pleine justice au fonctionnaire municipal chargé d'assurer la subsistance de la population. Au milieu de mille difficultés, Fuad bey a su pourvoir aux besoins de toutes les classes, notamment de la classe indigente, et contenir dans de justes limites la rapacité des mercantis qui veulent profiter des malheurs des temps pour exploiter le public. Le rôle du président de la municipalité est, dans ces con-

ditions, des plus méritoires, surtout en Turquie où chacun profite de ces circonstances pour pêcher en eau trouble.

Comme je félicite ce fonctionnaire des sages mesures qu'il a prises, il me donne l'assurance qu'en dehors de l'élément militaire, la population civile est assurée de trouver des vivres pour une durée de trois mois.

*Du 1<sup>er</sup> novembre.* — Les autorités militaires ont fait afficher en ville un avis démentant toutes les allégations du manifeste jeté hier par l'aéroplane bulgare.

A l'état-major, j'en parle à Fuad bey. Il ne peut s'empêcher d'éclater de rire.

— Je sais pertinemment, me dit-il, qu'au moment de l'ouverture des hostilités, les Bulgares n'avaient en tout et pour tout que 72 pièces d'artillerie de campagne. Dans les divers combats qu'ils nous ont livrés autour d'Andrinople, ils n'ont mis en ligne qu'une vingtaine de pièces. Où sont donc les 1.000 canons qui sont braqués sur nous? Pensent-ils que nous ne savons pas compter? et nous prennent-ils pour des enfants?

Le temps a viré de bord. A la journée ensoleil-

lée d'hier a succédé une journée terne, grise, maussade.

Nous allons à Caragache visiter l'ambulance installée chez les PP. Assomptionnistes, sous l'inspection du major Kémal Djénab bey, professeur de physiologie à la faculté de médecine de Haïdar-Pacha. Nous y voyons une centaine de blessés atteints plus ou moins grièvement : la majeure partie est en voie de guérison. Ils sont admirablement soignés par les sœurs et les PP. de l'Assomption. Grâce à l'intelligente direction de Djénab bey, tous les services fonctionnent avec une régularité parfaite.

J'ai vu là, dans une chambre séparée, le capitaine d'artillerie Ismaïl Hakki bey, blessé à la cuisse dans le dernier combat de Kadi-Keuy. Hakki bey parle parfaitement le français. Il a fait deux ans de stage en France, un an dans l'artillerie de campagne à Orléans, un an dans l'artillerie de montagne à Nice, chez nos alpins; il a conservé de cette période de son existence de soldat le souvenir le plus reconnaissant. C'est lui qui a conduit l'attaque du 29 octobre; il me confirme que le premier retranchement ennemi fut assez facilement enlevé; refoulés sur leur seconde tranchée,

les Bulgares se défendirent avec une ténacité extraordinaire; délogés encore de là à coups de canon, ils s'enfuirent dans un massif d'arbres longeant la Maritza, abri sûr où il fut impossible de les poursuivre. C'est alors que le capitaine Hakki bey reçut une balle qui lui traversa la cuisse pour aller se loger dans l'os du fémur. On venait de la lui extraire; il me la montre.

— Dans quelques jours, me dit-il, je serai remis, et ce sera à recommencer.

Je prends congé de lui en lui souhaitant bonne chance.

En somme, le résultat de la bataille du 29 a été, d'après les propres déclarations de Hakki bey, de faire gagner aux Turcs 2 kilomètres de terrain, la distance qui sépare le premier retranchement bulgare du second.

*Du 2 novembre.* — Il a plu toute la nuit à torrents; un vrai déluge. C'est bien le temps qui convient à la commémoration des trépassés. Le ciel a versé toutes ses larmes sur les vivants et les morts, sur ceux qui peinent, qui souffrent et qui vont bientôt disparaître.

Le bruit court que l'armée de Doghrout pacha

et celle de Mouhtar pacha s'avancent aujourd'hui au secours d'Andrinople, prenant l'ennemi à dos. La nouvelle serait arrivée par la télégraphie sans fil. Nous entendons au loin de nombreux coups de canon, comme pour confirmer la nouvelle. Serait-ce vraiment la délivrance ? On a beau se montrer sceptique, on ne saurait se défendre cependant d'un certain penchant à la crédulité, le penchant du prisonnier qui attend, qui espère sa liberté.

Un officier d'infanterie qui a pris part aux deux derniers combats, nous confesse qu'on a reçu l'ordre de livrer demain une nouvelle attaque du côté sud.

— Si jusqu'ici, ajoute-t-il, nous n'avons pas pris l'offensive, c'est à l'Europe que nous le devons. Les Puissances nous ont fait croire à la paix et en ont retardé notre mobilisation, qui chez nous est beaucoup plus lente qu'ailleurs, étant donné que nous n'avons ni routes ni voies de communications.

On serait tenté de lui demander : A qui la faute ? Il y a beau temps que des sociétés étrangères ont demandé au gouvernement une foule de concessions pour des travaux d'utilité publique et que toutes leurs offres ont été déclinées ou para-

lysées par une inertie inconcevable. N'a-t-on pas été même jusqu'à vouloir mettre en accusation l'intelligent ministre des Travaux publics Haladjian effendi pour avoir, au commencement de l'ère constitutionnelle, voulu doter le pays de vastes artères de communications, capables d'y faire circuler l'abondance et la vie?

Il continue à pleuvoir d'une manière désespérante. Comment peut-on songer, par un temps pareil, à faire rouler le canon et livrer une attaque sérieuse? On serait exposé à tirer les uns sur les autres. Les Bulgares ne demanderaient pas mieux, sans doute. Il est à remarquer que leur tactique comporte une infinité de ruses de guerre qui ne seraient pas pour donner une haute idée de leur crânerie. Adopter la coiffure des Turcs pour les attirer dans une embuscade, arborer le drapeau blanc pour tirer sur eux à bout portant, profiter de l'obscurité, du brouillard pour surprendre la vigilance de l'ennemi et livrer une attaque générale, tous les moyens leur sont bons pour exterminer le plus grand nombre d'infidèles. Ce qui serait plus grave, c'est qu'en plusieurs occasions, ainsi que cela m'a été affirmé par des ambulanciers témoins du fait, ils auraient tiré sur le crois-



sant rouge et achevé de leurs propres mains les malheureux blessés abandonnés sur le champ de bataille.

*Du 3 novembre.* — La ville est envahie de nouveau par une infinité de mohadjirs. Par toutes les rues, en files interminables, on voit arriver leurs arabas chargés de hardes, d'ustensiles de ménage, de grabats, sur lesquels sont perchés les femmes et les enfants. On calcule que le nombre de ces émigrés s'élève à 20.000. N'est-ce pas une imprudence de faire entrer dans une ville assiégée un si grand nombre de bouches inutiles? Imprudence d'autant plus grande que tous ces mohadjirs sont armés et que la faim, à défaut du fanatisme, est une mauvaise conseillère.

Le commandant de la place, Mehmed-Chukri pacha, a fait afficher en ville le bulletin suivant :

« Notre grande armée de l'Est a commencé son action offensive.

« L'armée, qui se trouve sous le commandement de Mahmoud-Mouhtar pacha, a réussi à repousser l'ennemi avec un grand succès aux environs de Bounar-Hissar.

« L'action offensive a aussi continué le 19 octobre (1<sup>er</sup> novembre).

« Abdoullah pacha se prépare à prendre également part à ce mouvement offensif avec toutes ses forces.

« *Le commandant de la place,*  
« Signé : MEHMED-CHUKRI PACHA. »

C'est par la télégraphie sans fil qu'on a été informé de ces mouvements. Acceptons-en l'augure et attendons-en les résultats.

En attendant, les Bulgares se préparent à mettre en ligne leur artillerie de siège. On prétend que leurs grosses pièces de 20 sont arrivées de Moustafa-Pacha et qu'elles sont traînées sur les points d'attaque par 60 paires de bœufs. Ce sont les mohadjirs qui les ont vues qui rapportent ce fait.

Si l'armée de l'Est marche positivement à notre secours, il semble qu'elle n'a pas de temps à perdre.

*Du 4 novembre.* — Cette nuit, nous avons eu notre sérénade habituelle. Le canon a grondé, mais dans l'éloignement.

Ce matin, des coups espacés. Donc on se bat. Est-ce Mouhtar pacha? Est-ce Doghrout, est-ce Abdoullah pacha? Nul ne le sait, et les commentateurs vont leur train.

Les émigrés venus à Andrinople en si grand nombre se répandent en plaintes amères contre les chefs d'armée. Ils se demandent comment, avec ces masses de soldats, ils ont laissé envahir le territoire et livré cette province au massacre et au pillage. Ils ne peuvent s'expliquer leur immobilité.

Andrinople ne se ressent pas encore des rigueurs du blocus, mais les boulangeries sont prises d'assaut dès le matin. Il faut aller quérir son pain soi-même, faire queue et se disputer la ration qui vous est destinée.

Le pain et la viande se maintiennent cependant à bas prix; mais le charbon de bois fait complètement défaut et le pétrole se fait rare. La municipalité a bien fixé le prix du bidon à 22 piastres, mais les marchands rusent; ils ne veulent pas livrer cet article au prix marqué et vous répondent, quand vous les pressez, qu'ils en manquent. C'est pourtant là un article de première nécessité; il sert, dans la plupart des ménages, à faire la

cuisine, à s'éclairer; il est indispensable aux minoteries pour faire marcher leurs moteurs. Aussi a-t-on pris le parti de supprimer l'éclairage de la ville; les rues sont plongées, la nuit, dans la plus complète obscurité. Avec l'état de siège et les patrouilles qui circulent, malheur à ceux qui s'aventurent dehors à une heure avancée!

Le bruit court, vers le tard, que le télégraphe sera bientôt rétabli entre Andrinople et Ouzun-Keupru, ce qui nous permettrait de communiquer avec Constantinople et même avec l'Europe. Ce serait alors que l'armée de l'Est tient effectivement l'offensive et qu'elle marche à notre secours.

Ici, l'état-major est toujours rempli de confiance. Il croit à la venue du libérateur beaucoup plus fermement que le peuple d'Israël à la venue du Messie.

En attendant, le Defterdar (trésorier) du vilayet a invité toutes les administrations publiques, postes et télégraphes, douane, régie des tabacs, dette publique, d'avoir à verser entre ses mains, d'ordre du Malié (ministère des Finances), toutes leurs recettes, soldes en caisse ou déposées à la Banque impériale ottomane, et cela pour les besoins de l'armée.

*Du 5 novembre.* — Le commandement militaire a fait afficher un nouvel avis informant la population qu'à Moustafa-Pacha ce n'étaient pas des soldats de l'armée régulière bulgare qui s'étaient battus, mais de simples bandes de paysans sans uniforme, armés de simples fusils. Le communiqué ajoute que le ministère de la Guerre (Séraskerat) a été informé par l'ambassadeur de Turquie à Paris que le roi Ferdinand a dû demander des renforts à l'armée serbe, et que cette nouvelle est portée à la connaissance du public afin qu'il se rende compte de la position difficile de l'ennemi.

En ville, le calme le plus complet. Depuis vingt-quatre heures, le canon ne s'est pas fait entendre. Que signifie ce silence?

Il se confirme que la voie télégraphique est ouverte avec Constantinople par Ouzun-Keupru et Malgara. On prétend même que la poste serait partie dans la nuit par la même voie.

Les autorités s'étant aperçues de l'imprudence commise d'avoir fait entrer en ville un si grand nombre d'émigrés, se décident à en faire partir une certaine partie. On les dirige sur Ouzun-Keupru, où ils seraient en sécurité. Nous voyons leurs

chariots retraverser les rues et prendre la direction qu'on leur a indiquée.

*Du 6 novembre.* — Dès les 6 heures du matin, les forts nous donnent une aubade. Ce sont, me dit-on, des coups de canon destinés à contenir l'ennemi à une distance respectueuse.

Et la grande armée? Sa marche offensive a dû s'arrêter, car on n'en a aucune nouvelle. Le télégraphe a été cependant rétabli, ainsi qu'il avait été annoncé. Je m'empresse de télégraphier aux miens pour les rassurer. J'expédie également deux dépêches au *Matin* et à Reuter, à Londres.

En même temps, j'apprends une série de nouvelles. On avait annoncé que les Bulgares avaient occupé, il y a quelques jours, la station d'Ourli, à 13 kilomètres d'Andrinople. Ce sont les comitadjis rayas qui ont passé à Ourli, Kouléli-Bourgas, Carasakli, Demotika, détruisant les ponts, enlevant les rails, coupant les fils télégraphiques. Des patrouilles bulgares à cheval se contentaient de les suivre, faisant des reconnaissances et disparaissant aussitôt, laissant aux gens du pays le soin d'achever leur œuvre de destruction.

Le 3 novembre, une compagnie de volontaires

albanais avait razzidé le village de Tatar-Keuy, au sud d'Andrinople, tuant 21 comitadjis et incendiant leur quartier. Ils trouvèrent dans chaque maison des provisions allant de 10 à 25 ocques de pain destinés vraisemblablement à l'armée bulgare. Six chariots de munitions destinés à cette même armée tombèrent entre leurs mains.

Les 32<sup>e</sup> et 33<sup>e</sup> régiments turcs de la II<sup>e</sup> division, qui s'étaient battus le 24 octobre à Seyloglou, autour de la ferme de Dilavar bey, ont vu leurs soldats bulgares désertir en pleine bataille et passer avec armes et bagages dans les rangs de l'ennemi. On touche ici du doigt la faute commise d'avoir incorporé de tels soldats.

Hier, à 2 heures du matin, deux ou trois wagons, amorcés à une petite locomotive, quittèrent Caragache se dirigeant sur Ouzun-Keupru. Ils durent rentrer quelques heures après, la locomotive ayant été criblée de balles. Un tender tenta le même essai; il ne reparut plus et on ignore s'il a pu arriver à destination.

A cette date, la position de l'armée assiégeante autour d'Andrinople serait la suivante :

Les Bulgares occuperaient Kadi-Keuy, Ureyche, Kiamal-Keuy, Akbounar, Kara-Youssouf, Deme-

ranli, Sualudéré. Des forces mobiles circulent au sud de Marasch, sur la route d'Ortakeuy et, du côté de l'est, à Taya-Kadine. C'est un cercle d'investissement d'une certaine étendue. L'ennemi y aurait consacré de 25.000 à 30.000 hommes, aidés par les corps francs des comitadjis et des paysans révoltés.

L'après-midi, nous voyons monter le ballon captif des Turcs, resté jusqu'ici inutilisable. Le premier service qu'il leur rend, c'est de découvrir que l'attaque dirigée ce matin sur Seyloglou n'était qu'une attaque simulée, destinée à masquer leur principale attaque sur Marasch, où se serait porté le gros de leurs forces, afin d'y prendre position pour le bombardement de la ville. Décidément, les Bulgares tiennent à s'emparer de Marasch. Ainsi que je l'ai dit, c'est le point faible de la place et les Turcs le défendent avec acharnement.

On continue à faire partir des émigrés.

Je reçois un télégramme de Reuter. Donc les communications télégraphiques sont rétablies.

*Du 7 novembre.* — A 7 heures du matin, canonnade effroyable. Tout l'horizon est en feu; on



entend distinctement le crépitement des mitrailleuses, les roulements de la fusillade, le sifflement des bombes et des shrapnels. Toute la journée, nous sommes gratifiés de ce concert. C'est certainement l'affaire la plus sérieuse depuis le commencement du siège. Demain, j'en apprendrai les résultats.

Le temps s'est remis au froid; il fait noir, il pleut. C'est bien un temps favorable aux Bulgares.

A 6 heures du soir, nous assistons à un spectacle qui serait pour réjouir les yeux si tant de malheureux ne devaient y trouver la mort. Dans l'obscurité, on aperçoit l'éclair des bombes, le vol des boulets déchirant l'air en cris stridents, la pluie des projectiles des shrapnels retombant en torrents de feu. On dirait les bouquets d'un immense feu d'artifice organisé pour le plaisir des yeux dans quelque fête macabre. C'est bien, en effet, la fête de la Mort!

C'est fort avant dans la nuit que ce terrible vacarme a pris fin. Mais on peut à peine fermer les yeux; on se pose une foule de points d'interrogation, on récapitule les étapes parcourues et l'on

se demande anxieusement : « De quoi demain sera-t-il fait ? »

*Du 8 novembre.* — Le canon s'est remis à tonner ce matin avec violence.

Je secoue la torpeur qui m'envahit et, pour donner un autre cours à mes idées, je me livre au plaisir de la flânerie dans la rue centrale, qui représente un peu notre Canebière. Les passants sont rares; on s'aperçoit vite que la ville est à peu près déserte. Certains quartiers sont complètement vides; d'autres présentent l'aspect de la désolation, où le son de la voix humaine sonne étrangement et semble venir d'outre-tombe.

Même le bazar d'Ali pacha, qui passe pour une des merveilles de l'Orient et qui n'est qu'une vulgaire galerie voûtée, peuplée de pacotille allemande échouée là pour y attendre son jugement dernier, le bazar d'Ali pacha lui-même semble abandonné. Là où, il y a quelques jours à peine, les nombreuses et belles « madames », les fraîches jeunes filles et les élégantes turquesses au *tchar tchaf* de soie se pressaient, à travers une cohue de soldats, pour faire leurs emplettes de ménage ou de toilette, il n'y a plus guère aujourd'hui que

la solitude poignante des nécropoles. La plupart des boutiques sont fermées. Les rares marchands qui ont eu le courage d'affronter les rigueurs du siège, attendent, en bâillant devant leurs cases vides, des acheteurs qui ne viennent pas.

Au dehors, le canon continue à gronder; il ne diminue de violence qu'à partir de 5 heures du soir.

Il paraît que les Bulgares ont dirigé, hier et aujourd'hui, trois attaques furieuses de trois côtés à la fois, au sud, au nord et à l'est. Ils ont essayé de s'emparer de la position dominante de Papaz-Tépé et de Cartal-Tépé, au sud de Marasch. Les Turcs auraient commencé par plier, mais, renforcés par des troupes fraîches et des pièces de 15, ils seraient revenus à la charge et, à coups de canon, auraient reconquis le terrain perdu.

On me dit que la bataille a été une horrible boucherie. Peu de prisonniers, beaucoup de blessés, énormément de tués.

Pour la curiosité du fait, on me cite cependant le cas d'un soldat bulgare socialiste qui s'est constitué lui-même prisonnier sur le champ de bataille. Amené devant les autorités, il a déclaré que sa conscience lui défendait de tirer sur ceux qu'il

considérerait comme des frères, et il en donne la preuve en présentant son fusil et sa cartouchière complètement intacts. Ce soldat fut traité avec beaucoup d'égards; les Turcs n'étaient pas habitués à entendre un tel langage, bien que la théorie qui l'inspire leur paraisse dangereuse pour leurs propres soldats.

*Du 9 novembre.* — Nouveau bulletin affiché en ville et signé par le commandant de la place, Mehmed-Chukri pacha :

« 1° L'armée d'Occident a remporté une victoire décisive à la frontière grecque. Dans cette bataille, un grand nombre d'armes, de canons, voitures, munitions et prisonniers ont été pris.

« 2° Pendant que les troupes grecques étaient poursuivies par nous, beaucoup de canons, d'armes, munitions de guerre, instruments sanitaires sont tombés entre nos mains.

« 3° Notre armée occidentale continue en même temps à faire subir à l'armée serbe de grandes pertes. Un détachement de sa cavalerie a été complètement anéanti. Un grand nombre d'armes, avec 4 drapeaux ennemis, sont tombés entre nos mains.

« 4° Aux environs d'Ourli, dans une rencontre avec les Bulgares, une compagnie de cavalerie de ces derniers a été détruite, des armes et des chevaux ont été saisis; ces chevaux ont été mis à la disposition de nos cavaliers.

« 5° Dans le combat sanglant qui a eu lieu les 7 et 8 courant, aux alentours de Marasch, l'ennemi, ayant subi de grandes pertes, a été repoussé de ses positions à la suite d'une attaque à la baïonnette et poursuivi héroïquement jusqu'aux collines Kouyoumli. Des centaines d'armes ont été prises.

« 6° Notre armée d'Orient continue à combattre méthodiquement et régulièrement. Nous espérons fermement qu'avec l'aide de Dieu l'ennemi sera sous peu repoussé.

« 7° Le commandant de la place attend des habitants du calme et de la fermeté. »

Cette proclamation, lue et répandue, a ramené la joie sur tous les visages. Ce qui contribue surtout à rassurer, c'est que le bombardement a cessé. C'est à peine si on entend quelques rares coups de canon dans le lointain.

J'ai pu causer avec des gens qui venaient de visiter le champ de bataille. Ils m'assurent qu'il

y a là des monceaux de cadavres. Les Turcs ont été enterrés; mais les Bulgares sont laissés sans sépulture, car ils ont par trois fois abusé du drapeau blanc, arboré sous prétexte d'enterrer leurs morts, en réalité pour tirer sur l'ennemi ou pour creuser de nouvelles tranchées.

Le même témoin qui me raconte ces faits ajoute que, dans la poche d'un officier bulgare tué, on a trouvé un ordre du commandant en chef lui enjoignant d'attaquer la place le jour de la Saint-Dimitri (8 novembre) et, trois jours après, de sommer la citadelle de se rendre, sinon de la détruire par le feu.

De nombreux blessés arrivent dans les hôpitaux; on constate que leurs blessures sont graves, ce qui prouve que la lutte a été acharnée. Ce ne sont plus les combats des premiers jours, où les Turcs tournaient le dos au premier coup de canon, précédés par leurs officiers. A force de se retremper dans le feu, ils ont retrouvé leurs qualités guerrières et c'est la tête haute qu'ils affrontent maintenant l'ennemi. J'ai vu des soldats qui, blessés, ne demandaient qu'à guérir pour retourner sur le champ de bataille.

*Du 10 novembre.* — Matinée calme. A peine quelques coups de canon, pour ne pas en perdre l'habitude.

On continue à me renseigner sur le combat du 8.

Les Turcs ont chassé les Bulgares de leur second retranchement de Kadi-Keuy, qu'ils n'avaient pu leur enlever dans l'attaque du 29 octobre. Dans le sac des soldats tués, on a trouvé de l'orge grillé, du son et un flacon de cognac : ce serait tout le menu du soldat bulgare.

On dit — mais c'est un « on-dit » — que le roi Ferdinand se serait vanté de prendre un café à Andrinople le troisième jour de la Saint-Dimitri (8 novembre), fête des plus chômées chez les orthodoxes. Je relate ce bruit pour montrer jusqu'à quel point peut aller l'imagination des personnes isolées du reste du monde.

Ce qui est surtout vrai, c'est l'enthousiasme de la troupe pour Chukri pacha, commandant de la place. Il paraît que c'est une figure des plus énergiques que celle de ce vieux soldat. Il va au feu, me dit-on, comme à une partie de plaisir. Dans la bataille du 8, il est resté immobile au milieu des projectiles, les jumelles ne quittant pas ses

yeux, encourageant ses soldats par la parole :  
« En avant! ne craignez pas, mes enfants; la fumée, c'est de la poussière! »

Il est décidé à résister jusqu'au dernier souffle du dernier de ses soldats.

— Andrinople ne se rendra, a-t-il déclaré, que lorsque nous serons tous ensevelis sous ses ruines.

Ou je me trompe fort, ou la figure de ce chef militaire marquera au cours de cette campagne.

On me parle d'un armistice pour permettre aux Bulgares d'enterrer leurs morts.

En ville, les hôpitaux sont peuplés de blessés; il y en aurait jusqu'à 3.000, dont 7 à 800 grièvement.

Dans la soirée, je reçois la visite d'Emine Tchaouche, le fameux chef des coldjis de la Régie des tabacs. Il a été le héros d'un exploit qui a été relaté dans la proclamation du commandement militaire du 9 courant. Il n'en tire aucune vanité et me rapporte le fait fort simplement :

— Jeudi dernier, me dit-il (7 novembre), je me rendis à Ourli, sur la route de Demotika, avec un coldji de Moustafa-Pacha nommé Redjeb. J'y rencontrai quatre soldats de la territoriale (moustafiz). Je leur dis de se retirer du côté de la





M. Marcel CUNET  
Consul de France à Andrinople, décoré de la Légion d'honneur  
pendant le siège.



gare, distante d'un quart d'heure, où se trouvaient 1 officier et 16 soldats, et je me rendis avec Redjeb au village d'Omour-Bey, non loin de là. Nous mîmes pied à terre près d'un petit pont où se trouvaient déjà postés trois autres coldjis cavaliers et un soldat.

« C'est alors que nous vîmes arriver vers nous un peloton de cavalerie et deux compagnies d'infanterie bulgares. Nous les laissâmes approcher, dissimulés derrière le parapet du pont, et à 1 kilomètre de distance nous ouvîmes le feu sur le premier rang des cavaliers. Nous brûlâmes chacun 20 cartouches, soit 120 balles en tout.

« Le désordre se mit aussitôt dans les rangs de l'ennemi, qui continua cependant à avancer. Le chef du peloton de cavalerie, un capitaine sans doute, à en juger par ses insignes, ayant aperçu le soldat posté non loin de moi, le tua raide d'un coup de revolver. Je pris mon temps, je le visai au front et d'une balle de mon Martini je l'abattis de son cheval.

« Cette mort fit perdre contenance au reste de la troupe, qui commença à plier. Nous pûmes alors leur tirer dans le dos et, dans cette poursuite, leur tuer 11 cavaliers, 19 chevaux et leur en

prendre 7 vivants, que j'ai remis aux autorités, me contentant d'en garder un pour moi.

« Les soldats qui se tenaient à mes côtés furent tous tués, ainsi que les trois coldjis.

« A Ourli-gare, il y eut aussi un engagement sérieux; du côté des nôtres, 10 soldats tués, 1 officier et 2 soldats blessés; du côté bulgare, 11 soldats tués et 50 blessés. »

Peut-être y a-t-il quelque exagération dans les chiffres, l'imagination orientale étant toujours portée à les enfler. Il ne faut pas chercher la vérité dans le détail, mais dans le fond du récit. Il est certain que mon Emine Tchaouche a accompli une action d'éclat qui lui a valu d'être porté à l'ordre du jour et lui a attiré la haute estime des autorités civiles et militaires, puisque ces dernières, frappées de son courage et de son coup d'œil, ont voulu lui confier le commandement d'un bataillon d'infanterie avec le grade et la solde de capitaine.

*Du 11 novembre.* — Nouvelle sérénade, qui ne se tait qu'à 4 heures du matin.

Je me rends à l'état-major, où très aimablement on me donne des détails sur l'affaire du 7-8.

Il fut constaté que l'armée serbe combat avec l'armée bulgare autour d'Andrinople. L'ennemi a perdu, dans les derniers engagements, près de 2.000 fusils Manlicher, un matériel énorme, plus de 1.200 combattants tués, parmi lesquels un commandant et plusieurs officiers.

Dans l'affaire du 9, du côté de Kiamal-Keuy, entre la Toundja et la Maritza, l'ennemi a aussi perdu bon nombre de fusils Mauser serbes et d'épaulettes d'officiers.

Comme on me donne ces détails, la porte s'ouvre et un officier supérieur entre en coup de vent : c'est Chukri pacha, commandant de la ville. Il porte la petite tenue vert-hakki, sans autre insigne que les pattes d'épaulettes tressées indiquant son grade; il est botté et coiffé du kalpak d'astrakan rejeté en arrière et découvrant son front large et bombé. Pendant qu'il cause avec ses officiers, je l'observe.

Celui sur qui repose la défense de cette place est un homme qui a dû franchir les limites de la soixantaine. Tout en lui respire l'énergie; le nez en bec d'aigle, l'œil clair et perçant, le geste bref, il se tient droit comme une épée, dans l'attitude de l'homme fait pour commander. La moustache

est épaisse, la barbe très grisonnante, presque blanche; mais sous ses sourcils broussailleux son regard lance des flammes. On sent instinctivement qu'on se trouve en présence de quelqu'un. J'apprends qu'il a fait ses études en Allemagne et qu'il fut le camarade de Guillaume II à l'Université de Bonn. Haut dignitaire de l'armée sous le régime hamidien, spécialisé dans l'artillerie, il fut alors chargé d'arrêter les progrès de certaines révoltes de comitadjis, qu'il réprima d'une main de fer — ce qui lui valut le surnom de *déli Chukri* (le fou Chukri). Il s'imposa dès lors à l'attention du Sultan rouge, mais sut conserver vis-à-vis de lui la pleine liberté de ses allures et l'entière indépendance de son caractère.

On me présente. Il me tend crânement la main, et comme il s'aperçoit qu'on me donne des détails sur les derniers engagements, il entre lui-même dans des explications dans un français très correct :

— Le terrain nous était défavorable, me dit-il, et n'a pas permis à nos soldats de se déployer en tirailleurs dès le début de l'action, puisqu'ils étaient placés au sommet d'un angle aigu; tandis que l'ennemi, placé au bas de cet angle, pouvait

s'étendre à son aise et utiliser tous les replis du terrain. Cette situation nous a causé, au commencement, quelques pertes; mais dès que nous avons pris contact avec les premières lignes, nous les avons chargées à la baïonnette et nous n'avons pas tardé à les disperser, refoulant le reste à coups de canon.

Et prenant un crayon, il me traça de sa propre main le plan de la bataille.

— Soyez certain, ajoute-t-il, que notre soldat se bat bien; il a le courage et l'intelligence du soldat français.

— Oui, mon général; mais les soldats sont dirigés par un chef; vous êtes la tête qui conçoit, ils sont le bras qui exécute.

— Mon initiative compterait pour peu de chose, si je n'étais fortement aidé par ces messieurs (il me désigne ses officiers d'état-major). Grâce à eux et avec la grâce de Dieu, nous ferons encore « bien des choses ».

— Mais vous conviendrez, mon général, que vous avez affaire à forte partie; le soldat bulgare se bat courageusement.

Aussitôt, le fond de son âme s'illumine d'un

rapide éclair; un sourire dédaigneux relève le coin de ses lèvres; puis, d'un ton méprisant :

— Oui, me dit-il, il se bat, mais à coups de fouet.

Je lui parle des incendies qui désolent le pays et qui font disparaître des villages entiers.

— A qui donc les attribuer?

— Pas plus au soldat bulgare qu'au soldat turc, mais simplement aux comitadjis. Lorsque nous aurons fait quelques exemples, j'espère que ces incendies s'arrêteront.

Il me serre la main et disparaît.

— Vous venez de voir, me dit un officier, le chef de la place. A ses propos et à son extérieur, vous pourriez croire que c'est un homme d'une grande sévérité. Détrompez-vous; il est d'une grande douceur; il nous traite tous comme un père traiterait ses enfants. C'est cette douceur, jointe à la confiance qu'on a dans la force de son caractère, qui le fait adorer de ses soldats.

Depuis hier, l'Arda et la Maritza ont débordé. La plaine autour d'Andrinople est inondée, ce qui ne peut qu'aider à la défense de cette place. Les esprits vont si loin dans l'interprétation de ce fait qu'on affirme que 3.000 Bulgares, bloqués



par la boucle formée par le débordement de ces deux fleuves, ne voyant aucune issue pour en sortir, avaient arboré le drapeau blanc et demandé à se rendre. La foule stationne des heures entières dans la rue centrale, pour voir passer les prisonniers.

Une proclamation affichée en ville apprend aux habitants la victoire des armées ottomanes à Sorovitch, où les Grecs auraient perdu 17 canons et un énorme matériel de guerre.

*12 novembre.* — Canonnade infernale toute la journée. On se bat autour de Cartal-Tépé, au sud de Marasch, position très avantageuse dont les Bulgares voudraient absolument s'emparer. Ils sont repoussés jusqu'à Tatar-Keuy, ce qui fait gagner du terrain aux Turcs.

Autre attaque sur Papaz-Tépé, également repoussée.

En somme, les positions restent à peu près les mêmes.

On dément formellement le bruit des 3.000 Bulgares bloqués par le débordement des eaux et ayant demandé à se rendre. C'est l'œuvre, me dit-on, d'un mauvais plaisant.

La ville manque de pétrole, de sucre et de sel.

*13 novembre.* — Le vent souffle en rafales furieuses; le ciel est d'une teinte livide; les arbres commencent à montrer leur squelette; on voit les feuilles tournoyer dans les airs en une interminable farandole : c'est la valse des feuilles jouée par l'orchestre de l'automne.

On se bat de nouveau depuis les 5 heures du matin. Les forces serbo-bulgares attaquent à l'Ouest et sont repoussées sur Kiamalkeuy et Ekmekdjikeuy. On croit que ce sont là des attaques simulées pour détourner l'attention des solides retranchements qu'ils établissent à Taya-Kadine, vers la ferme Bogetti, à l'Est de la ville. En effet, des villageois venus de ce côté, annoncent que l'ennemi élève par là des tranchées formidables autour desquelles il aurait échelonné environ 14.000 hommes.

A l'état-major et au vilayet, on se montre indigné de la conduite des Bulgares qui, dans le combat du 8, auraient tiré sur le Croissant-Rouge et empêché les ambulanciers de relever les blessés, parce que musulmans. Ces malheureux seraient restés couchés sur le champ de bataille, leurs

blessures béantes gagnées par la gangrène, faute de soins immédiats. Que d'existences ainsi sacrifiées!

On voudrait douter de cette assertion. Malheureusement, les procédés employés jusqu'ici par les Bulgares dans cette guerre qu'ils considèrent comme une guerre d'extermination, donnent du crédit à cette accusation. Ce n'est pas la première fois qu'ils ont violé la convention de Genève. Les consuls à Andrinople furent saisis à cet égard d'une protestation en règle de la part des autorités, et le fait, m'assure-t-on, aurait été dûment prouvé.

*Du 14 novembre.* — Nous sommes réveillés par le grondement du canon. C'est désormais notre réveil-matin.

Dans l'après-midi, 1 division d'infanterie avec 1 batterie de 8,50 et 2 batteries d'obusiers de 15 traversent la Grande-Rue et se dirigent du côté de Marasch. Les soldats ont une belle allure et marquent allègrement le pas. Leurs qualités de race se réveillent. Les officiers à cheval, la cigarette aux lèvres, plaisantent entre eux et ont l'air de partir pour une promenade. Le service de l'inten-

dance et les services auxiliaires sont également mieux entendus. Je constate une différence très sensible entre le départ des premières troupes et celles-ci.

Le ballon turc fait une reconnaissance du côté de Marasch.

*Du 15 novembre.* — Canonnade à 5 heures du matin; mais bientôt elle cesse, pour reprendre avec une grande violence à 10 heures, dans trois directions à la fois, nord, sud et est.

Le bruit court que l'armée de Doghrout pacha arrive en combattant. Quelle créance faut-il attribuer à cette nouvelle, sans cesse annoncée et sans cesse démentie?

Emine Tchaouche, ce Duguesclin des Turcs, est venu me voir. Il a assisté hier au combat de Cartal-Tépé, sans y prendre part. Il affirme que les troupes de la citadelle ont réoccupé les hauteurs de Cartal-Tépé, tué bon nombre de soldats serbes, fait 4 ou 5 prisonniers, et enlevé deux barriques d'excellente eau-de-vie cachées dans le fortin qui couronnait la hauteur.

Dans la soirée, j'assiste au combat livré du

côté des forts Kavghas, sur les hauteurs du secteur de l'Est. L'ennemi est retranché derrière les collines de Moussabeyli et Iskenderkeuy. Je remarque très distinctement les bombes et les shrapnels qui tombent sur les batteries de Kavghas, mais sans occasionner de grands dégâts. Les canons turcs ripostent vigoureusement. Couverte par son tir, l'infanterie avance avec 3 batteries de campagne et ouvre le feu sur la ligne des tirailleurs ennemis éparpillés dans les vignes. Au bout de deux heures, ceux-ci sont délogés de leur position; pourchassés par des feux de file, ils escaladent les collines et disparaissent sur le versant opposé. L'avantage est donc resté aux Turcs. Mais c'est encore une victoire à la Pyrrhus, car les Serbo-Bulgares sont si rapprochés qu'ils ne tarderont pas à reprendre le terrain perdu.

De l'endroit où j'ai suivi cet engagement, je vois passer les blessés; en tout, 5 dont un officier qu'on transporte sur un brancard avec des précautions infinies. Je m'approche des ambulanciers et je m'informe; c'est un capitaine d'infanterie qui a eu la poitrine traversée d'une balle; la blessure, m'assure-t-on, n'est pas grave, mais très douloureuse. Quant aux soldats, que j'ai vus pas-

ser dans une charrette ou à cheval, ils ont été atteints à la jambe ou au pied, mais peu grièvement.

La Banque Impériale ottomane reçoit par le télégraphe sans fil l'ordre de tenir à la disposition de l'armée 37.000 L. tqs. C'est un baume qui guérira bien des blessures!

A 10 h. 1/2 du soir, le canon recommence à tonner jusqu'à 1 heure du matin.

*Du 16 novembre.* — Journée calme; canonnade intermittente.

Nous montons au Keyk en voiture; je revois le terrain du combat de la veille. Les tentes des soldats turcs sont toujours alignées sur trois rangs au pied des batteries de Kavghas. De temps en temps, un éclair part de ces batteries et on suit au loin la trajectoire de l'obus qui tombe là-bas, avec un bruit sourd, en dégageant une longue colonne de fumée.

L'autorité militaire devant mettre en usage les gros canons de forteresse calibre 22, dont elle ne s'était pas servie jusqu'ici, avertit par voie d'affiche les habitants de n'avoir nullement à s'effrayer de ce tir.

*Du 17 novembre.* — Rares coups de canon. La journée reste calme.

Emine Tchaouche refuse le rang et la solde de capitaine de l'armée régulière qu'on lui avait proposés. Il aurait déclaré aux autorités que, ne sachant ni lire, ni écrire, il n'était pas digne d'être élevé à ce grade; que, d'ailleurs, il était suffisamment satisfait de son sort à la Régie pour ne pas ambitionner de plus grands avantages; mais il ajoute que, sa vie appartenant à son pays, il acceptait de se mettre à la tête d'un corps de volontaires et de combattre à côté de l'armée régulière.

On lui décerne le titre de « héros ». Le Valy attend de lui le rétablissement des lignes télégraphiques.

*Du 18 novembre.* — Aucun fait de guerre.

La Régie des tabacs est au bout de ses approvisionnements. Ses bureaux sont assiégés par une masse de soldats qui réclament en vociférant des menaces, qu'on leur remette leur ration. On est obligé de téléphoner au commandant militaire qui envoie sur les lieux un piquet de gendarmes et de soldats pour contenir et repousser les mutins.

Voilà qui prouve qu'en Turquie le tabac est aussi nécessaire que le pain.

*Du 19 novembre.* — Je rencontre un soldat de la division de Marasch. Il me raconte que les Serbo-Bulgares avaient dirigé hier une forte attaque sur Kadi-Keuy, avec des canons de 75 et de 15, après avoir passé la Maritza sur des pontons. Ils furent repoussés par les batteries des forts Kazan-Tépé et Abdourrahman-Tabié dont les canons calibre 21,50 portaient jusqu'aux retranchements ennemis d'Ureyche.

« J'ai pris part, me disait ce jeune soldat, à tous les engagements qui ont eu lieu depuis le commencement du siège du côté de Marasch. Jamais je n'ai vu un tel océan de feu. Nous étions tous enveloppés par les flammes des canons qui surgissaient de tous côtés, par les boulets qui sifflaient au-dessus de nos têtes, assourdis par le tonnerre de plus de 100 bouches à feu. Il nous était impossible de voir, d'entendre, de comprendre. Evidemment, nous avons fait le sacrifice de notre vie. Si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain. Mais qu'importe! pourvu que notre malheureux pays survive! »



Des centaines de soldats assiègent de nouveau la Régie des tabacs. Malgré la présence de la force armée, ils escaladent les murs, pénètrent dans les bureaux et maltraitent les employés. On prend le parti de faire couper les tabacs achetés au commencement de la récolte et qui se trouvent entreposés dans les dépôts de la Régie. On en fabriquera deux qualités : des paquets de 25 grammes à 2 métalliques, à l'usage des soldats, et à 3 métalliques, de qualité meilleure, à l'usage du public. Mais, chose curieuse, pour mettre ces tabacs à la coupe, la Régie d'Andrinople, n'ayant pas de fabrique en ville, a dû s'entendre avec les contrebandiers, seuls possesseurs des hachoirs nécessaires à cette coupe.

*Du 20 novembre.* — Journée calme. Nous laissons couler lentement les heures vides.

Fête du Courban-Baïram, à peine célébrée par les autorités.

Dans la nuit, Emine Tchaouche part dans la direction de Haskeuy, à la tête de 90 volontaires, renforcés par quelques bataillons de moustafiz.

### Bombardement de la ville

*Du 21 novembre au 3 décembre.* — Le bombardement de la ville a commencé le jeudi 21 novembre à 4 heures du soir.

Les alliés serbo-bulgares, voyant qu'ils ne pouvaient avoir raison des forts, ni s'emparer de vive force des positions stratégiques importantes, étant parvenus à placer quelques obusiers à l'Est dans des ravins inaccessibles, s'en prirent à la population inoffensive et dirigèrent leurs projectiles sur les maisons privées, les monuments publics, mosquées, Conak, Muchuriet (Commandement militaire), consulats étrangers, etc.

Les premières bombes tombèrent tout autour du siège du vilayet, des bureaux de l'état-major, de la mosquée Sultan-Sélim, le plus beau chef-d'œuvre de l'architecture orientale; elles frappèrent surtout le haut quartier turc du Keyk, éven-trant plusieurs maisons, faisant quelques victimes, atteignant le Club militaire, converti en ambulance, ce qui obligea les autorités à faire évacuer les blessés. Et c'était un spectacle lamentable de voir tous ces malheureux éclopés, ces



Effet destructeur d'une des premières bombes tombées en ville le 17 mars 1912. Elle pénètre par le plafond du dortoir des pensionnaires des Sœurs d'Agram; un éclat déchire le mur de séparation, détruit les lits, tables, chaises, etc. Un autre éclat traverse le 2<sup>e</sup> étage et va s'enfoncer dans le plancher du 1<sup>er</sup> étage.

Au fond : en chapeau, le Consul d'Autriche, M. Herzfeld ; à sa droite, le drogman du Consulat ; à sa gauche, le cavas ; sur le devant : le secrétaire du Consulat, M. Nitowitch ; contre le mur déchiré, la supérieure de l'Institut des sœurs d'Agram, sœur Maria Josépha.



infirmes et ces impotents se traînent à travers les rues, sous une pluie de bombes, en quête d'un abri plus sûr et chercher, après avoir échappé à une première mort, à en éviter une seconde. Le consulat de Russie, situé dans ce quartier, ne fut pas plus épargné. Le gérant de ce consulat, un jeune attaché d'ambassade, atteint d'une bulgarophilie aiguë, vit une telle quantité de bombes tomber autour de sa résidence qu'il fut obligé de déménager et de se transporter au consulat de Grèce, situé dans le bas quartier.

Les jours suivants, les projectiles tombent dans toutes les directions, à Stamboul-Yolou, au Kalé, autour du jardin Réchadié, dans la rue centrale, non loin des consulats d'Autriche, de France, d'Angleterre, etc., causant des accidents mortels, allumant des incendies, semant la terreur et affolant la population, qui ne sait plus où courir chercher un refuge.

L'état-major s'éloigne. Il songea même un instant à occuper un établissement religieux, celui des PP. Résurrectionnistes, convert du pavillon français; il fit demander, à cet effet, au consul de la nation protectrice l'autorisation de s'y installer; mais ce fonctionnaire dut décliner cette demande

comme étant contraire aux principes de neutralité.

Le gouverneur général, Khalil bey, figure assez pâle de fonctionnaire ottoman, s'en va de son côté, tremblant de peur, s'abriter dans une maison, puis dans une autre, courant de quartier en quartier pour éviter les bombes qui le poursuivent à mesure qu'il s'éloigne, comme si ses déplacements étaient immédiatement signalés aux obusiers bulgares, ce qui porte à croire qu'il existe en ville un service d'espionnage admirablement organisé.

Fait singulier à noter ! Une des premières bombes qui nous furent adressées alla tomber dans les bureaux de l'ex-consulat de Bulgarie, perça la placard où se trouvait remisé l'écusson consulaire et, sans lui occasionner d'autre dommage, troua cet écusson de part en part, juste à l'endroit des armes royales. Vraiment, les bombes bulgares manquent d'à-propos.

Au bout de quelques jours, ne trouvant nous-même aucune sécurité dans notre propre maison, nous dûmes profiter de l'aimable offre du consul d'Autriche et de la supérieure des sœurs d'Agram d'aller loger dans leur Institut, excellente bâtisse,

solidement construite au flanc d'une colline dominant sur Stambol-Yolou.

Les sœurs d'Agram appartiennent à un ordre autrichien qui suit, sauf certaines particularités, la règle des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. C'est une des nombreuses ramifications du grand ordre français des Sœurs de Charité, rattachée à la branche de la maison-mère du Tyrol, dont elles se séparèrent en 1847 pour aller s'installer à Agram (Croatie), d'où elles tirent leur nom, après avoir fait approuver leurs statuts par un bref du pape Grégoire XVI.

Elles dirigent ici un institut de jeunes filles, pour la plupart bulgares, où elles donnent une instruction pratique avec un dévouement infatigable. La supérieure actuelle, mère Marie-Josépha, a su, grâce aux dons qu'elle a pu recueillir dans son pays et aux sacrifices qu'elle s'est imposés, construire un établissement digne de figurer dans les meilleures villes de l'Europe, aussi bien par ses vastes proportions, l'élégance de ses formes, que par la solidité de la construction.

C'est là qu'aussitôt que le danger du bombardement devint évident pour la vie de chacun qu'on hospitalisa la plus grande partie de la co-

lonie autrichienne, qu'on offrit un asile au consul de France et à sa famille, au consul d'Autriche et à son personnel, au consul d'Angleterre, au grand rabbin, au pasteur protestant et à une foule de familles, sans distinction de culte ou de nationalité.

Abrités par des murs de plus d'un mètre d'épaisseur, sous des plafonds en voûte traversés de lames de fer, avec des pavés où le ciment se mêle au béton, dans les sous-sols de cette sorte de forteresse à trois étages superposés, on pouvait se considérer en parfaite sécurité. Tous les réfugiés se nourrissaient de cet espoir, lorsque, le 24 novembre, vers 5 heures du soir, un obus perça la toiture de l'établissement, éclata au troisième étage, dans l'un des dortoirs des élèves, réduisit en miettes toutes les vitres et presque tous les meubles de la pièce, tordit le fer d'une quinzaine de lits, défonça un mur de séparation et, après avoir traversé le plancher du troisième et du second étage, mordit celui du premier, laissant un de ses éclats profondément enfoncé dans le sol.

Le bruit formidable de cet engin au moment où il explosa fit l'effet d'un bolide tombant dans une mare aux grenouilles. Les sœurs et leurs



élèves, ainsi que tous les réfugiés, se trouvaient heureusement réunis, à ce moment-là, au premier étage ou dans le sous-sol, ce qui évita des accidents mortels. Mais, dès qu'on se rendit compte du danger auquel on venait d'échapper, ce fut un vacarme épouvantable, un désespoir général; cris, larmes, crises de nerfs, bêlements de moutons malades, ce fut une scène indescriptible; la peur blême, aux yeux hagards, passa en un instant sur tous les visages; les hommes, plus maîtres d'eux-mêmes, eurent beaucoup de peine à ramener le calme dans les esprits. On frémit cependant à la pensée de ce qui serait advenu si la masse meurtrière était tombée un peu plus tard, à l'heure où les jeunes pensionnaires se seraient trouvées couchées dans leur dortoir!

Les jours suivants, le bombardement continue avec plus d'intensité à des heures très variées, tantôt le matin, tantôt le soir, ou bien de nuit, des fois à 2 ou 3 heures du matin. On n'est en sécurité nulle part. Le gérant du consulat de Russie, protecteur officiel des Bulgares, est lui-même poursuivi par les projectiles de ses très fidèles protégés. Réfugié au consulat de Grèce, où il croyait n'avoir plus rien à craindre, il faillit

devenir lui-même une des victimes de ce bombardement acharné. Le vendredi 29 novembre, il venait de quitter, avec son personnel, le salon du premier étage pour aller se mettre à table au rez-de-chaussée, lorsqu'un obus pénétra avec un sifflement sinistre dans le salon qu'il venait de quitter, broya tous les meubles, traversa le vestibule, abattit toute une aile du bâtiment et alla se perdre dans la cour intérieure. Ce fut par miracle que l'agent russe et ses employés échappèrent à une mort certaine. Si bulgarophile que l'on soit, on n'en a pas moins l'instinct de la conservation. Le jeune représentant de la sainte Russie se vit contraint de demander asile à un établissement catholique polonais et, frappé de la grâce sur son chemin de Damas, il dut confesser que ses bons amis les Bulgares n'étaient en effet que des « barbares ».

L'ambulance fondée par le consul anglais, située dans le même quartier, reçut à son tour quelques obus dans sa cour extérieure et se vit obligée de faire aussi transporter ses malades à l'hôpital du Croissant-Rouge de Caragache. C'est un sauve-qui-peut général.

Quelques projectiles ayant éclaté près du mur

des prisons situées dans la cour du Conak, les détenus se ruèrent sur les barreaux des fenêtres et sur les portes de leurs cellules, qu'ils cherchèrent à défoncer, avec des hurlements de fauves. Pour les contenir, on dut les faire entourer par un cordon de gendarmes, baïonnette au canon.

Faut-il croire que les assiégeants tirent au hasard, en aveugles, ou bien que, guidés par leur excellent service de renseignements, ils choisissent des points de repère et recherchent de préférence certains quartiers ou certains établissements? Ils semblent avoir une prédilection marquée pour tous les lieux qui servent de siège aux autorités, locales ou étrangères. Comme des oiseaux de mauvais augure, leurs avions sont venus maintes fois voler au-dessus de nos têtes. Ils ont donc pu reconnaître que le pavillon austro-hongrois flotte au-dessus de l'établissement des sœurs d'Agram. Peut-être sont-ils aussi informés que trois consuls étrangers y reçoivent l'hospitalité. Le fait certain, c'est que, depuis lors, cet institut sert de cible à leurs projectiles. Tout autour de nous, c'est une véritable pluie d'obus.

Le 29 novembre, à 2 heures et demie du matin, une détonation effroyable nous jette en sursaut

hors du lit. C'était une bombe fulminante qui vint exploser à 3 mètres de notre chambre à coucher. Avec un roulement de tonnerre, elle s'abattit sur le terrain vague qui longeait notre appartement, fouilla le sol et s'enfonça à 10 mètres de profondeur. Qu'elle tombât un peu plus près et nous étions perdus. Nous aussi, nous avons échappé à la mort par miracle.

Frappé du danger que nous avons couru, le consul de France, M. Cuinet, offrit à ma femme et à moi d'aller partager la chambre occupée par son excellente mère et sa sœur, chambre assez vaste et offrant beaucoup plus de sécurité. Je me fais un devoir de leur marquer ici, à tous les trois, notre faible témoignage de reconnaissance. C'est avec une émotion bien sincère, mêlée d'un sentiment de profonde gratitude, que nous gardons le souvenir de leurs délicates attentions au cours des événements dramatiques où nous sentions la mort, au sens propre du mot, suspendue au-dessus de nos têtes.

Qu'on n'aille pas croire, cependant, que pendant ces longues journées de préoccupations nous étions assaillis de pensées lugubres. Quand nos geôliers voulaient bien nous laisser un jour, une

soirée ou quelques heures de répit, nous savions parfaitement les employer. Comme les prisonniers de la Conciergerie pendant la période de la Terreur, qui oubliaient l'échafaud pour se livrer à des traits d'esprit ou à des jeux de société, nous savions aussi consacrer nos loisirs à de longues parties de « réussites » savantes, à des parties de piquet ou d'écarté, ou bien à de longues conversations assaisonnées de sel attique, mais s'achevant presque toujours par l'éternelle question : « Où allons-nous ? »

Où allons-nous, se demande-t-on de tous côtés. Quel sera le terme de cette situation qui paraît inextricable ? Ceux qui connaissent Chukri pacha, surnommé *déli* Chukri (le fou Chukri), à cause de l'énergie et de l'indépendance de son caractère, affirment péremptoirement que jamais, au grand jamais, il n'acceptera de livrer la place, une place d'ailleurs encore intacte. D'autre part, si les Bulgares, persistant dans leur attitude inconcevable, négligeaient les forteresses pour s'en prendre à la ville et la réduire en cendres, comment en sortirait-on ?

La situation se complique de la tension qui existe entre l'autorité civile et l'autorité militaire,

entre le valy et Chukri pacha, celui-ci reprochant à celui-là d'avoir laissé pénétrer en ville plus de 20.000 mohadjirs, c'est-à-dire 20.000 bouches inutiles, au risque de faire réduire la place par la famine.

Et pendant ce temps, le bombardement continue, semant les ruines et terrorisant la population. Les citadelles turques restent cependant muettes. On dirait que leurs batteries dédaignent de répondre à des canons disqualifiés pour s'attaquer, non plus aux forces combattantes, mais à des êtres innocents et inoffensifs. Tuer des femmes et des enfants, allumer des incendies, détruire des maisons à coups de bombes, et cela à 7 ou 8 kilomètres de distance, n'a jamais passé, en effet, pour un bien grand acte d'héroïsme.

En présence de cette situation alarmante, qui livre toute cette population à l'inconnu, les représentants des puissances étrangères se concertent pour en informer leurs ambassades respectives au moyen de la télégraphie sans fil. Deux dépêches signalant le bombardement *intentionnel* de la ville sont ainsi lancées, et chacun en escompte l'efficacité. Quelle illusion! Amadouer des Bulgares! Faire entendre raison aux Bulgares!

Autant vaut jouer un air de flûte à une compagnie de sauriens.

Il nous a été donné de reconnaître, au cours des différentes phases de ce siège, que les soldats du roi Ferdinand ne se sont jamais battus qu'à coups de ruse *et ont évité presque toujours d'aborder l'ennemi en face*. Des officiers allemands engagés comme simples volontaires dans les rangs turcs affirment *de visu* que, dans toutes les rencontres où les nizamiés ont attaqué à l'arme blanche, les Bulgares n'ont jamais soutenu le choc et se sont empressés de prendre la fuite. Sans doute, ils rendent justice à leur ténacité, à leur discipline, à l'instruction de leurs officiers supérieurs. Mais comment expliquer que cette jeune nation, qui aspire à jouer un rôle prépondérant dans la politique orientale, que cette armée qui se prépare depuis trente ans à une guerre qu'elle considère comme une croisade et à laquelle elle marche, suivant l'expression d'un correspondant étranger, comme à une fête, comment expliquer que cette armée, après quarante jours de siège, ne soit pas arrivée à démanteler un seul des forts d'Andrinople et qu'elle en soit réduite à un bombardement aussi cruel qu'inutile?

Il n'est pas nécessaire, à ce propos, d'invoquer les principes humanitaires, ni de se livrer aux vaines déclamations de ceux qui ont déclaré la guerre à la guerre. Il suffit de consulter les sommités juridiques et les professeurs de droit international. Ces autorités vous disent que « si le bombardement est indispensable, il doit être exclusivement dirigé contre les ouvrages défensifs de la place. Les parties habitées par la population civile doivent être épargnées » (1). -

Voilà précisément ce que les Bulgares se sont dispensés de faire. Je sais bien qu'ils peuvent invoquer à l'appui de leur thèse des précédents fameux. Mais l'abus ne justifie pas l'abus et la violence ne prévaut pas contre le droit. Jamais la transgression des règles de l'honneur et de la justice ne servira d'excuse aux coups de force. L'histoire les enregistre, mais à la honte de ceux qui les commettent.

C'est sur ces entrefaites qu'on vient m'aviser qu'Emine Tchaouche, parti le soir du Courban-Baïram dans la direction de Haskeuy, à la tête de ses 90 volontaires, a été ramené en ville blessé

---

(1) E. Accolas, Bluntchli.



et qu'il est interné à l'ambulance installée aux portes de la Régie, sa véritable maison-mère. Je cours, le lendemain même, m'assurer de l'état de ce vieux trompe-la-mort, aussi modeste qu'intrépide. Je m'aperçois, à première vue, que sa blessure n'a rien de grave et que son bon œil est bien à sa place. Une balle lui a traversé l'épaule droite sans toucher l'omoplate ni causer de lésions graves. Quelques jours de pansements et de repos et tout sera remis comme devant.

Emine Tchaouche est cependant abattu; il n'a pas accompli les exploits qu'il avait rêvés, ni rempli la mission confiée à sa bravoure. Il me raconte les avatars de ses frâncs-tireurs.

A Karastaleu, entre Ourli et Ahourkeuy, ils furent abordés par 300 Bulgares, qui firent semblant d'engager le combat; c'était une feinte. Ils prirent aussitôt la fuite pour les attirer à leur poursuite jusqu'à un endroit déterminé; une fois là, ils ouvrent leurs rangs pour démasquer une batterie d'artillerie qui leur cracha la mort à 300 pas et coucha 50 des leurs sur le terrain. Malgré tout, Emine Tchaouche parvint à percer les lignes de l'ennemi et arriver avec le reste de ses compagnons jusqu'à Ahourkeuy, où il rencontra

200 autres volontaires avec 200 ou 300 moustafiz. Ils y passèrent tranquillement la nuit.

Mais le lendemain, nouveau combat, nouvelle ruse. Deux bataillons bulgares s'avancèrent au devant d'eux sous l'uniforme et la coiffure des soldats ottomans. Pour les empêcher de tirer, ils leur crièrent qu'ils arrivaient de Gumuldjina et faisaient partie d'une division turque. Cette fois, ils ne donnèrent pas dans le panneau; ils ouvrirent le feu à 150 mètres de distance et leur infligèrent des pertes sérieuses.

Le lendemain, ils s'apprêtaient à poursuivre leur chemin quand, arrivés dans les vignes d'Ahourkeuy, ils furent abordés par 4 ou 5 bataillons ennemis renforcés d'une batterie d'artillerie. C'est alors que le chef de l'expédition fut blessé dès le début d'une balle qui alla se loger à l'épaule droite et lui enleva l'usage de son bras. Il dut se retirer et se faire transporter à l'hôpital.

— Voyez-vous, me dit-il en terminant, les Bulgares sont des *chéytanes* (des démons). Ils n'ont d'autre manière de combattre que le stratagème et le guet-apens.

Puis, avec une grimace significative :

— Entre nous, *moustafiz fénà* (territoriaux

mauvais). Ce qui, du reste, ne m'empêchera pas de recommencer.

Si je mets tant d'insistance à parler d'Emine Tchaouche, c'est qu'il réalise pour moi le type perdu du vieux soldat turc, de ces flambants janissaires des époques glorieuses des sultans-guerriers. Il a gardé de cette époque la valeur des mobiles différents qui animaient, au combat, les anciens soldats de l'Islam et leur faisaient, avec une héroïque abnégation, mépriser le danger et rechercher la mort. On se sentait pris d'une estime singulière pour ces soldats braves et patients, sobres, infatigables, vivant de peu et se battant à jeun, superbes au feu d'entrain et de courage.

Emine Tchaouche est de cette trempe. La guerre moderne, la guerre méthodique n'est pas son fait. Laissez-lui la liberté de ses allures, l'impétuosité de son élan, et si les shrapnels et les boulets de 15 ne viennent pas l'arrêter à longue distance, il saura accomplir des prodiges.

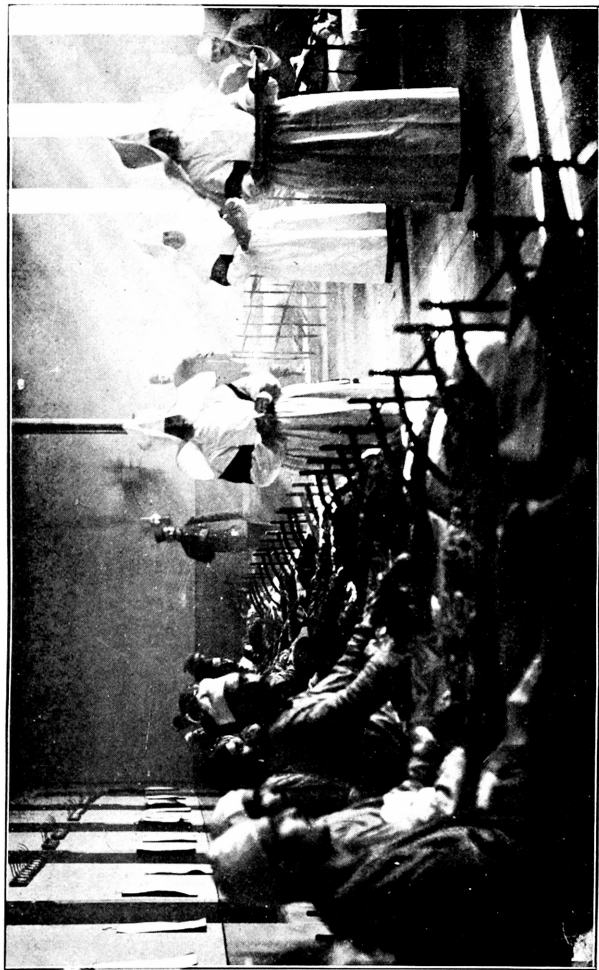
Nous sommes au lundi 2 décembre. La journée d'hier a été d'un calme perfide. Aujourd'hui, on fait circuler toutes sortes de bruits contradictoires : marche sur Philippopoli, victoires turques,

grande bataille du côté de Constantinople, signature d'un armistice. On se perd en conjectures. Le penchant de crédulité qui est au fond de la nature humaine et qui la porte à ajouter foi aux choses qu'elle désire nous fait interpréter toutes ces nouvelles dans le sens le plus favorable à nos espérances. Mais, d'autre part, on a été si souvent déçu, l'événement du lendemain a tant de fois démenti le raconter de la veille qu'on garde au fond un reste de scepticisme.

On en était là de ces incertitudes quand, le mardi 3 décembre, un haut fonctionnaire du vilayet vint annoncer au consul de France que le grand-vizir Kiamil pacha avait télégraphié au gouverneur général que les Bulgares, ayant perdu 100.000 hommes, avaient demandé un armistice et que la paix était imminente. Cette dépêche était datée du 1<sup>er</sup> décembre et expédiée par la télégraphie sans fil. Elle ajoutait que Janina et Scutari étaient aux mains des armées ottomanes.

Les condamnés longtemps séquestrés du reste du monde croient volontiers au moindre indice de délivrance? Et comment douter de celui-ci, puisqu'il nous est donné sous le couvert officiel?

Le soir, nous apprenons que deux parlemen-



Hôpital du Croissant-Rouge à Caragatch, desservi par les sœurs d'Agram.



taires bulgares se sont présentés aux avant-postes porteurs d'un message. La signature de l'armistice?... Non pas, la sommation de rendre la place.

— Vous demandez la place? leur fut-il répondu. Venez donc la prendre!

Quand je rencontrai Fuad bey, commandant d'état-major, et que je lui parlai de la sommation de ces deux parlementaires, il se contenta de me répondre :

— Nous les avons chassés!

Il est vrai qu'en reprenant le chemin de leur camp, ces derniers répliquèrent avec un sang-froid insolent qu'ils reviendraient quelques jours après pour l'armistice.

Tous ces faits, tous ces bruits mi-officiels, mi-fantaisistes sont enveloppés d'un tel mystère, on y relève tant de contradictions qu'on en perd positivement la faculté de raisonner. Cependant, le bruit d'un armistice circule avec une telle force, se propage avec une telle persistance, qu'on finit par lui accorder le respect du fait accompli.

Le dîner du 3 décembre fut donc presque un dîner d'adieu. Chacun escompte les joies du retour dans ses propres pénates, la tranquillité du foyer retrouvé et les heures calmes qui succèdent

aux heures d'orage. Mais quel démon se plaît à souffler sur toutes nos illusions? Au milieu du dîner, voilà qu'on fait irruption dans notre chambre et qu'on nous invite à aller assister, du haut de la terrasse, à une bataille formidable qui se passe autour de la ville.

Coup de théâtre! En un instant on est debout, on court aux étages supérieurs. En effet, tout l'horizon est embrasé de lueurs sinistres. La bataille est engagée de tous côtés, vers Cartal-Tépé, Papaz-Tépé, vers Bosnakeuy, Moussabeyli; les canons tonnent de toutes parts, les obus tracent dans l'obscurité des vols de fusée, et, au loin, des incendies jettent vers le ciel des colonnes de flammes qui semblent autant de torches colossales dressées autour de ce panorama fantastique.

Est-ce donc là l'armistice annoncé ce matin avec tant de fracas? On attache des regards découragés sur ce spectacle déconcertant. Et comme on est à bout de forces, que le danger paraît, du reste, assez éloigné de nous, on finit par regagner sa chambre et se jeter tout habillé sur son lit, espérant y trouver quelque repos. Malheureusement, au milieu de la nuit, la supérieure de l'établissement nous fait dire de descendre dans les



sous-sols, les bombes arrivant maintenant dans notre direction. On va se parquer une fois de plus dans le long couloir souterrain, où l'on a l'illusion de se croire plus en sûreté. Et on reste là serrés comme des harengs, au milieu d'odeurs fétides, de relents de cuisine, de bouffées d'air vicié, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Ce n'est qu'au petit jour, quand tout ce vacarme a pris fin, qu'on finit par regagner sa chambre dans un calme relatif. Mais on ne dort que d'un œil. Quelles surprises nous réserve le jour qui vient de poindre?

C'est ce jour-là, cependant, que l'on reçoit la confirmation officielle de l'armistice. En effet, vers midi, un agent de police remet aux consuls un takrir du valy les informant qu'à l'exception des Hellènes, un armistice a été conclu avec les trois belligérants serbes, bulgares, monténégrins. Un peu plus tard, second takrir du valy confirmant le premier et ajoutant que l'armistice durera jusqu'à la conclusion de la paix, la ville d'Andrinople pouvant, dans cet intervalle, être ravitaillée.

On respire. Voilà donc un fait évident et concret. Bien que nous ignorions et la durée et les

conditions de cette suspension d'armes, nous pouvons, du moins, espérer un repos relatif. Mais alors, se demande-t-on, comment expliquer la bataille de la nuit, qui a dû, à en juger par ses proportions, être acharnée et laisser sur le terrain des milliers de victimes?

Le télégramme du grand-vizir annonçant l'armistice étant daté du 1<sup>er</sup> décembre, il est évident que les parlementaires qui s'étaient présentés le 3 aux avant-postes pour demander la reddition de la place étaient au courant de la conclusion de cet arrangement. En vertu de quels pouvoirs se sont-ils considérés comme en étant exclus et se sont-ils autorisés à livrer bataille deux jours après que les hostilités avaient cessé?

Il y aurait là une énigme difficile à pénétrer, si on n'était fixé depuis longtemps sur la bonne foi d'un ennemi qui n'a jamais été gêné par des scrupules dans sa manière de traiter avec le Turc. Voyant qu'ils n'avaient pu réduire cette place après quarante jours de siège, les Balkaniques ont voulu user d'un dernier bluff, d'une de ces roueries dont ils sont coutumiers et qu'ils ont élevées à la hauteur d'un principe de guerre. Ils ont donc, avant de se résoudre à l'armistice,

voulu brûler leurs dernières cartouches, lancer leurs dernières bombes, leurs derniers boulets, leurs dernières fusées, quelques-uns ajoutent leurs derniers feux de Bengale. C'est par cette bataille d'opéra-comique, et qui prêterait à rire si les circonstances étaient moins tragiques, qu'on a clos les péripéties de ce siège. Ce fut, en effet, une fantasmagorie destinée à frapper les imaginations que ce formidable et dernier choc, où, suivant des renseignements puisés aux meilleures sources, il n'y eut du côté des Turcs qu'un seul soldat de tué. C'était beaucoup de bruit pour une simple omelette!

Le 5 décembre au matin, nous quittons les excellentes sœurs d'Agram et la famille de notre consul, qui nous a si aimablement hospitalisés, avec regret, certes, mais aussi avec la joie de retrouver notre *home*.

Pour combien de temps en jouirons-nous? Nul ne le sait. Les alarmistes prétendent que les hostilités ne tarderont pas à reprendre, le courage des assiégeants n'étant pas à bout. Nous sommes payés pour savoir le contraire. Si nous ignorons totalement les prouesses que les coalisés ont pu

accomplir en bataille rangée sur d'autres points de l'échiquier, nous savons du moins que sous les murs d'Andrinople, ils ont été *bien* au-dessous de leur réputation, et que les Bulgares, notamment, n'ont fait preuve d'aucune des qualités tactiques qu'on se plaisait à leur reconnaître.

Du côté des Turcs, la déception ne fut pas moins grande. Aux époques les plus sombres de leur histoire, malgré les vices et les désordres de leur gouvernement, ils ont pu toujours, sur un mot d'ordre du kalife, se rassembler, vivre, faire campagne et vaincre presque sans organisation régulière. La persistance de leurs vertus guerrières s'attestait toujours au moment du péril.

Cette fois, rien de tel. Les troupes appelées à soutenir ce siège n'ont montré aucune solidité au feu, surtout dans les premiers engagements. Au dire de critiques compétents, ces troupes accusèrent trois vices fondamentaux : manque d'homogénéité, faiblesse des cadres, disette d'officiers supérieurs. Les réservistes et les territoriaux, rédifs et mustafiz, ont, à de rares exceptions, lâché toujours pied devant l'effet destructeur des armes modernes. Ces mêmes hommes, qui, il y a 200 ou 300 ans, armés de simples mousquets, de cime-

terres ou de yatagans, auraient fait merveille, ne surent résister devant les engins explosifs qui les décimaient à des distances prodigieuses; les shrapnels surtout leur inspiraient des terreurs folles. Les officiers eux-mêmes ne firent preuve d'aucune des qualités de sang-froid et d'abnégation dont ils donnèrent jadis tant d'éclatants témoignages, et peut-être faut-il voir dans le régime qui a si largement doté l'armée, la véritable cause de ce relâchement. On prend du goût à l'existence quand on est assuré de son bien-être. Le *raki-kief* fait le reste.

En résumé, à la date où l'armistice a été conclu, c'est-à-dire au 5 décembre, le bilan de la situation est celui-ci : les croisés du roi Ferdinand ont bloqué Andrinople le 21 octobre; flanqués des croisés du roi Pierre de Serbie, ils l'ont complètement cernée et isolée le 15 novembre. Ils l'ont bombardée du 21 novembre au 4 décembre. Or, après plus de 20 attaques, 10 combats, 40 duels d'artillerie, après avoir fait pleuvoir sur la ville plus de 1.500 obus, détruit 430 bâtisses, fait une vingtaine de victimes et en avoir blessé une cinquantaine, les coalisés n'ont pu s'emparer ni d'une seule forteresse, ni d'une position stratégi-

que importante (1). Bien que leurs communications avec le dehors fussent assurées et qu'aucune armée de secours ne soit venue tendre la main aux assiégés, tous les efforts des Serbo-Bulgares sont venus se briser devant les murs de cette place forte, vaillamment défendue par un homme d'énergie, le général Chukri pacha, qui a été l'âme et l'inspirateur de cette résistance.

Andrinople sort intacte de cette épreuve; ses forteresses restent debout et continuent à monter la garde sur la vaste plaine de la Maritza.

De son côté, la mosquée historique du sultan Sélim, la *Suleymanié*, le plus beau joyau peut-être de l'architecture religieuse de l'Islam, n'a pu être entamée par un bombardement stupide, bien qu'elle ait servi de point de mire aux canons de l'ennemi. Plus heureuse que la cathédrale de Strasbourg, frappée en 1870 par le vandalisme prussien, elle a vu les obus bulgares glisser sur les puissantes nervures de ses vieilles constructions, qui ont défié les siècles. De la hauteur où elle domine la ville, elle continue à profiler sur le ciel la masse imposante de son dôme, la den-

---

(1) A part cependant le sommet de Cartal-Tépé qui fut enlevé fin novembre.

telle de ses ogives, la flèche élancée de ses minarets, qui montent vers Allah dans une magnifique envolée de ferveur religieuse.

Mais que savons-nous des négociations qui vont bientôt s'ouvrir, si elles ne sont déjà ouvertes? S'il est vrai que cet armistice est le prélude de la paix, à quelles conditions cette paix sera-t-elle imposée à la Turquie?

Depuis près de deux siècles, chaque fois que l'Empire ottoman, offrant tous les signes d'une irrémédiable caducité, accepte de lutter avec les âpres convoiteurs de son territoire, le public prévoit, annonce, escompte sa destruction. On voit éclore de toutes parts des projets de partage et de morcellement; parmi leurs auteurs, les uns restaurent l'empire grec, les autres le vieil empire de Douchan, la Vieille-Serbie, tous rendent aux diverses nationalités de l'Orient la libre disposition d'elles-mêmes avec un agrandissement sensible de leur territoire. La civilisation et la chrétienté ramènent leurs regards vers ces contrées qui leur ont servi de berceau et semblent impatientes d'en reprendre possession, comme l'homme aspire à revenir aux lieux où s'est écoulée son enfance et où s'est épanouie sa jeu-

nesse. Cependant, la Turquie moribonde se ranime et subit sans fléchir de redoutables assauts. Sa vitalité persistante déjoue toutes les prévisions, déconcerte toutes les convoitises, et son réveil semble une résurrection.

En sera-t-il de même cette fois? Le choc a été tel que l'édifice chancelant qui abrite l' « Homme malade » risque fort de s'écrouler. Dans tous les cas, la Turquie soumettra sa cause au jugement de l'Europe avec cette dignité calme que les peuples musulmans conservent jusque dans leur décadence, de même que leurs soldats, lorsqu'ils ne savent pas vaincre, savent encore tomber avec courage.

Je ne saurai poursuivre cette relation sans rendre un public hommage au corps consulaire, qui est resté au poste d'honneur pendant toute la durée du siège. M. Samson, consul d'Angleterre; M. Herzfeld, consul d'Autriche-Hongrie, chargé des intérêts allemands et italiens; M. Cuinet, consul de France, ont tous affronté courageusement et sans marchander leur peine les périls de cette longue captivité, courant en ville ou à Caragache à travers les obus et souvent au péril de leur vie, pour remonter le moral de leurs ressortissants,



leur apporter des encouragements, des vivres, veiller à leur sécurité personnelle et les mettre à l'abri du danger. La conduite de ces fonctionnaires courageux, prévoyants, dévoués a été au-dessus de tout éloge. En leur rendant ici un juste hommage, je ne fais que me rendre moi-même l'interprète du sentiment public, excellent juge en la circonstance.

Je dois associer à cet hommage les sœurs françaises de l'Assomption et les sœurs autrichiennes d'Agram, qui ont été placées, sur la demande même des autorités, dans les principales ambulances de la ville ou de Caragache et qui ont rivalisé entre elles d'ardeur et de dévouement. Aux heures les plus critiques, malgré la mitraille qui tombait à leurs côtés, malgré des plaies béantes, répugnantes, qu'elles étaient appelées à panser, auxquelles elles n'étaient guère habituées et devant lesquelles leur cœur se soulevait, elles n'eurent pas une minute de défaillance et refusèrent jusqu'au bout de quitter le chevet de leurs malades. Il y eut là des actes de dévouement, d'héroïsme obscur, intime, qui atteint aux plus hautes limites du sacrifice de soi-même, actes qui ne demandent ni éloges ni récompenses, mais

qui forcent l'admiration et devant lesquels on est obligé de s'incliner respectueusement.

Nous sommes au 15 décembre. Voilà plus de dix jours que les hostilités sont suspendues et rien cependant n'est venu diminuer la rigueur de notre sort. Nous continuons à vivre sous la loi martiale, les vivres nous sont mesurés, les moyens d'éclairage nous font défaut et les rues restent plongées, la nuit, dans la plus profonde obscurité. Et toujours pas de poste, ni de télégraphe.

Cependant, depuis trois jours, la voie ferrée est ouverte du côté de la Bulgarie. De Philippopoli et de Moustafa-Pacha, plusieurs trains traversent journellement la gare de Caragache, les uns, trains de luxe aux armes royales, les autres, trains de marchandises, fourgons remplis de vivres destinés aux armées coalisées. On se demande par suite de quelles exigences on a imposé à cette place forte, en plein armistice, le passage de trains militaires par sa propre enceinte — enceinte qui devait être considérée, tout au moins, comme zone neutre? Pourquoi des vivres aux armées ennemies et, contrairement aux assurances du valy, pas à la ville d'Andrinople, qui commence à res-

sentir le besoin de s'approvisionner? Si ces exigences ont été imposées et acceptées, c'est que les Bulgares avaient apparemment le droit de dicter des conditions. C'est le partage des vaincus d'accepter la loi des vainqueurs.

Quel que soit l'isolement qui nous sépare du reste du monde, peu à peu, cependant, des bouffées d'air du dehors pénètrent jusqu'à nous, la vérité commence à filtrer à travers les mailles serrées du siège, et cette vérité n'est pas pour relever le prestige des Turcs.

Au moyen de journaux habilement distribués par des officiers serbes et bulgares, par des conversations échangées avec les parlementaires ottomans et qui ont transpiré parmi le public, on apprend que de toutes parts les armées turques ont subi des désastres sans précédents. En Macédoine, en Albanie, à Salonique, à Tchataldja, c'est-à-dire jusqu'aux portes de Constantinople, les troupes de l'Islam ont été détruites, anéanties, taillées en pièces. On parle de 80.000 prisonniers, parmi lesquels plusieurs généraux et officiers supérieurs. C'est là, sans doute, un son de cloche bulgare. Mais, en faisant la part de l'exagération, il n'en subsiste pas moins un fond de vérité, puisque

nous savons par des nouvelles officielles que l'Europe est intervenue pour imposer un armistice et réunir une conférence à Londres à l'effet de discuter les conditions de la paix.

Ainsi, le voile qui nous cachait le monde extérieur s'est brusquement déchiré et nous permet d'apercevoir la réalité en face.

La consternation est générale. Nul parmi les plus pessimistes ne pouvait supposer un tel abaissement de la puissance militaire de la Turquie. L'état-major, ordinairement si discret, se départ lui-même de ses habitudes de réserve et convient de l'étendue du désastre. Nous en ignorons les détails, mais le fait saillant est là : la Turquie abattue est obligée de s'en remettre aux décisions des puissances.

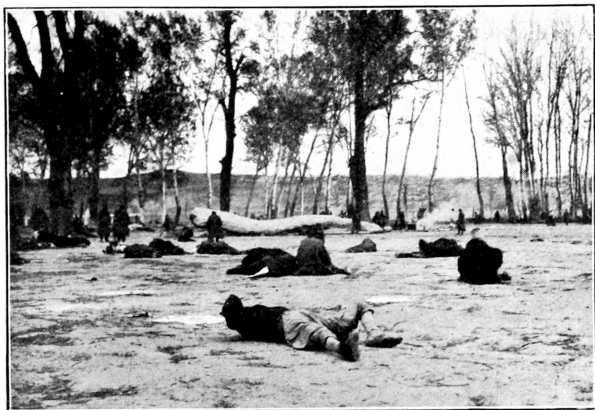
Ces décisions, quelles seront-elles ? S'il est vrai que l'Europe, qui a déconseillé cette guerre, tiendra la main à ses premières déclarations de n'admettre aucun agrandissement de territoire au profit des vainqueurs, la Turquie sortirait à peu près indemne de cette catastrophe. Mais devant les appétits déchaînés des Balkaniques, pourra-t-elle maintenir sa décision ? Et comme le rôle de prophète a pris naissance en Orient, chacun,

au gré de ses penchants ou de ses désirs, refait à sa guise la carte de cet empire et marque d'un doigt souverain les amputations qui lui seront imposées. Il semble que la principale question à se faire est celle-ci : Que gagneront ces pays à changer de maîtres ?

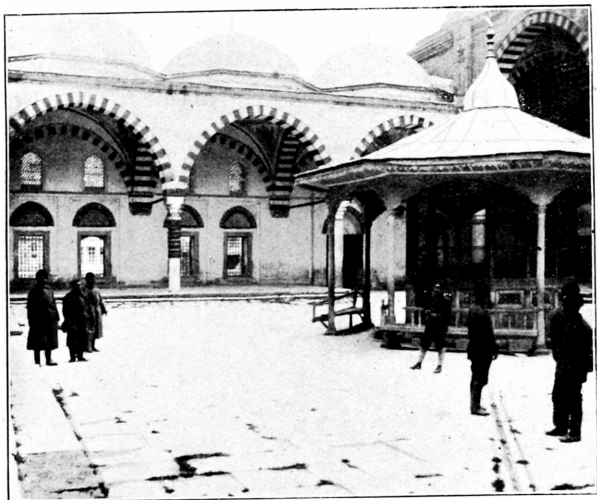
Ce n'est pas, certes, que les désordres de l'administration turque ne demandent d'urgentes et utiles réformes. Personne, à cet égard, ne saurait le contester. Mais, pour ne parler que d'Andrinople, il est permis de se demander s'il y aurait vraiment avantage à remplacer la fêrûle turque par la fêrûle bulgare. Pour les individus comme pour les peuples partis d'en bas pour arriver un peu haut, le progrès est tout en façade. Chez les uns, il se manifeste par le luxe des vêtements, des bijoux, par des breloques sensationnelles ; chez les autres, c'est par la construction de quelques édifices publics, par l'alignement des rues, par l'éclairage à l'électricité, et cela pour contraster d'une manière visible et patente avec l'insouciance de l'Islam. Mais, au point de vue international, qu'est-ce que l'étranger pourrait bien y gagner ? Personnel, exclusif, xénophobe, accapareur, le peuple bulgare réunit toutes les conditions pour être *lui*,

sans rien être pour les autres. La main mise sur les chemins de fer de la Roumélie orientale, il y a quatre ans, donne déjà un aperçu de sa mentalité. La chicane est le premier article de son *Credo* politique, l'intolérance le second. Se croyant appelé à de hautes destinées, il retranche soigneusement de son sein tout ce qui n'est pas marqué au coin de sa race, tout ce qui ne dérive pas de l'alphabet Saint-Cyrille et Méthode. En le laissant s'étendre dans cette presqu'île des Balkans, on s'apercevra peut-être un jour qu'il y a des jougs plus despotiques que le joug turc. Et comme la reconnaissance ne met qu'un poids léger dans la balance où se pèsent la détermination des Etats, la Russie elle-même, qui a tenu cette jeune pupille sur les fonts baptismaux, finira sans doute par se convaincre que le premier usage que fait une nation qui a recouvert son indépendance politique, c'est d'affirmer avec éclat l'indépendance de son cœur.

Toutes ces considérations d'ordre spéculatif n'auront évidemment aucune influence sur les déterminations de l'aréopage réuni à Londres pour discuter du sort de la Turquie. Mais le fumeur solitaire aime à suivre dans les airs le vol nuageux de sa cigarette et à y incruster son rêve.



Les cholériques parqués dans l'île de la Toundja.



Dans la cour de Sultan-Sélim. - La fontaine aux ablutions.





Nous voici au 20 décembre, presque à la veille de la Noël. Depuis quelques jours, nous logeons dans nos murs, à côté des Bulgares qui nous cerrent et de la famine qui nous guette, ces deux hôtes inattendus : le choléra et le typhus. La nouvelle en est officielle, et ces épidémies sévissent non seulement parmi l'élément militaire, mais aussi parmi la population civile, réduite aux mauvaises conditions d'hygiène et aux privations créées par l'état de siège.

Si vous interrogez les autorités, elles vous répondent évasivement qu'elles *espèrent* que dans quinze ou vingt jours tout sera réglé. Or, le temps, en Turquie, n'a pas de durée, et quand un fonctionnaire a prononcé le fameux « *Inchallah!* », on peut être sûr que les choses sont renvoyées — qu'on me passe cette expression, risquée en la circonstance — aux calendes grecques!

Dans la somme des misères qui nous éprouvent, il faut pourtant marquer d'un trait particulier les honteuses spéculations auxquelles se livrent certains fournisseurs chargés de ravitailler la ville. S'il est, parmi les denrées alimentaires, un article de première nécessité, c'est bien la farine. C'est pour avoir manqué de pain que le

peuple de Paris a fait la Révolution de 1789 et qu'il est allé jusqu'à conduire la monarchie à l'échafaud, détruisant du même coup tous les privilèges et tous les monopoles.

Or, il s'est formé à Andrinople, bien avant la campagne actuelle, une sorte de trust, un syndicat entre les différents propriétaires de minoteries chargées de préparer les farines destinées au commerce. Achetant le blé en gros à des conditions dérisoires, accumulant dans leurs dépôts sacs sur sacs, boisseaux sur boisseaux, ces spéculateurs étaient devenus à peu près les seuls détenteurs de l'article et les véritables maîtres du marché. Avec cette élasticité de prix qui n'existe qu'en Turquie — et pour cause! — le syndicat dont il s'agit fixait à son gré l'échelle de son baromètre rémunérateur et à peine est-il besoin de dire qu'il lui imprimait toujours la direction du beau fixe. A l'abri de toute concurrence, il s'était ainsi créé un monopole de toute sécurité, et il est facile de concevoir les bénéfices qu'il devait retirer de ce trafic. Dès le commencement des hostilités, les autorités militaires furent en contact avec cette puissante société; elles durent traiter avec elle pour assurer la subsistance de l'armée et passè-

rent le plus facilement du monde par ses fourches caudines. D'après des calculs dignes de foi, ces messieurs du trust se créèrent alors un revenu net de 400 livres turques (9.500 fr.) par jour, ce qui permettait à ses membres de ne pas mourir de faim.

Le jour où le pain commença à diminuer, ces accapareurs élevèrent leurs prétentions en proportion du manque des vivres, et, sous prétexte que leurs contrats ne les engageaient que vis-à-vis des autorités militaires, ils eurent le courage d'imposer à la population civile un tarif surchargé, qui augmentait leurs bénéfices de 25 p. 100. La municipalité et les directeurs des différents établissements financiers se virent dans la nécessité d'intervenir; on discuta, on eut toutes les peines du monde à fixer un tarif plus raisonnable. Mais le peuple n'en resta pas moins le pelé et le tondu. Comment qualifier de tels agissements? S'acharner à spéculer sur la misère publique, édifier sa fortune sur les ruines du pauvre, quand les malheureux sont pris aux entrailles par les tortures de la faim, c'est dépasser les coups de main des rôdeurs de nuit. Il n'est donné qu'aux oiseaux de proie de tourner autour des chairs mortes. Il y

aurait, pour une justice impartiale, une enquête instructive à ouvrir à cet égard au sortir de ces temps troublés; on verrait alors que tous les agioteurs ne sont pas d'un seul côté.

*Du 25 décembre.* — C'est la Noël, et quelle Noël! La maladie, la misère, l'inquiétude, tels sont les cadeaux que nous apporte ce grand anniversaire en l'an de grâce 1912. Cependant, envers et contre tout, *happy Christmas!* Nous célébrons la fête dans une stricte intimité. Notre ancien ami, M. Herzfeld, consul d'Autriche-Hongrie, séparé lui-même de sa famille et réduit à la plus cruelle solitude, a bien voulu venir s'asseoir à notre table et déguster avec nous une bouteille de Samos de derrière les fagots, avec le plum-pudding traditionnel, que nous sommes enfin parvenus à confectionner au prix de mille difficultés. A côté des privations du menu quotidien, c'est là presque un repas de Lucullus, qui nous fait oublier pour quelques instants les tristesses de l'heure présente. On porte la santé des absents, de tous les êtres qui vous sont chers, dont on est séparé depuis si longtemps et dont les inquiétudes doivent égaler les nôtres. *Happy Christmas!*

Joyeux Noël! en dépit des Bulgares, des Serbes et des *tutti quanti*. Leur calendrier n'est pas le nôtre et le mouvement de nos idées n'est pas soumis, heureusement, à leurs conceptions stratégiques. La pensée, comme l'aigle qui s'envole, est libre; elle traverse les espaces, elle monte plus haut, encore plus haut, vers des régions où aucune flèche ne peut l'atteindre et où elle se repose un instant dans la sérénité du souvenir et la paix de la conscience. Encore une fois, *Mary Christmas!*

Mais les jours se suivent... et se ressemblent. Nous avons beau nous réfugier dans la distraction sèche et la consolation austère des livres, nous sommes sans cesse ramenés, comme par la loi de la pesanteur, à cette inconnue du problème : Où en sommes-nous? Que devenons-nous?

Une semaine vient encore de s'écouler, une semaine vide, terne, grise, au bout de laquelle nous voyons poindre l'aube du 1<sup>er</sup> janvier 1913.

### 1913

Une année de plus, c'est-à-dire une année de moins.

Celle qui vient de naître nous apparaît tellement énigmatique, elle arrive en des circonstances si difficiles qu'on lui pose une foule de questions, on se porte à une foule de souhaits qu'on aime à parer des couleurs vives de l'espérance. On se dit que, sans être prophète, on peut bien pronostiquer que l'année qui commence ne saurait être plus néfaste que celle qui vient de finir. Depuis six mois, cette malheureuse ville a passé par toute l'échelle des calamités publiques : tremblements de terre, guerre, famine, épidémies.... Que peut-il lui arriver de pire ?

Le temps est radieux, un vrai soleil d'avril; le ciel est nettoyé et magnifique, l'alouette chante aux champs..., elle semble protester contre la folie des hommes qui vont, par un temps pareil, faire des visites officielles en habits de gala.

Il le faut, pourtant! Le protocole avant tout. Je fais donc, dans la matinée, les visites indispensables; l'après-midi, nos rares amis ont l'amabilité de venir nous voir. Cette fois, la qualité remplace la quantité. On pense bien que tous les vœux se portent sur notre prochaine délivrance.

Cependant, des bruits alarmants sont mis en circulation : émeutes à Constantinople, chute du

cabinet Kiamil pacha, reprise des hostilités, etc. Mais ces bruits ne tardent pas à être démentis; ce sont là des nouvelles tendancieuses propagées par l'armée d'investissement, qui a tenu sans doute, par une délicate attention, à nous les servir en guise d'étrennes. Les officiers de cette armée ne se font, du reste, aucun scrupule de répandre dans certaines sphères les journaux nationaux ou étrangers, notamment français, favorables à leur cause.

C'est par cette presse que nous avons connaissance du discours prononcé par M. Poincaré à la Chambre des députés et au Sénat sur les affaires de Turquie. Ce discours a produit ici une sensation *énorme*; les Turcs se répandent en plaintes amères sur l'attitude de la France et l'abandon de sa politique traditionnelle; les orthodoxes exultent, les étrangers sont déconcertés; ils se rendent parfaitement compte qu'avec les Bulgares c'est la perte des franchises et des libertés dont ils jouissent en territoire ottoman.

Ceux qui pensent et ceux qui calculent, tous ceux qui sont au courant des questions orientales, si complexes de leur nature, se demandent de leur côté ce que la France pourrait bien gagner à favo-

riser l'extension des Etats balkaniques et à poursuivre la politique des nationalités, qui lui a été si funeste. En Orient, le pavillon se confond avec la religion; tout orthodoxe se porte naturellement vers la Russie, comme tout protestant vers l'Angleterre, comme tout catholique vers la France. Et c'est ce qui justifie le mot de Gambetta : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation ». Dès lors, que deviendrait le protectorat religieux de la France, que deviendrait sa langue si largement répandue par les innombrables maisons d'éducation qui l'enseignent, le jour où les Bulgares, les Serbes et les autres, fêrus de la prépondérance de leur race, seraient les maîtres de ces pays? Il est évident que tout le terrain perdu par la France serait gagné par le panslavisme, c'est-à-dire par la Russie, dont les intérêts en Orient sont diamétralement opposés aux siens. Il résulte donc, avec la dernière évidence, que toute diminution de la Turquie est une atteinte portée aux privilèges et à l'influence séculaire de la nation qui s'est incarnée dans les *Gesta Dei per Francos*.

Au dire de la presse que nous distribuent si libéralement les avant-postes ennemis, toute la



partie du vilâyet d'Andrinople allant de Moustafa-Pacha à Midia serait dévolue aux Bulgares, de par l'assentiment de l'Europe, les autres belligérants recevant une notable compensation territoriale dans la zone où ils ont opéré. La Turquie serait à peu près effacée de la carte de l'Europe, Constantinople excepté.

S'il en est ainsi, pourquoi tarde-t-on à livrer cette place à ses nouveaux maîtres? Au 30 janvier, Andrinople, après 93 jours de siège et 57 jours d'armistice, reste abandonnée à elle-même, sans vivres, sans secours, sans communications. Cette population de 100.000 âmes est-elle donc une quantité négligeable pour qu'on la laisse ainsi mourir de faim, contre toutes les règles du droit des gens qui reconnaissent à toute ville assiégée l'autorisation de se ravitailler pendant la durée d'un armistice? Les Prussiens, si ferrés sur les duretés de la guerre, avaient pourtant reconnu ce droit à la ville de Paris en 1871. Pourquoi les Bulgares le refusent-ils à la ville d'Andrinople? On trouve là un nouveau trait de leur mentalité. En voici un autre.

A Tchorlou, une des villes occupées par leur armée, non loin de Constantinople, les autorités

militaires ont empêché les Grecs orthodoxes de suivre dans leurs églises le service de la Noël, sous prétexte qu'il n'y aurait désormais dans la zone occupée d'autre culte que le culte bulgare. Voilà déjà la croix de Byzance en conflit avec la croix de Sofia. Il s'agissait cependant d'une croisade, d'une levée en masse de la croix contre le croissant. Les Grecs de Constantinople et d'Andrinople se montrent indignés de cette manière d'entendre la liberté religieuse. J'en connais bon nombre qui préféreraient émigrer que de subir le joug bulgare; dans leur indignation, ils vont jusqu'à regretter les Turcs. Déjà!

Coup sur coup, nous apprenons une série de nouvelles d'une gravité exceptionnelle : révolution à Constantinople, chute du cabinet Kiamil pacha, assassinat de Nazim pacha, reprise du pouvoir par les Jeunes Turcs avec Mahmoud Chevket pacha comme grand vizir, note collective des Puissances, refus du nouveau cabinet de s'incliner devant les conseils de l'Europe, la guerre à outrance, etc., etc. Où vont les Turcs? Qu'espèrent-ils de leur intransigeance? Certes, on ne saurait les blâmer de vouloir sauver l'honneur des armes et de décréter, comme les anciens Ro-

main, que le salut de la patrie doit être la loi suprême. Mais ont-ils des atouts dans leur jeu et sont-ils mieux préparés pour cette seconde campagne? Questions que l'on se pose anxieusement.

En attendant, Andrinople se prépare de nouveau à combattre; l'armistice est dénoncé, et dans deux ou trois jours, la parole sera encore donnée au canon. Et pendant que le peuple mourra de faim; les malheureux soldats se battront... pour le roi de Prusse, s'il est vrai qu'il a été arrêté dans les conseils de l'Europe que cette place doit être livrée, et qu'en cas de reprise des hostilités la Turquie serait menacée de perdre, non seulement Andrinople, mais aussi Constantinople et ses possessions asiatiques. L'histoire de cette nation, si riche pourtant en drames et en bouleversements de toutes sortes, n'a jamais rien enregistré de tel. La Russie peut bien entonner l'*Hosanna* de victoire; c'est le triomphe de sa politique. Du même coup, elle prend sa revanche de la campagne de Crimée, elle déchire le traité de Berlin et se venge de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine qui l'a mise vis-à-vis de l'Autriche en si mauvaise posture. Quel coup de maître!

### Reprise des hostilités

L'armistice ayant été dénoncé le jeudi 30 janvier à 7 heures du soir, les hostilités devaient, aux termes de la convention conclue à Constantinople, reprendre quatre jours francs après cette rupture, très exactement le lundi 3 février à 8 heures du soir, heure pour heure.

Chacun, dans la crainte d'un bombardement, prenait déjà ses dispositions pour se retirer dans les quartiers les moins exposés au feu de l'ennemi, lorsque dans la matinée de lundi, le bruit se répandit en ville que l'armistice était prolongé de trois jours et qu'à l'expiration de ce délai la paix serait infailliblement signée. De fait, il se confirme qu'un officier serbe ou bulgare s'était présenté le matin aux avant-postes, porteur d'un message du général Ivanoff, commandant l'armée d'investissement, pour le général Chukri pacha, message informant ce dernier que l'armistice était effectivement prolongé de trois jours et le priant de surseoir à toute attaque jusqu'à l'arrivée des instructions qu'il ne tarderait pas à recevoir de Constantinople.

La nouvelle se répand en ville avec la rapidité

de l'éclair; chacun se reprend à espérer. Les uns arrêtent leurs préparatifs de départ; les autres, plus sceptiques, ne voient dans ce prétendu message qu'une nouvelle ruse bulgare. Ceux-ci ne se trompaient pas.

En effet, le soir même, à 8 heures précises, le bombardement reprend avec une violence inouïe. Il dure toute la nuit. Les obus tombent sur la ville dru comme grêle. Partout des maisons s'effondrent, des incendies éclatent. A la lueur sinistre des flammes, on voit des gens courir échevelés, chargés de hardes, de paquets, cherchant au loin un refuge. Les appels au secours se mêlent aux cris de désespoir. Des femmes, des enfants sont atteints de blessures mortelles; on les transporte dans les ambulances dans un état désespéré.

Un obus éclate dans notre rue, juste en face de notre habitation, abattant des murs, réduisant tous nos carreaux en poussière. La maison n'est plus habitable; nous sommes obligés d'aller nous réfugier chez les PP. Polonais (ordre des Résurrectionnistes) placés sous pavillon français, où se trouve casé le représentant de la nation protectrice, ainsi que le gérant du consulat de Russie.

Cet établissement est un vaste quadrilatère en

pierre situé dans un quartier éloigné de la ligne du tir. Les PP. qui le dirigent s'occupent de l'instruction de la jeunesse bulgare. Ils comptaient, avant les événements, une centaine d'élèves, recrutés pour la plupart en Bulgarie même. Le dernier consul de cette nation fut un de leurs élèves, et on espère que cette considération épargnera à leur Etablissement la destruction qui menace la ville entière. Aussi une affluence énorme de monde vient-elle frapper à ses portes; on reçoit indistinctement tous ceux qui se présentent. Des caves au grenier, l'établissement est comble. Là où peuvent tenir 200 ou 300 personnes au maximum, on en parque 500 ou 600, et tous les jours ce sont de nouveaux réfugiés.

Ailleurs, c'est le même encombrement. L'Ecole de l'Alliance israélite reçoit plus de 600 familles (3 à 4.000 personnes) lorsqu'elle ne peut en abriter normalement que 7 à 800, et tout ce monde gîte pêle-mêle, entassés les uns sur les autres, dans une effrayante promiscuité qui risque de faire éclater parmi eux toutes sortes d'épidémies.

Du 3 au 8 février, le bombardement continue furieux, implacable, inhumain. Le quartier turc

du Keyk est en partie détruit. L'ancien consulat de Russie, le consulat d'Autriche sont éventrés; le consulat de France a sa porte criblée de balles de shrapnels.

Le 4 et le 5 février, un aéroplane vient, dans un moment d'accalmie, planer au-dessus de la ville et lance une infinité de proclamations aux habitants, aux officiers et soldats, leur apprenant l'usurpation du pouvoir par les Jeunes Turcs, qualifiés « d'assassins » et de « voleurs », annonçant le démembrement de la Turquie par les Puissances européennes et disant que la ville d'Andrinople serait détruite de fond en comble si elle refuse de se rendre.

Des menaces! A quoi bon? La Turquie n'est pas un pays d'opinion et la population entière d'Andrinople ne saurait faire fléchir un seul instant la volonté de Chukri pacha de résister jusqu'à la dernière extrémité. On dut bien s'en convaincre quand le dimanche, 8 février, les chefs des communautés religieuses se rendirent en corps auprès de lui pour lui signaler la misère de la population et le prier d'y remédier. Ils ne reçurent qu'une réponse polie, mais catégorique.

« Dieu y pourvoira », fut le dernier mot de cette entrevue.

Cependant la ville manque de pain. Bien qu'on ait perquisitionné chez les marchands comme chez les particuliers, les vivres font défaut. Partout, c'est la misère, la ruine, la désolation. *Viæ Sion lugent...* La ville est morte, les quartiers sont mornes, déserts; le bazar d'Ali pacha est fermé. Le mouvement ne règne qu'autour des boulangeries. De grand matin, les fours sont assaillis par une foule grouillante, hurlante, affamée; le misérable pain qu'on y distribue est réduit de moitié; ce n'est qu'un mélange de son, de seigle et de cendre; on dirait de la lave de volcan. Les malheureux qui sont là se le disputent cependant avec la férocité des loups sortant des bois.

Les magasins qui débitent les denrées alimentaires sont à peu près vidés; ils montrent le squelette de leurs rayons complètement dégarnis. Pour les quelques articles qui restent, les prix ont augmenté dans les proportions de 50, 100, 200 p. 100 et au-dessus. Voici un aperçu comparatif de ces prix :



	En temps normal fr.	Actuellement fr.
Sucre (très rare). . . . .	0 70 le kgr.	20 »
Sel — . . . . .	0 50 —	18 »
Pétrole — . . . . .	5 » le bidon	25 »
Haricots secs . . . . .	0 50 le kgr.	2 50
Lentilles . . . . .	0 50 —	2 50
Petits pois secs . . . . .	0 50 —	2 50
Riz . . . . .	0 60 —	2 50
Lait. . . . .	0 50 le litre	1 50
Huile . . . . .	2 » —	6 »
Pâtes (rares) . . . . .	0 40 le kgr.	2 50

La viande de boucherie est restée seule stationnaire (1,75 le kilog.) parce que rares sont les personnes qui en font usage.

On touche donc au maximum d'efforts que peut donner la population civile. On parle pourtant de résister un mois encore!

Chacun cependant semble comprendre l'horreur de ce siège et la nécessité d'y mettre un terme. Le Vilayet cherche à remédier dans la mesure du possible à la détresse générale et fait distribuer aux habitants, par l'entremise de leurs communautés religieuses, quelques sacs de farine, mais avec quelle parcimonie!

De leur côté, les consuls télégraphient à leurs ambassadeurs pour protester, au nom de l'humanité, contre le bombardement de la ville, et les

prier d'obtenir pour leurs nationaux, soit une zone neutre, soit la faculté de quitter Andrinople. Ce télégramme semble avoir produit son effet, car, à partir de dimanche, 9 février, les projectiles cessent de tomber sur les quartiers inoffensifs pour se diriger, comme de juste, sur les forteresses.

Tous les soirs, c'est un formidable duel d'artillerie entre les belligérants. Le principal effort des assiégeants se porte du côté de l'Est. A plus d'une reprise, ils ont tenté un assaut qui jusqu'à présent a toujours été repoussé.

On assure — et le fait se confirme — que les Serbes qui occupent les positions du Sud avec deux divisions, refusent de prêter assistance aux Bulgares et s'abstiennent de combattre. Qu'est-ce à dire? La discorde serait-elle déjà au camp des Troyens?

Après la croix de Byzance, voilà la croix de Belgrade aux prises avec celle de Sofia. *Magna comœdia!*

*Du 21 février.* — Événement surprenant! Dans la soirée de ce jour, un aéroplane bulgare, monté par un aviateur russe, atterrit le plus tranquille-

ment du monde dans un des faubourgs de la ville et fut aussitôt saisi par les autorités. L'aviateur, conduit auprès du commandant de la place, fit connaître sa nationalité et déclara avoir été engagé au service de l'armée bulgare pour la durée de la guerre. Il ajouta qu'ayant à se rendre de Malgara à Moustafa-Pacha, quartier général de l'armée d'investissement, il se trompa de distance et descendit dans les lignes des assiégés au lieu de descendre dans celles des assiégeants.

Vraie ou fausse, sa déclaration ne laissa pas que d'intriguer les autorités et le public; on était loin de s'attendre à pareille visite. L'aviateur, une fois son identité reconnue, fut naturellement retenu comme prisonnier de guerre, enfermé dans une des forteresses et traité avec beaucoup d'égards.

Les jours s'écoulaient monotones, aggravant la situation. Toutes les nuits, ce sont des alertes continuelles, des canonnades furieuses, sans aucun résultat appréciable. Les Bulgares n'avancent pas d'une semelle et les Turcs se maintiennent fermes sur la défensive.

D'autre part, l'ennemi a recommencé à nous bombarder, mais mollement, juste assez pour dé-

truire de temps en temps deux ou trois bâtisses, allumer quelques incendies et faire quelques victimes : ce sont là jeux de prince ! Je comprends l'impatience des Bulgares à s'emparer d'Andrinople ; mais, du moment qu'ils ont résolu de réduire la place par la famine, à quoi bon un bombardement aussi cruel qu'inutile ? *Quid prodest ?*

La population succombe sous le poids des maux accumulés. La misérable ration de pain qu'on lui distribue est réduite à 75 grammes par personne, et ce n'est qu'un mélange de sorgho, de millet, de paille et de cendre.

L'hiver — un hiver tardif — est venu ajouter à l'horreur de la situation. La ville est ensevelie sous deux pieds de neige ; aussi loin que s'étend le regard, on n'aperçoit qu'une immense nappe blanche, aveuglante, fouettée par un vent glacial. Le thermomètre marque 18° sous zéro. Les malheureux soldats sont gelés aux avant-postes. On les relève complètement inanimés ; ceux qui conservent un souffle de vie ne tardent pas à expirer dans les hôpitaux.

De même, les animaux meurent sur place, faute de fourrages et de nourriture. On abat

quantité de chevaux, de mulets, réduits à l'état de squelettes; leurs cadavres sont jetés dans la Maritza, car le peuple éprouve une répugnance insurmontable à se nourrir de leur chair. Les Parisiens ont certes moins de scrupules; au siège de 1870, qu'il m'a été donné de traverser, la viande de cheval pouvait être considérée comme un régal. Mais sortez un oriental de son pilaf et de son *chiche-kébab* et vous en faites un homme dégoûté!

Le 19 mars, un radiotélégramme nous annonce la nouvelle de l'assassinat du roi de Grèce à Salonique, par des Bulgares ajoute la dépêche. La population grecque est consternée; les Turcs, sous des dehors de politesse, cachent le secret espoir que cet événement inattendu jettera la discorde entre alliés et favorisera leurs plans de résistance.

Du 1<sup>er</sup> au 24 mars, les assiégeants ne donnent plus aucun signe de vie. Cette tranquillité apparente n'est-elle pas le calme qui précède la tempête? Malgré la disette qui pèse sur la population et qui fait bon nombre de victimes, la ville résiste de son mieux et Chukri pacha n'admet pas un instant la possibilité d'une capitulation.

### Reddition de la place

Cependant, dans la nuit du 24 mars, une canonnade effroyable éclate sur tous les points de l'horizon. On bombarde à fond toutes les forteresses; la terre en est secouée, les maisons tremblent sur leurs bases. On se rend compte que les assiégeants livrent leur suprême attaque et qu'ils veulent en finir.

Le formidable duel d'artillerie qui vient de s'engager dure toute la journée du 24 et toute la nuit du 25. Quelques obus — peu — tombent en ville; mais, autour d'Andrinople, c'est une fournaise ardente, un tonnerre ininterrompu; à travers la basse dominante du canon, on perçoit distinctement le bruit mat de la fusillade et le crépitement strident des mitrailleuses déchirant l'air comme des coups de crécelle. Et cela ne s'arrête pas un instant; c'est bien le glas funèbre annonçant la lutte à mort, le choc de deux races qui s'entre-tuent avec l'énergie du désespoir.

Le 26, c'est le même acharnement, le même déluge de feu. Vers 7 heures du matin, on vient nous annoncer que la cavalerie bulgare est entrée

en ville du côté du Kaïk et de Stamboul-Yolou (la route de Constantinople). En même temps, nous apercevons de longues colonnes de fumée au nord-est et des lueurs d'incendie qui rougissent l'horizon; ce sont les casernes qui flambent et les ponts qui sautent; les Turcs essaient, dit-on, de détruire leurs ouvrages de défense. Une terrible explosion nous annonce que les poudrières n'existent plus.

A 9 heures un quart, on aperçoit, à la stupéfaction générale, le drapeau blanc flotter sur le mât de la forteresse de Hadirlik, quartier général de Chukri pacha. Par suite de quelles circonstances ce soldat intraitable a-t-il été amené à céder? Pas plus tard que la veille, il parlait de tenir trente ou quarante jours encore. Comment cette volonté de fer a-t-elle plié au point d'accepter aujourd'hui avec résignation ce qu'elle repoussait hier avec indignation?

L'explication nous vient d'elle-même. A la porte de l'établissement qui nous abrite, nous voyons des soldats débandés, sans armes, sans munitions et demandant asile. Ils meurent de faim. Ils nous racontent qu'après avoir subi deux jours durant le

feu meurtrier des batteries ennemies, les soldats placés aux avant-postes se rabattirent sur les forts de Kavkaz, de Karaguez-Tépé et d'Aïvas-Bata, trois positions des plus importantes. Là, ils jetèrent la démoralisation parmi les troupes qui tenaient encore. Exténués de fatigue, épuisés par la faim, décimés par des attaques furieuses et succombant sous le nombre des assaillants, ces malheureux furent saisis de panique et lâchèrent pied. Leurs propres officiers leur donnèrent le signal d'un sauve-qui-peut général. Alors, on vit ce spectacle lamentable de bataillons entiers se sauvant à travers champs, jetant leurs armes ou les vendant contre un morceau de pain, pénétrant en ville pour cambrioler les boutiques et les maisons, et livrant une place forte de premier ordre à l'ennemi, qui croyait ne pouvoir l'emporter finalement qu'au prix des plus grands sacrifices.

— On ne se bat plus avec de tels soldats, se serait écrié Chukri pacha, dès qu'il eut connaissance de ces faits.

Il fit aussitôt arborer le drapeau parlementaire et accepta la capitulation sans conditions.



### Les vainqueurs dans la ville

Dès les 7 heures du matin, la cavalerie bulgare et serbe occupa la rue centrale, le konak, le commandement militaire et la municipalité. Elle était accourue, au triple galop de ses chevaux, de Bochnakeui, du Kaïk et de Stamboul-Yolou.

Autour de ces escadrons, c'est un empressement général, un enthousiasme indescriptible. Grecs, Juifs, Arméniens, tous ceux qui rampaient hier encore aux pieds des Turcs poussent aujourd'hui des clameurs de joie et saluent de leurs ovations les troupes de leur nouveau César.

A 10 heures, la 2<sup>e</sup> division d'infanterie, commandée par le général Vasof, débouche des hauts quartiers, musique en tête, enseignes déployées. Trois drapeaux turcs, historiés de versets du Coran richement brodés sur fond de soie verte et rouge, figurent au premier rang. Le général Vasof caracole au milieu d'un nombreux état-major et répond d'un air radieux aux acclamations frénétiques des ci-devant *rayas*. Ses soldats sont lourds, massifs, engoncés dans des uniformes décolorés; la plupart portent la barbe; sur leur physionomie dure, farouche, les longs mois de siège ont im-

primé une sorte de patine cuivrée. Ils marchent d'un pas ferme et d'une allure martiale. Et il en vient, il en vient... on dirait des hordes accourues des steppes lointaines ou des bandes de guérillas organisées en milices. Quelques bataillons défilent en chantant l'hymne national, portant au bout de leur fusil un bouquet de buis simulant la palme des vainqueurs. Cette armée est suivie d'une foule de volontaires chrétiens, de comitadjis, de francs-tireurs revêtus des costumes les plus fantaisistes. Ce sont ses plus précieux auxiliaires; après lui avoir servi de guides, ils vont lui servir de délateurs.

Ce défilé dure toute la matinée; les rangs une fois rompus, tous ces hommes se répandent dans les cabarets, les guinguettes et se livrent à de copieuses libations en chantant des mélopées de leur pays.

C'est assez pour le premier jour de triomphe; mais, le lendemain, quel réveil terrible! Les Bulgares tiennent leur proie, mais ils lui feront payer cher sa folle résistance. Pendant trois jours consécutifs, la ville est mise à sac. Les maisons turques, particulièrement, sont livrées au pillage d'une soldatesque brutale, qui ne respire que

haine et vengeance. Partout où l'on aperçoit aux fenêtres ces sortes de jalousies grillagées qui cachent les femmes musulmanes aux regards indiscrets, les portes sont enfoncées à coups de crosse de fusil. Adieu la claustration des harems, l'ombre des gynécées! si chère, non aux *désenchantées*, mais aux enchantées de l'Islam! La botte de l'envahisseur profane les lieux interdits, souille la ruelle des alcôves. On se vautre dans la débauche, on tue, on fait main-basse sur tout ce qui tombe sous la main, bijoux, tapis, vêtements, glaces; on brise les meubles qu'on ne peut transporter. Des proxénètes, juifs, arméniens, grecs surtout, des mégères de quartiers conduisent ces orgies furieuses et font leur part de profit.

### **Vers le charnier de la Toundja**

Par les rues, on voit passer de longs convois de prisonniers, leurs officiers en tête; ils sont hâves, mornes, décharnés par un long jeûne. On les conduit comme un vil bétail, à coups de crosse, de poing, à coups de botte; on parque tous ces misérables à l'endroit connu sous le nom de Vieux-Sérail, sorte de bois situé sur la Toundja, hors de la ville, et là on les laissera mourir de

froid ou d'inanition, à moins qu'une balle ne vienne mettre un terme à leurs souffrances; leurs cadavres, laissés sans sépulture, s'amoncellent de jour en jour, au point de devenir un danger pour la salubrité publique. Et, de fait, le choléra est de nouveau dans nos murs.

Le nombre des soldats qui ont défendu la place est connu. Il faut au vainqueur 40.000 ou 50.000 prisonniers, en escomptant les pertes subies. Quelques-uns, ne prévoyant que trop le sort qui les attend, essaient de s'enfuir ou de se cacher. Malheur à ceux qu'on rattrape comme à ceux qui leur donnent asile! Sur la moindre dénonciation, partout où l'on suspecte la présence d'un prisonnier, la maison est fouillée de fond en comble, le fuyard arrêté avec son complice et tous deux passés par les armes. C'est la chasse à l'homme, ou plutôt au Turc, avec des raffinements de cruauté. De jour, de nuit, on entend un roulement de manlichers : ce sont des exécutions. Les corps sont jetés par les rues, par les champs, dans les fleuves. J'en ai vu bon nombre le long de la route de Caragatch.

Devant toutes ces horreurs, les souvenirs de la guerre de 1870 me reviennent douloureusement à

l'esprit. Ce n'est pas la même bouche qui prononce le *væ victis*, mais c'est la même main impitoyable, le même poing de fer, ce sont les mêmes outrages, les mêmes brutalités qui s'abattent sur le vaincu. Je ne sais si je me trompe, mais j'ai l'impression qu'on procède ici à une destruction systématique des anciens possesseurs du sol.

Et, comme dans les drames les plus sombres on rencontre parfois la note comique, je remarque qu'un des premiers actes des nouveaux occupants a été de proscrire l'usage du fez. Ceux qui persistent à le porter sont battus, arrêtés comme suspects, leur calotte est déchirée et jetée aux quatre vents. Et comme Andrinople est complètement turque du côté de l'occiput, comme il est impossible de se procurer du jour au lendemain des chapeaux en nombre suffisant pour coiffer une population aussi nombreuse, on est obligé de s'ingénier; on fabrique des bonnets, des kalpaks, des casquettes, on se procure de vieux chapeaux de paille, on se campe sur la tête toutes sortes de coiffures hétéroclites qui ne laissent pas de donner à la foule un certain air de carnaval. Et voilà comment Andrinople a eu son chapitre de chapeaux.

La prise de cette citadelle a coûté aux Bulgares 8.000 à 10.000 hommes, d'aucuns prétendent 15.000. Ces pertes eussent été certainement beaucoup plus considérables si les Turcs n'avaient pas déserté au dernier moment leur poste d'honneur et livré lâchement les plus fortes positions à l'ennemi, qui s'en empara sans coup férir.

Chukri pacha est prisonnier de guerre : il a rendu son épée. Le roi Ferdinand, arrivé inconnu deux jours après la prise de la place, exprima le désir de le voir, et, lorsque ce général fut introduit en sa présence, il lui serra la main et lui rendit son arme, en le félicitant de sa belle conduite. C'est un beau geste ! On s'honore soi-même en honorant un ennemi courageux.

Mais voici un autre trait qui fait contraste. Le lendemain de l'entrée des Bulgares, comme je me rendais au quartier général pour demander l'autorisation de télégraphier à Paris et à Londres, j'aperçus dans une salle basse Chukri pacha entouré de son état-major. Le général me reconnut, se leva et me salua très aimablement ; un grand air de tristesse était répandu sur sa physionomie ; il n'était pas difficile de comprendre son état d'âme. En voyant ce soldat trahi par le sort, je ne

pus me défendre d'un certain sentiment de compassion; je me découvris et lui rendis respectueusement son salut.

Tout aussitôt, un officier supérieur — un géant — se précipita vers moi en me criant d'une voix éraillée, dans un mauvais français :

— Non, non... pas ça... défendu... pas permis.

— Pardon, monsieur, lui répondis-je poliment, il est toujours permis de saluer le courage malheureux.

### **Andrinople est en liesse**

En attendant, Andrinople est en liesse, — en liesse sincère, ou forcée? Des drapeaux bulgares flottent sur toutes les maisons, les caractères cyrilliques surmontent toutes les administrations publiques, la langue du conquérant sonne partout. Les vivres arrivent en abondance, la vie domestique rentre peu à peu dans ses limites normales.

Et cependant, une angoisse universelle étreint tous les cœurs. Les bandes de soldats qui circulent en armes, les arrestations, les perquisitions. les dénonciations, les exécutions glacent les sen-

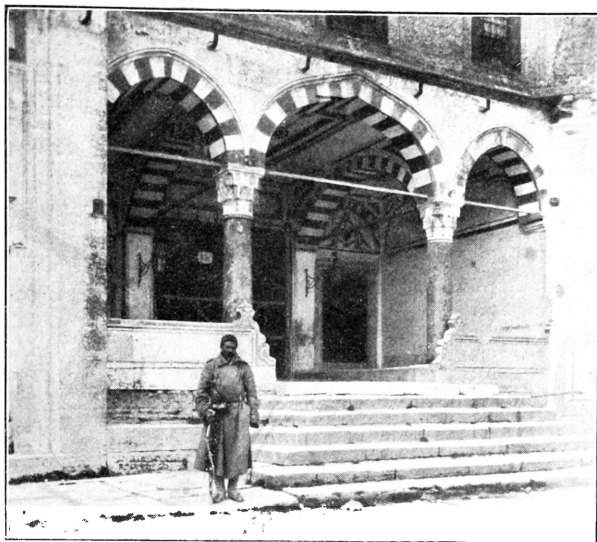
timents de la population, qui les refoule dans le secret de son âme ou les masque sous les dehors de l'enthousiasme ou de l'indifférence : la peur est la mère de la prudence.

Les Grecs eux-mêmes commencent à déchanter. Une sourde hostilité se manifeste déjà à leur égard. L'enthousiasme des premiers jours a fait place à une certaine méfiance. Chacun sent que ses libertés sont en péril, que la délivrance coûte cher et que les souffrances du siège ont été remplacées par le règne de la terreur rouge; car les tueries continuent, les exécutions se font en masse, le sang coule à torrents.

Les officiers, les chefs, se rendent bien compte des excès commis; ils les déplorent, mais se déclarent incapables de les réprimer. « Ces excès, disent-ils, sont inévitables chez une armée victorieuse qui a beaucoup souffert. »

C'est une explication, ce n'est pas une excuse. Je garde toujours le sentiment que l'élimination de l'élément musulman dans cette partie de la nouvelle Bulgarie est une idée préméditée qui dépasse les limites des représailles de guerre. Deux races séparées par des haines séculaires ne peuvent pas occuper la même terre, de même que,





A la porte de Sultan Sélim



Une bombe près de Sultan-Sélim.



suivant l'expression vulgaire, deux têtes ne peuvent pas tenir sous le même bonnet; l'une d'elles doit être tranchée — et on la tranche.

Je ne saurais passer sous silence la belle tenue des contingents serbes entrés dans la ville; elle contraste singulièrement avec celle de leurs alliés. La dignité, la politesse, les manières courtoises des officiers ont été remarquées de toute la population et leur ont attiré les sympathies générales. Il est vrai qu'une certaine tension règne entre Bulgares et Serbes. Ces derniers cachent à peine leurs sentiments de réprobation pour les excès qui se commettent et il n'est pas rare de voir des rixes éclater entre les soldats des deux camps.

J'arrête ici ces pages de journal, où j'ai essayé de rendre de mon mieux, en témoin impartial, les péripéties de ce siège, la prise et le sac de la ville. Les événements qui vont suivre sont du domaine de la chronique courante et seront portés à la connaissance du public par les voies, aujourd'hui rétablies, de la poste et du télégraphe, mais additionnées d'une censure qui n'a aucun faible pour la critique.

Ma tâche est finie; il me hâte de sortir de ce cauchemar. Au cours d'une existence déjà lon-

gue, il m'a été donné d'assister à trois événements historiques importants : le siège de Paris en 1870, les massacres d'Adana et le récent siège d'Andrinople. Ces trois événements traversent le soir de ma vie comme l'éclair de la foudre déchire l'obscurité de la nuit. Mais, jamais, à aucun moment de ces trois périodes sanglantes, je n'ai connu plus de misères, plus de souffrances, ni assisté à autant d'atrocités que pendant et après ce siège. Ce que j'ai pu faire pendant cette période de famine, de détresse et de massacre ? Comme ce ci-devant gentilhomme qui avait traversé le régime de la Terreur : J'ai vécu.

---

## TROISIÈME PARTIE

### Après le Siège

---

Andrinople est tombée le 26 mars 1913; au jour où ces lignes sont écrites, il y a exactement trois mois que le vainqueur a pris possession de la ville conquise par sa valeur.

Ceux qui ont traversé la dure période du siège, tous les malheureux « rescapés », pouvaient se flatter à juste titre, les hostilités une fois terminées, de sortir de la zone où ils se trouvaient enfermés, de même que le détenu, les portes de sa prison une fois ouvertes, peut se flatter d'aller respirer au dehors l'air réconfortant de la liberté.

Il se produit cependant ce fait singulier qu'après avoir été cernés par les Bulgares avec les Turcs, les habitants d'Andrinople se voient cernés aujourd'hui, sans les Turcs, avec les Bulgares et par les Bulgares eux-mêmes. Ils se retrouvent donc exactement à leur point de départ, les bombes et la famine en moins. Cette place forte est

déchue. Ses forteresses sont tombées une à une. Les nouveaux occupants s'en sont emparés avec un prodigieux butin de canons, de fusils, de munitions, tout un énorme matériel de guerre. Leurs sentinelles montent la garde à toutes les portes, et ces grands ouvrages de défense, qui ont contenu si longtemps l'ennemi, ne sont plus maintenant qu'un objet d'étude ou de curiosité. Les vainqueurs les montrent avec orgueil, les touristes y accourent en pèlerinage, les étrangers y promènent leur flânerie. Des missions techniques, des militaires, des savants y sont venus étudier la leçon des choses. Nous y avons vu passer tour à tour M. Messimy, ancien ministre de la Guerre, accompagné de M. Bénazet, député, rapporteur du budget de la guerre; le commandant de Mattorel, notre attaché militaire à Sofia; la mission dirigée par le colonel de Mondésir, commandant des forteresses de Toulon, et une foule de journalistes, de publicistes, de littérateurs venus pour s'enquérir, pour regarder les blessures encore saignantes de cette place forte et assister pour ainsi dire à son autopsie. Je cite en passant M. Hugues Le Roux, du *Matin*; Ludovic Nodau, du *Journal*; G. Babin, de l'*Illustration*; G. Scott, le dessina-

teur de talent de ce même périodique illustré, combien d'autres qui tous ont rendu compte, par la plume ou le crayon, en des articles étincelants, de tout ce qu'il leur a été donné de voir, de surprendre et de comprendre de cette ville abattue.

Mais toutes ces personnalités n'ont été que de passage. Reçues avec déférence par les autorités militaires, au milieu des premiers enivrements de la victoire, elles ont été l'objet de toutes les attentions. Les facilités les plus grandes leur ont été accordées, soit pour se loger, soit pour circuler, soit pour regarder. Les portes de fer qui interdisaient l'accès de la ville se sont ouvertes pour laisser entrer et sortir les étrangers de marque. Peu après leur départ, ces portes se sont aussitôt refermées et, à de très rares exceptions près, nul ne peut maintenant en franchir le seuil. Pourquoi ?

Cette guerre bizarre offre tant de côtés mystérieux, insoupçonnés, qu'après l'effort prodigieux qu'il a fallu pour s'emparer d'Andrinople, cette ville reste toujours comme assiégée. Sans doute, le canon ne gronde plus autour d'elle, mais c'est la même angoisse, la même crainte de l'inconnu

qui plane sur ses habitants. Où est donc la délivrance promise? Qu'a-t-on gagné au nouvel ordre des choses?

Les vivres? Oui, on peut s'en procurer, mais à quel prix!

La liberté? C'est l'ombre d'une chimère; ceux qui en rêvaient en sont réduits au phénomène du mirage; l'objet s'éloigne à mesure qu'on croit l'atteindre.

Les communications? Mais les voies sont fermées du côté de la Turquie, à peine ouvertes du côté de l'Europe. Trois mois après la chute d'Andrinople, nul ne peut sortir de cette enceinte sans un permis des autorités militaires, qui ne le délivrent qu'à bon escient.

La poste pouvait, sans doute, apporter quelque adoucissement aux peines des reclus. Correspondre, c'est vivre par la pensée et le cœur. Mais les courriers n'arrivent qu'avec des retards infinis, et les lettres que vous écrirez seront soumises à une censure soupçonneuse, exigeante, tâtilonne, qui mettra son nez, pardon... son œil dans le secret de vos lettres de famille, ou qui vous obligera à des coupures qui enlèveront à vos correspondances tout intérêt d'actualité.



Tels sont, en bloc, les avantages apportés jusqu'ici par les nouveaux occupants dans ce qu'ils appellent « les pays libérés », suivant la formule qu'ils ont adoptée dans leurs écrits officiels.

Les pays libérés! Ça se chante un peu trop. Un officier bulgare demandait un jour à un habitant d'Andrinople ce qu'on pensait parmi le peuple de cette libération.

— Le peuple, répondit-il, ne pense qu'une seule chose, c'est qu'il soit libéré au plus vite de votre présence.

Cette aversion s'explique. La majorité de la population chrétienne de la Thrace est grecque, et les événements se sont chargés de prouver jusqu'où va la compatibilité d'humeur entre les deux races. En second lieu, les troupes qui tiennent garnison dans cette ville vivent toujours sous le régime des réquisitions. Il faudrait des volumes pour consigner les doléances des ménages mis à contribution par les autorités militaires, les brutalités des soldats logeant chez l'habitant, les vols, les pillages commis par eux, le sans-gêne des officiers installés dans les maisons privées. S'agit-il de manger? les restaurants sont là; de boire? les cabarets ont du bon vin, les brasseries de la

bière fraîche; mais quant à payer son écot, c'est une autre affaire; le quart d'heure de Rabelais ne marque pas sur le cadran de leur montre.

Pourquoi, d'ailleurs, se gêner? On est en pays conquis, les gens sont terrorisés et quant à ébruiter de pareilles peccadilles, la bonne censure est là qui veille...; elle ne consentirait jamais, par un sentiment de pudeur assez naturel, à laisser la vérité sortir de son puits dans son simple appareil.

Les chefs de l'armée d'occupation ne semblent pas pressés de mettre fin à cette situation. Ils prétextent que les conférences de Londres traînent en longueur, que les préliminaires de la paix viennent à peine d'être signés. Ils ne sont sûrs, ni du côté des Turcs à Tchataldja, ni du côté des Serbes en Macédoine, ni du côté des Grecs à Salonique. Nous assistons à cette énorme farce d'une guerre entreprise sous l'égide de la croix, entre chrétiens coalisés, pour exterminer l'infidèle, et se terminant par une mêlée entre fidèles paladins du Christ. N'avions-nous pas raison quand, au début de cette guerre balkanique, nous exprimions des doutes sur la sincérité des intentions comme sur la pureté des sentiments de ces preux chevaliers des-

cendus des croisés pour endosser l'armure des Baudouin ou des Tanocrède, mais dont la cuirasse n'était faite, sans doute en vertu des progrès de l'industrie moderne, qu'en chrysocale ou en tôle inoxydee ? N'étions-nous pas dans la vérité en disant qu'on ne gagnerait pas à remplacer les anciens maîtres par les nouveaux ?

De tous les côtés, ce sont des récriminations sur le partage des territoires arrachés à la Turquie démembrée. Mon intention n'est pas d'entrer dans le fond du litige, ni de rechercher, au nom des traités conclus ou des éléments ethniques, à qui doivent appartenir les territoires contestés. Il y a là ample matière à dialectique et le mieux serait, dans ces sortes de questions, de ne dire ni oui ni non. Je me contente de constater que, le but une fois atteint, on reste toujours l'arme au bras et qu'une guerre est sur le point de succéder à une autre guerre. La Serbie a massé ses troupes le long de la frontière bulgare, des collisions se sont déjà produites entre Bulgares et Grecs du côté de Cavalla, de Sérès et de Salonique. De nouveau, la Bulgarie mobilise. Pour remplacer les pertes qu'elle a subies au cours de cette campagne meurtrière, elle lève dans cette région des recrues

en masse. La Thrace, à peine conquise, lui fournit un contingent de 15 à 20.000 jeunes gens, pleins de force et de santé, tout un corps d'armée, qui défile dans les rues d'Andrinople en poussant des hourrahs frénétiques et en chantant des hymnes de victoire. Ce n'est plus le Turc qu'on vise, ce sont les Grecs et surtout les Serbes. Toute cette jeunesse est superbe! Il faut le reconnaître, les Bulgares sont d'excellents entraîneurs d'hommes.

Journellement, des trains militaires emportent de demi-heure en demi-heure, toutes ces troupes à la frontière. Voici les gros canons de Tchataldja qui traversent Stamboul Yolou, ornés de guirlandes et couronnés de fleurs; voici l'artillerie de campagne et les mitrailleuses suivies de tout leur matériel qui vont s'embarquer pour une destination inconnue. Voici l'immense file de chariots emportant les services auxiliaires minutieusement classés. Et voici la cohue des comitadjis venus on ne sait d'où, avec des mines à donner le cauchemar. La cavalerie de la garde royale sous le commandement du brillant colonel Markoleff a précédé tous ces mouvements, suivie de près par deux régiments de grosse cavalerie détachée des lignes de Tchataldja. L'état-major lui-même,

qui avait fixé son quartier général à Caragache, est parti en sourdine ayant à sa tête le généralissime Savoff.

Toutes ces opérations ont été entourées d'un tel mystère, les précautions ont été si bien prises pour écarter toutes les indiscretions, qu'il faut bien s'attendre à quelque surprise. Silencieusement, méthodiquement, l'araignée tend sa toile; quand elle l'a bien tendue, elle se dissimule et attend sa proie. Telle est bien la méthode de cet état-major; la concentration des troupes achevée, il frappera le coup foudroyant du côté où on l'attend le moins, suivant le système d'offensive vigoureuse qui a si bien réussi à Kirk-Klissé et à Lulé-Burgas. Napoléon I<sup>er</sup> disait dans ses instructions données à ses généraux : « Le secret de la guerre est dans le secret des communications qui mènent aux lieux de rassemblement. » Les Bulgares se sont inspirés de ce principe.

En attendant les événements décisifs, le vide se fait une fois de plus autour de cette malheureuse cité. Quelques rares voyageurs peuvent encore y entrer par des voies détournées, longues et coûteuses, nul n'a le droit d'en sortir. Comment d'ailleurs pourrait-on le faire? L'accès de la mer est

fermé; les ports de Rodosto et de Porto-Lagos sur la Marmara, les ports de Dédéagatch et de Cavalla sur la mer Egée, sont sillonnés de torpilles, de crainte d'une démonstration de la flotte hellène. Ah! les Bulgares prennent bien leurs précautions et, suivant l'expression courante, on ne les prend jamais sans vert! Du côté de la terre, la seule voie ferrée qui communique avec Philippoli et Sofia permettant une sortie sur la mer Noire ou sur la Roumanie, est surchargée de wagons militaires d'où n'importe quel voyageur est impitoyablement exclu, et cette mesure ne souffre pas d'exception. Quant à la voie directe sur Constantinople, elle est rompue entre Tchataldja et Tcherkes-Keuy, et il reste à régler avec la Compagnie des Orientaux, qui l'exploitait jusqu'ici, la réfection des travaux et l'indemnité qui lui serait due par le gouvernement bulgare pour ce nouvel accaparement de la ligne.

De quelque côté donc qu'on se retourne, on se heurte à des barrières infranchissables, à une sorte de muraille de Chine qui vous encercle et vous étouffe. Il faut bien dès lors se faire de nécessité, vertu et s'armer de la philosophie du chien d'Alcibiade.

Quand l'orage qui bat vos carreaux vous condamne à la réclusion, on a toujours la ressource de faire un voyage autour de sa chambre. Regardons donc autour de nous.

Sans aller même au fond des choses, à regarder simplement à la surface, on est frappé de la distance qui sépare les nouveaux maîtres de l'habitant. Ceux-là ont été reçus de prime abord, à bras ouverts par tous les éléments chrétiens de la population. On a cru voir en eux véritablement des libérateurs, venus pour renouveler les mœurs, les coutumes, les lois en usage sous la domination turque. Il faut bien dire qu'on est encore sous le régime martial, que cette ville est à l'état amorphe et qu'elle n'a pas reçu d'organisation régulière; car sans plus être turque, Andrinople n'est pas encore complètement bulgare.

Toutefois, après trois mois d'occupation, on peut bien se faire une idée de la nouvelle ou, si l'on veut, de la future administration. J'écarte tous les griefs qui peuvent résulter des exactions, des vexations qui ont éloigné les sympathies de l'habitant. Mais il y a d'autres considérations d'ordre moral qui ont créé chez lui un courant de méfiance ou de répugnance invincible.

Sous le régime des Turcs, la langue de toutes les communautés chrétiennes était respectée. Chaque école, régie par ses pairs, enseignait son propre idiome, à côté de la langue française devenue pour ainsi dire obligatoire. Les Bulgares, à peine installés à Andrinople, ont voulu bulgariser à outrance. Ils ont commencé par les enseignes, comme ils avaient commencé par les chapeaux. Tous les commerçants, négociants, marchands tenant boutique, étaient invités, sous peine d'une forte amende, de faire surmonter leur porte d'une « tabella » ou enseigne indiquant leur métier en langue bulgare. Cette enseigne donnait lieu à un impôt de 4 ou 5 francs si l'inscription était en bulgare, de 100 ou 150 francs si elle était en langue étrangère. C'est ainsi qu'une foule de magasins surmontés d'une tabella conçue dans « le doux parler de France », se virent obligés de la faire disparaître pour la remplacer par l'incompréhensible alphabet des saints Cyrille et Méthode.

Veut-on une preuve encore plus frappante de cet acharnement à imposer sa propre langue? La presse était jadis représentée à Andrinople par une foule d'organes turcs, naturellement,



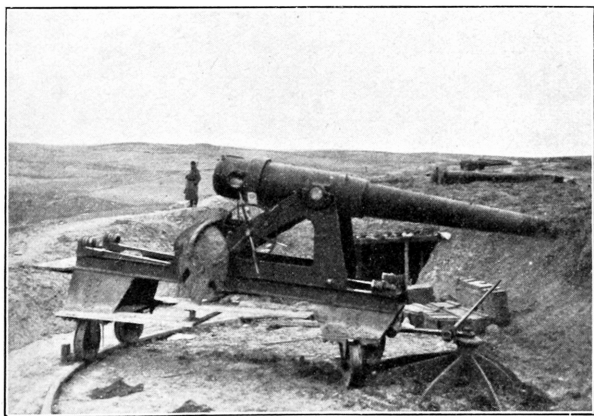
mais aussi, mais surtout, par un très grand nombre de journaux français, *le Temps*, *le Matin*, *l'Echo de Paris*, *l'Illustration*, etc., pour les nouvelles du dehors, par *le Stamboul*, pour les nouvelles de la capitale et des provinces de l'empire ottoman. Nous avons changé tout cela. Aujourd'hui, c'est la presse de Sofia qui se débite dans les rues, tout aussi naturellement, *l'Outro*, *le Mir*, *le Dvodnik*, etc., à côté d'un ou deux journaux français favorables aux intérêts balkaniques. Et comme les organes bulgares ne trouvent ici de clients que parmi l'élément militaire ou les quelques familles venues de Bulgarie, que cette clientèle est en somme fort restreinte, on s'est vu dans la nécessité de répandre dans la masse du public une feuille bulgare s'éditant en français, *l'Echo de Bulgarie*, qui, aussitôt arrivé de Sofia, fait traînée de poudre et s'enlève en quelques heures. Il en est de même pour les affiches. Respectons la langue officielle pour les communications officielles. Mais les avis concernant les théâtres, les courses, les concerts, etc., étaient jusqu'à présent rédigés en français. Depuis qu'on les rédige en langue bulgare, les trois quarts

de la population les ignorent et c'est tant pis pour ceux qui étaient appelés à en bénéficier.

Ce qui se fait du côté de la langue, se fera sans doute du côté de la religion. On connaît les dissentiments profonds qui existent entre l'Exarchat bulgare et le Saint-Synode de Constantinople. Le fossé est creusé, il ne se comblera pas. Le schisme créé en 1870 pour donner à la Bulgarie une Eglise nationale, affranchie de toute ingérance étrangère, s'étendra aux dépens de l'élément grec dont on a déjà violenté la conscience et qu'on amènera à composition, au besoin par la force. Quand l'Espagne victorieuse s'empara jadis du royaume de Grenade, elle plaça les Maures dans l'alternative de l'abjuration ou de la persécution. L'exemple vient de haut et de loin; il est fait pour séduire un peuple primitif qui veut se créer de toutes pièces un autel et un trône avec une obstination rare. Il a du reste prouvé au cours de ses récentes conquêtes qu'il sait prendre ses enseignements où il les trouve et que, pour lui comme pour d'autres, la fin justifie les moyens. Sans doute, l'éventualité que j'expose peut encore tarder à se produire; à mon sens, elle est inévitable car



Un campement de cholériques.



Pièces abandonnées.



elle est dans la logique des choses. Quand un peuple est lancé dans la voie des passions politiques, renforcées de toute la puissance des passions religieuses, à quels excès ne doit-on pas s'attendre? Il m'a été donné à ce sujet d'assister à deux cérémonies parfaitement significatives.

L'église nationale bulgare honore d'une vénération particulière la mémoire des saints Cyrille et Méthode; ce sont les protecteurs de la nation, car ils ont créé l'alphabet qui porte leur nom, partant qui ont créé le fondement de la langue. Les Grecs, eux, les répudient; il faut voir de quel air de mépris ils prononcent le nom de ces deux acolytes qui se sont mêlés de faire la concurrence à leur langue.

— Ce sont, disent-ils, des professeurs!

Quoi qu'il en soit, la Bulgarie les place sur ses autels. Ce sont des saints nationaux; il y a un ordre des saints Cyrille et Méthode, il y a partout des églises, et non des moindres, placées sous leur vocable. Leur fête, qui se célèbre le 11/24 mai, est une fête chômée; elle est décrétée fête nationale.

C'est précisément à cette date du 24 mai que j'ai assisté à la cérémonie célébrée pour la pre-

mière fois en l'honneur de ces saints, sur cette terre nouvellement conquise. Il existe bien à Andrinople des églises bulgares, mais, pour donner plus d'éclat à la cérémonie, le gouverneur militaire fit dresser un pavillon sur la place publique; on la décora coquettement de feuillages à profusion, de drapeaux nationaux, d'oriflammes battant au vent, et c'est là, en présence du corps consulaire, des chefs de toutes les communautés religieuses, y compris le mufti, représentant attitré de l'Islam, en présence de toutes les autorités militaires et civiles, devant un grand déploiement de troupes, que l'archimandrite bulgare célébra le service divin. La foule qui assistait à cette cérémonie, peut-être plus par un sentiment de curiosité que par un sentiment de ferveur religieuse, en comprit-elle la signification? C'était la consécration publique du culte officiel, l'affirmation *coram populo* de la religion dominante.

La seconde fois, je voulus assister au *Te Deum* chanté à la métropole grecque, le 3 juin, fête de saint Constantin, à l'occasion de la première fête onomastique du nouveau roi des Hellènes. Toutes les autorités civiles et militaires bulgares, le géné-

ralissime Savoff en tête, étaient invitées. Or, on était précisément à la période de tension la plus aiguë entre les alliés de la veille; on venait de se canonner un peu partout et l'on s'attendait, d'un jour à l'autre, à une rupture du pacte d'alliance. J'étais curieux de surprendre sur la figure des officiers, appelés peut-être demain à se battre, l'effet des bénédictions qu'on allait invoquer en faveur d'un souverain, comment faut-il dire?... ami ou ennemi.

Une foule énorme emplissait l'église. Un grand nombre d'officiers étaient là, massés autour du général Savoff, fièrement campé au milieu de la nef. L'archevêque grec, M<sup>sr</sup> Polycarpe, officiait, entouré de son clergé, revêtu de ses plus pompeuses dalmatiques. Cette fois, ce n'étaient plus les chants liturgiques bulgares, ce n'était plus la langue des saints Cyrille et Méthode qui frappaient les oreilles, c'était la langue de saint Basile et de saint Chrysostome, c'étaient les hymnes en faux-bourdon chantés par l'église de Byzance à l'époque de sa domination sur le monde orthodoxe.

A l'issue de la cérémonie, l'archevêque, suivi de ses vicaires, gagne son trône pontifical et

prononce, au milieu d'un profond silence, une allocution où, après avoir magnifié le rôle des quatre armées libératrices, il conjure ses chefs de ne pas rompre une union qui leur a donné la victoire et, dans la joie du triomphe commun, de ne pas se livrer à des désaccords qui ne feraient que ternir l'éclat de leurs armes. Puis, élevant la voix, il pousse quatre *hourrahs* retentissants en l'honneur des quatre souverains alliés, en commençant par le roi Ferdinand, le chef suprême des armées coalisées.

Au nom de leur tzar, les Bulgares répondent par des *hourrahs frénétiques*. Au nom du roi Constantin, l'enthousiasme se maintient encore, surtout du côté de l'assistance composée presque exclusivement d'éléments grecs. Au nom du roi Pierre de Serbie, visiblement la fièvre décroît. Quant au roi Nikita du Monténégro, c'est l'*amen* de la prière; on le chante avec d'autant plus d'entrain qu'il tient moins de place et que la cérémonie est terminée.

Voilà, en un raccourci, les sentiments fraternels qu'il m'a été donné de surprendre chez les libérés et les libérateurs.

Au sortir de l'église, on monte dans les salons



du métropolite, où des rafraîchissements sont servis. C'est alors que le général Savoff, debout et la main sur la garde de son épée, prononce un discours en langue bulgare, où il affirme les sentiments de fraternité qui unissent tous les peuples balkaniques, et qu'il se dit fermement décidé à faire respecter, après une délivrance si chèrement achetée. Mais le bulgare est peu compris par l'assistance; on réquisitionne un truchement; celui-ci paraît intimidé, il hésite, il ânonne et le discours civil du chef militaire, soit qu'il fût mal traduit, soit qu'il parût d'une longueur démesurée, s'acheva au degré des succès d'estime. On se quitte cependant sur des effusions, qui feraient croire que la parole n'a pas été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

En sortant, quelqu'un me glisse à l'oreille :

— C'est touchant! Ils s'embrassent au point de s'étouffer.

Effectivement, quelques jours après ces effusions fraternelles, les troupes bulgares se livraient à des effusions... de sang en séparant les forces grecques des forces serbes sur le Vardar, au point précis de Guévguélij.

Au nombre de l'élément militaire qui nous entoure, dans ce monde fruste des champs et des camps, il existe pourtant des personnalités qui émergent. Il m'a été donné de connaître des officiers supérieurs qui ne laissaient rien à désirer au point de vue de l'éducation, de l'urbanité et des manières, des soldats dont le type est bien éloigné de celui du soudard de profession.

Parmi ces personnalités, je placerais en premier lieu le colonel Markoleff, commandant de la cavalerie de la garde royale; le général Veltcheff, commandant de la nouvelle Odrin; à côté d'eux, le lieutenant Peytcheff, de l'armée de réserve.

On me pardonnera de transgresser l'ordre hiérarchique pour placer en tête de ligne le colonel Markoleff; mais j'éprouve pour lui, je le confesse, cet engouement que j'éprouvais jadis, dans ma prime jeunesse, pour ces héros de cape et d'épée, un Bussy, un d'Artagnan, un Lagardère, voire pour notre roi vert-galant, le Béarnais Henri IV, qui a si bien défrayé la chronique. Comme lui, le colonel Markoleff aime les beaux coups d'épée, le panache et le chemin de la gloire. Le caractère est, du reste, en parfaite concordance

avec la plastique extérieure. Droit comme une lance, les moustaches retroussées à la soldate, les cheveux coupés en brosse, le regard clair et perçant, qu'il sait rendre dur ou caressant, suivant les circonstances, il donne l'impression du vrai type de soldat. Bien moulé dans son dolman bleu ou rouge, aux tresses d'argent, ou bien drapé à l'allemande dans son ample manteau gris clair, il attire invinciblement l'attention, soit qu'il passe dans la rue, soit qu'il se présente dans un salon. Polyglotte distingué, il tiendra la conversation dans toutes les langues de Babel, et j'imagine que le roi Ferdinand, en l'emmenant avec lui dans ses déplacements à travers l'Europe, a dû se répéter plus d'une fois la parole de Charles-Quint, qui prétendait qu'on était homme autant de fois qu'on parlait de langues. Mais le colonel est avant tout un homme d'action. C'est lui qui, entrant un des premiers à Andrinople le jour où la ville se rendit, fit prisonnier Chukri pacha, claustré dans une casemate du fort de Hayderlik, au milieu de son état-major. Je sais bien que les Serbes contestent cette version et qu'ils en attribuent tout le mérite à un de leurs généraux. Mais le colonel Markoleff m'a

raconté bien des fois le fait, il me relata toutes les péripéties qui le mirent en présence du général en chef ottoman, il appuya ses déclarations de détails si probants que le doute, aujourd'hui, n'est plus permis. Forçant Ismaïl pacha, commandant de la citadelle, à lui désigner la retraite de celui qui n'avait que trop longtemps résisté aux forces bulgares, il monta, accompagné de ce personnage, au fort où se tenait le dernier conseil de guerre, autour d'une table devant laquelle se trouvait également assis le valy d'Andrinople, Halil bey. La scène a été décrite si souvent que je crois oiseux de la rééditer. Mais le colonel Markoleff fit preuve d'un rare courage en pénétrant seul et le premier dans une citadelle où le canon tonnait encore, pleine de soldats et d'officiers qui, dans l'effervescence générale, pouvaient facilement l'abattre d'un coup de feu. On ne s'explique la facilité de la capitulation que par la soudaineté de l'attaque. C'est donc bien à ce cavalier intrépide, accourant à bride abattue et tout fumant encore de la bataille, que Chukri pacha rendit son épée, ainsi qu'il l'a, depuis, maintes fois déclaré lui-même. La question n'a d'ailleurs qu'un intérêt rétrospectif; mais il est bon, quand on relate les

événements, de ne pas laisser s'accréditer certains points controversés, pour ne pas leur laisser prendre les proportions d'une légende.

La seconde figure qui attira mon attention, j'ajouterai toute ma sympathie, est celle du général Veltcheff. C'est un homme qui a dépassé la cinquantaine et dont la vie entière a été consacrée au métier des armes. Il voyagea en France et voulut entrer à notre Ecole de guerre, à une époque où les officiers étrangers n'y avaient pas accès. Il s'en fut donc, avec les généraux Savoff et Ivanoff, compléter son instruction militaire en Russie. Tous trois y apprirent les secrets d'un art qui les a conduits aujourd'hui sur le chemin de la victoire. Le général Veltcheff commandait autour d'Andrinople le secteur de l'est, celui qui bombardait la ville dès le début et qui fit la première brèche aux mailles inextricables des fils barbelés. C'est lui qui commande aujourd'hui la place, et il le fait avec une aménité telle que la main de fer paraît une main de velours. Le général est à la tête d'une charmante famille, qui a reçu une éducation tout européenne, et à le voir entouré de ses enfants, à côté d'une femme à l'esprit cultivé, on ne peut s'empêcher

de rendre hommage à ce soldat, possesseur d'une grande fortune, qui a préféré à l'aisance et au bien-être de sa position sociale les hasards de la vie des camps. Il est vrai que c'est à ce prix qu'on avance les limites de son pays.

Quant à M. Peytcheff, ce n'est pas à proprement parler un soldat. Il tient à Varna la plus grande maison de commerce du pays. C'est à Marseille qu'il apprit l'art du négoce et, de retour chez lui, il sut si bien faire prospérer ses affaires qu'il se vit en peu de temps à la tête d'une grosse fortune, faite d'ordre, de compétence et d'honorabilité. Mais, au premier appel de son pays, il quitte sa jeune femme, deux enfants en bas âge et part avec ses deux frères pour grossir les rangs de l'armée d'attaque. Comme lieutenant de réserve, il fait partie du II<sup>e</sup> corps, commandé par le général Radko Dimitrieff. Il est présent aux batailles qui se livrent à Kirk-Klissé, à Ouzun-Keupru, aux sanglantes journées de Lulé-Bourgass, où les troupes de première ligne furent si éprouvées, et c'est là qu'obligé d'affronter le feu comme un simple soldat, il reçoit à la jambe une blessure qui le condamne à une longue immobilité. Son frère cadet, docteur en

droit, est tué devant Tchataldja. N'importe! Ce négociant bien renté, qui n'a rien de commun avec la carrière des armes, repart, à peine guéri de sa blessure, pour aller se joindre à l'armée des combattants qui visent Constantinople; pendant le long armistice de deux mois qui immobilise les deux armées, le lieutenant de réserve Peytcheff est atteint du choléra; il pense succomber à ses attaques cent fois plus redoutables que celles de l'ennemi, mais, finalement, sa forte constitution a raison du mal, et, guéri une seconde fois, il va reprendre sa place dans l'armée de renfort qui vient achever le sort d'Andrinople. Il est maintenant placé dans les bureaux du commandement militaire, où il s'occupe de régler le sort des prisonniers turcs.

J'ai particulièrement connu cet aimable homme; j'ai rarement rencontré plus de douceur de caractère à côté de plus de patriotisme, plus de sagesse et de jugement à côté de plus d'entrain et de bonne humeur. Sa jeune et charmante femme, qui le croyait perdu — car les chefs de l'armée bulgare n'autorisaient officiers et soldats qu'à envoyer simplement à leur famille des nouvelles de leur santé sur carte postale, et avec

quels retards! — sa jeune femme est venue le rejoindre à Andrinople, et c'est dans leur aimable société que nous avons pu oublier quelque peu les heures déprimantes de ce second siècle.

Le jugement qu'on serait tenté de porter sur ce jeune peuple des Balkans qui vient d'affirmer si vigoureusement sa vitalité, ne saurait certes, s'il faut s'en tenir à ses têtes saillantes, que lui être des plus favorables. Nul doute qu'au nombre de ses hommes d'Etat, de ses chefs militaires, de cette foule d'officiers sortis des académies nationales et qui ont complété leurs études en Europe, il ne se rencontre des personnalités éminentes. Mais est-il permis de conclure du particulier au général et de juger la masse sur des exceptions? Depuis trente ans, le peuple bulgare a tendu toutes ses facultés vers la guerre. Cette école peut être une école d'énergie, ce n'est pas un apprentissage d'urbanité ni de manières policées. C'est pourquoi, malgré tous les trophées, tous les hymnes de victoire, malgré l'encens des thuriféraires, les vainqueurs sont loin de s'attirer les sympathies des peuples qu'ils prétendent être venus délivrer. Délivrer de quoi? se demande-t-on.... Tous ceux qui se plaignaient des Turcs en sont venus insen-



siblement à les regretter, car ils ont fini par s'apercevoir qu'à chercher mieux, on trouve pire.

Quels abus a-t-on corrigés jusqu'ici? La justice? elle est à créer; l'administration? elle est embryonnaire, ou plutôt elle n'existe pas; la police? elle est brutale; le *bakchiche*, ce grand grief qu'on fait aux Turcs? mais il fleurit de plus belle, et le soldat sous les armes vous tend la main comme le dernier douanier de l'Asie Mineure, quand il ne vous dévalise pas le soir au coin d'une rue. Il y a mieux; l'officier, qui a l'honneur de porter l'uniforme et qui doit incarner les principes de probité, ne craint pas de faire trafic de son autorité et de marchander les services qu'il est à même de vous rendre. Je puis citer des faits et des noms. A quoi bon? Mais qu'on ne vienne pas citer le peuple bulgare comme un modèle de vertu et de désintéressement.

Je reconnais volontiers qu'il est impossible, quand on est gouverné par le régime du sabre, dans une ville nouvellement conquise, de trouver toutes les garanties d'une saine justice et d'une bonne administration. Les abus sont inévitables dans la période de transition qui met en contact les nouveaux administrateurs des anciens admi-

nistrés. Mais il y a, comme on dit, la manière. A vouloir prolonger outre mesure le système des réquisitions, qui force les portes et ouvre les tiroirs, à vouloir imposer tout d'un coup sa langue, ses mœurs, sa religion, toutes choses qui demandent des ménagements et des tempéraments, on éloigne de soi la clientèle, on décourage les bonnes volontés et on s'expose à manquer le but en le dépassant.

Ce n'est pas que ce pays ne soit appelé à un bel avenir. Le Bulgare est travailleur, tenace, habitué à faire rendre gorge à la terre qu'il occupe. Et quelle plus belle terre à exploiter que celle de la Thrace? Rien qu'Andrinople, dont les Turcs ont voulu faire avant tout une place forte, sans s'apercevoir des richesses qui sont recélées dans son sein, Andrinople seule peut devenir en peu d'années un grenier d'abondance. Les trois fleuves qui la traversent sont les premiers éléments de sa prospérité. Les terrains de culture sont d'une fertilité prodigieuse; quand on sera parvenu à endiguer le cours de la Maritza, pour préserver les terrains riverains des inondations périodiques qui détruisent les récoltes et emportent les moissons, quand on aura rendu ce fleuve navigable

jusqu'à l'embouchure de la mer Egée et créé à Enos un grand entrepôt pour toutes les marchandises qu'on pourrait drainer de l'intérieur de la Bulgarie par cette voie fluviale, ce pays ne le cédera à nul autre au point de vue du commerce d'exportation; les ports de Bourgas et de Varna perdraient immanquablement de leur importance, Philippopoli même, située à quelques kilomètres d'Andrinople, se verra déchuë de la situation qu'elle occupe en faveur de cette sœur nouvellement venue.

Mais, pour en arriver à ce point, il faudrait engloutir millions sur millions, écraser le peuple d'impôts, imposer des taxes qu'on n'a jamais connues sous le régime débonnaire des Turcs. Andrinople est une ville à défaire et à refaire. Avec ses quartiers tronqués et séparés, ses rues tortueuses et sales, ses maisons de bois qui alimentent les incendies, ses nombreux cimetières (on en compte jusqu'à 80) qui longent les voies les plus fréquentées et deviennent, dans les fortes chaleurs, des foyers d'infection, cette ville appelle d'urgence le pic des démolisseurs et les plans des ingénieurs. Tout est à créer, depuis le pavage et l'éclairage des rues, l'alignement des grandes

artères, jusqu'à la création des égouts et la distribution d'eau dans les maisons. Car il peut paraître étrange que dans ce pays où coulent la Toundja, la Maritza et l'Arda, les trois grands fleuves classiques, le malheureux habitant ne puisse avoir chez soi ni eau potable ni eau ménagère, et qu'il en soit réduit à devenir hydrophobe.

Il est vrai que le voyageur venu ici en touriste se laisse charmer par l'aspect séduisant de la ville. Les beaux ombrages, les sites pittoresques ne lui font pas défaut. Les minarets de ses nombreuses mosquées, par-dessus tout les flèches haut jetées de Sultan-Sélim — cette merveille — qui domine la cité de quelque côté que l'on se retourne, comme le Parthénon domine la cité de Pallas-Athénée, tout cet ensemble, jusques et y compris ses maisons et ses quartiers décousus, attire et retient l'attention par l'imprévu du spectacle. Si bien que l'étranger, armé de son kodak, habitué à prendre des instantanés, s'imagine être arrivé à la découverte de la huitième merveille du monde. Mais, à regarder les choses de près, à séjourner quelque peu dans cette ville déconcertante, on s'aperçoit bien vite qu'on est victime de la plus cruelle désillusion et que la sultane couronnée

dans l'azur du ciel n'est qu'une vulgaire esclave étendue sur des haillons sordides. C'est un peu le phénomène de la syrène antique, qui finit en queue de poisson.

On nous annonce inopinément que la voie de Sofia et de Bourgas est ouverte et qu'on peut enfin sortir d'Andrinople par ces deux voies. Malheureusement, il règne une telle incertitude sur l'horaire des trains que les voyageurs qui, sur la foi de cette indication, ont cherché à partir, se sont vu refuser, au dernier moment, tout billet de passage. Il faut, de plus, être muni de tous les sacrements, passeport, permis des autorités militaires, visa du représentant des autorités ottomanes inexistantes, en l'espèce le consulat d'Autriche-Hongrie; muni de tous ces viatiques, vous vous croyez bon à vous mettre en route? Point. Au dernier moment, on vous annonce que le permis des autorités n'est valable que pour la Bulgarie et qu'une fois arrivé au port d'embarquement, il vous est défendu d'en sortir.

Il faut cependant se secouer et tenter de vaincre les difficultés qui se présentent. Grâce à de précieuses complaisances et à de bienveillantes protections, j'obtiens la promesse de gagner pro-

chainement l'étranger avec des facilités inespérées. J'en rends grâce aux dieux et je bénis Jupiter olympien, disperseur des nuées.

Voilà neuf mois que, retenu dans les murs de cette forteresse, j'ai suivi une à une les heures de son agonie. J'ai connu les praticiens assis à son chevet et qui ne sont pas arrivés à la sauver; j'ai vu les nouveaux opérateurs qui, pour mieux la sauver, l'ont mieux détruite, afin, disent-ils, de mieux la ressusciter.

Exempt de tout parti pris, foncièrement attaché à la vérité, je me suis appliqué à noter les événements en toute sincérité, au risque d'être, comme Figaro, blâmé des uns et critiqué des autres. Je ne m'attendais pas à prolonger ces notes; il m'a fallu pourtant les continuer pendant une seconde période, peut-être plus pénible encore que la première.

Andrinople n'est plus; qu'elle repose en paix! Mais, en attendant qu'elle renaisse de ses cendres comme le phénix de la fable, j'ai voulu aller visiter une dernière fois cette ceinture de forts, dont le nom a retenti dans les journaux du monde entier, Kavghaz-Tabié, Ayvaz-Baba, Hyderlik, où je me suis rencontré bien des fois avec Chukri pacha et

son état-major. J'ai revu les lieux où la foudre des batailles a couché dans les étreintes de la mort assiégeants et assiégés. Tout est calme; une paix souveraine règne sur le paysage. A Ayvaz-Baba, j'aperçois dans ces trous creusés dans le sol et qu'on appelle, en un langage expressif, des « trous de loups », un squelette à moitié recouvert de terre, la tête et la main à nu; un crâne et cinq os en fuseau élevés vers le ciel. Les corbeaux volent encore d'un vol sinistre autour de ces débris humains. Plus loin, c'est une famille, des voyageurs sans doute, qui sont venus ici, attirés par la curiosité. Sur le terrain convulsionné, sillonné des éclats de projectiles, une femme et un enfant se baissent pour ramasser une douille, un éclat de shrapnels ou d'obus; ils les emporteront en souvenir de leur promenade, de même que dans une flânerie au bord de la mer, on se baissera pour ramasser des coquillages.

Voilà donc à quoi se réduit la gloire des combats! Egorgez, massacrez, abattez, changez les monts et les plaines en charniers humains, couvrez le sol labouré par les obus de cette pluie de fer qui a décimé tant d'êtres utiles et aimés, pour qu'un jour un passant vienne, d'une main non-

chalente, ramasser un reste de ces projectiles meurtriers, qu'il y inscrive un nom et une date et qu'il en fasse un objet de curiosité. Quelle tristesse!

Gustave CIRILLI.

— — — — —



## ÉPILOGUE

---

Ces pages devaient s'arrêter ici; mais la réoccupation d'Andrinople par les troupes ottomanes m'oblige à quelques considérations finales.

Cette ville restera-t-elle à la Turquie? Si on doit tenir compte des vœux de la population, je ne saurais mieux faire que de transcrire ici les résolutions adoptées au cours du meeting monstre organisé le 29 juillet 1913 et auquel assistaient plus de 30.000 personnes, tant grecs, qu'arméniens israélites ou turcs:

1° Remerciements et expression de gratitude à S. M. le Sultan au sujet de la reprise d'Andrinople par l'armée impériale, laquelle par son heureuse et prompte action a délivré la population du joug des Bulgares, sans leur laisser le temps d'achever leur sanglante œuvre de destruction;

2° Les participants au meeting décident en outre d'assurer leur appui et soutien tant matériel que moral au gouvernement actuel et remercient

la majorité des ottomans des sacrifices consentis à ce sujet;

3° Ils arrêtent de faire parvenir à la connaissance du monde civilisé les atrocités et exactions commises par les Bulgares tant envers les habitants qu'envers les institutions religieuses et nationales;

4° Ils forment un Comité central mixte qui participera aux efforts et travaux du Comité de la défense d'Andrinople formé à Constantinople en vue d'assurer la conservation de la ville sous la souveraineté ottomane;

5° Les habitants d'Andrinople nés ottomans et décidés de mourir ottomans sont prêts à verser leur sang et à donner leurs biens pour que cette ville appartienne toujours après eux au gouvernement Impérial.

Telles sont les résolutions adoptées par les manifestants. Paroles de commande, dira-t-on. Non pas; il m'est donné d'affirmer que les sentiments exprimés ont été spontanés et sincères.

La parole est à l'Europe. Laissera-t-elle cette ville retomber sous le joug bulgare après des atrocités sans nom qui ont secoué tous ces habi-

tants du vertige de la peur et qui ont semé toute cette région de cadavres et de ruines?

Nous ne pouvons pas préjuger l'avenir. Mais n'est-ce pas une amère ironie de voir ces populations chrétiennes que les Bulgares prétendent venir délivrer, accueillir au contraire les soldats de l'Islam en véritables libérateurs.

G. C.















